

MEMOIRES

LITTERAIRES

DE LA

GRANDE BRETAGNE,

Pour l'An 1768.



A LONDRES :

Chez C. HEYDINGER dans Grafton-Street,
Soho ;

Et se vend

Chez P. ELMSLEY, vis-à-vis Southampton-
Street, dans le Strand.

M DCC LXIX.



A U C O M T E

D E

CHESTERFIELD,

Membre de l'Academie Royale des
Inscriptions & Belles Lettres,
&c. &c.

MILORD,

S'IL est en Angleterre un Seigneur qui s'est distingué comme Homme de Lettres, & comme Homme d'Etat : qui a su joindre les agrémens d'un peuple aimable & léger aux qualités d'une Nation plus solide, qui réunit enfin les vertus aux talens ; c'est à ce Seigneur qu'un Etranger libre doit rendre un hommage qu'il refusa toujours à la seule grandeur.

Permettez donc, Milord, que j'ose vous présenter cette Partie d'un Ouvrage honoré de votre approbation.

Je suis, avec un profond respect,

MILORD,

Votre très-humble &

très-obéissant Serviteur,

GEORGE DEYVERDUN.

Londres, le 12e. Avril,
1769.

TABLE des MATIERES.

	Pag.
Doutes Historiques, par Mr. Horace Walpole. - - - - -	1
Réflexions sur les Doutes Historiques, par Mr. D. Hume. - - - - -	26
Rélation des Mœurs, &c. des Peuples d'Italie, par Joseph Barretti - - -	36
Vie du Lord Herbert de Chirbury, par lui-même. - - - - -	58
Dialogue entre un Gouverneur & son Elève par le même - - - - -	80
Jugement sur cet Auteur. - - - - -	99
Voyages de Sentiment en France & en Italie, par Mr. Yorick. - - - - -	205
Autres Ouvrages du même. - - - - -	124
Rélation de l'Isle de Corse, &c. par Mr. J. Boswell. - - - - -	135
Parallèle de Pascal Paöli, & de Jean Wilkes, par Mr. K—. - - - - -	164
Histoire & Etat présent de l'Electricité, par Joseph Priestly. - - - - -	168
Speétacles. - - - - -	184
Beaux Arts. - - - - -	220
Lettre à l'Auteur & Réponse. - - -	249
Nouvelles Littéraires - - - - -	252

E R R A T A.

Pag.	5.	Ligne	26.	<i>partie</i>	Lisez	<i>parti</i>
	15.	1.	28.	<i>habilité</i>	1.	<i>habileté</i>
	17.	1.	11.	<i>ces</i>	1.	<i>cet</i>
	24.	1.	8.	<i>Simnel</i>	1.	<i>Simnel</i>
	31.	1.	15.	<i>chacun</i>	1.	<i>chacun</i>
	34.	1.	2.	<i>Simnd</i>	1.	<i>Simnel</i>
	44.	1.	32.	<i>parnu</i>	1.	<i>paru</i>
	46.	1.	12.	<i>serpentans</i>	1.	<i>serpentantes</i>
	64.	1.	2.	<i>non</i>	1.	<i>mon</i>
	68.	1.	18.	<i>Porrait</i>	1.	<i>Portrait</i>
	130.	1.	8.	<i>naîtres</i>	1.	<i>naître</i>
	132.	1.	6.	<i>qui</i>	1.	<i>que</i>
	139.	1.	30.	<i>d'Auguste</i>	1.	<i>des Césars</i>
	144.	1.	12.	<i>expéché</i>	1.	<i>empêché</i>
	170.	1.	11.	<i>découverts</i>	1.	<i>découverts</i>
			ibid.	<i>premières</i>	1.	<i>premiers</i>
	175.	1.	2.	<i>contract</i>	1.	<i>contact</i>
	178.	1.	23.	<i>l'Electrité</i>	1.	<i>l'Électricité</i>
	188.	1.	2.	<i>force</i>	1.	<i>sorte</i>
	212.	1.	31.	<i>entrême</i>	1.	<i>extrême</i>
	223.	1.	6.	<i>lumierers</i>	1.	<i>lumières</i>



A R T I C L E I.

Historical Doubts, &c. Doutes Historiques sur la Vie & le Regne du Roi Richard III. par Mr. Horace Walpole.

L'Histoire n'est fondée que sur le témoignage des Auteurs qui nous l'ont transmise. Il importe donc extrêmement pour la savoir, de bien connoître quels étoient ces Auteurs. Rien n'est à négliger en ce point ; le tems où ils ont vécu, leur naissance, leur Patrie, la part qu'ils ont eu aux affaires, les moyens par lesquels ils ont été instruits, & l'intérêt qu'ils y pouvoient prendre, sont des circonstances essentielles qu'il n'est pas permis d'ignorer : delà dépend le plus ou le moins d'autorité qu'ils doivent avoir : & sans cette connoissance, on courra risque très-souvent de prendre pour guide un Historien de mauvaise foi, ou du moins mal-informé.

Hist. de l'Acad. des Inscript. Vol. x.

A Londres, chez J. Doddsley, 1768, in 4to.
134 pp. sans la Préface.

MR. WALPOLE est Fils cadet du célèbre Ministre de ce nom. Sa naissance & ses talens lui ouvroient la route des premiers
Vol. II. **B** emplois ;

emplois ; mais il a préféré aux vaines poursuites de l'ambition, les plaisirs plus sûrs & plus doux de la Société & des Lettres. Ses Ouvrages d'imagination sont marqués par le gout, la légèreté, & par le ton d'un Homme de condition qui semble badiner avec les Muses. Mais il s'est distingué par deux Ouvrages plus considérables, & d'un genre nouveaux qu'il a créé lui-même. Avant lui l'Histoire Litteraire, abandonnée aux manœuvres de la Litterature, n'avoit présenté que des Nomenclatures sèches ou des recherches minutieuses & puériles. La Noblesse favante de Mr. WALPOLE a amusé les gens du monde, & a mérité l'attention des Philosophes. Des traits intéressans, mais ignorés, des vues fines & nouvelles sont embellies par le plus séduisant coloris. Les grands noms de *Bacon*, de *Clarendon*, & de *Shaftsbury* y sont dignement célébrés, & une foule d'écrivains oubliés dès long-tems, reçoit des mains de son Historien une immortalité qu'elle se promettoit vainement de ses propres travaux.

A cet Ouvrage Mr. WALPOLE en a fait succéder un second, c'est *l'Histoire des Artistes Anglois* (a) Sujet très-ingrat pour tout
autre

(a) En 4 vol. in 4to. avec de très-belles figures. Les deux premiers parurent en 1761,
&

autre que pour lui. L'Angleterre qui adopta *Holbein & Vandyck* n'a jamais eu une Ecole de Peinture, & les efforts qu'elle fait encore annoncent ses vœux plutôt que ses succès. Un Antiquaire laborieux (Mr. Vertue) avoit employé un travail de 30 ans à l'Histoire des Arts de son pays, & ces Recueils dont Mr. WALPOLE fit l'acquisition lui inspirerent l'idée de les mettre en œuvre. C'est l'aimable *Fontenelles* qui devient l'interprète du savant *Vandale*. Aux éloges qui conviennent également aux deux ouvrages de notre Auteur, il faut ajouter pour celui-ci l'amour & la connoissance des Beaux Arts qu'il a toujours aimés & protégés. (*b*)

Avec tant de mérite, il est permis d'avoir quelques défauts, & ce sont précisément les

B 2

défauts

& les deux autres en 1765. On trouve dans les 3 premiers les Vies des Peintres Anglois jusqu'au Regne de la Reine Anne, & dans le 4me. celles des Graveurs jusques à la même époque.

(*b*) Mr. WALPOLE a établi à sa maison de campagne près de Londres (*Strawberry-Hill*) une Imprimerie domestique. Les premières impressions de ses propres ouvrages, & plusieurs autres livres choisis avec goût & imprimés d'une manière correcte & élégante sont déjà sortis de cet établissement.

défauts d'un Homme d'Esprit que les Anglois ont reproché à Mr. WALPOLE, des pensées trop-recherchées, un stile coupé & épigrammatique, des antithèses un peu trop fréquentes.

Ces Critiques peuvent avoir quelquefois raison. L'imagination d'*Ovide* l'a trahi assez-souvent. Le Pinceau du *Guide* n'est pas toujours correct; mais l'Homme de goût, frappé des graces vives & touchantes qui brillent dans leurs productions, oublie sans peine leurs défauts, & les aime peut-être encore mieux, à cause de leurs défauts mêmes.

Pour donner à nos Lecteurs une idée juste de la maniere de cet agréable Ecrivain, nous lui communiquons en entier la Préface de son Ouvrage. Elle renferme d'ailleurs des reflexions ingénieuses sur l'Histoire en général, Reflexions plus intéressantes pour les étrangers, que les discussions particulières sur l'Histoire d'Angleterre.

P R E F A C E.

La plus grande partie de ceux qui ont écrit l'Histoire en étoient si peu capables, qu'on peut douter si les Contemporains reconnoitroient des événemens défigurés par l'ignorance, & par la mauvaise foi. A l'exception des annales des Juifs inspirés, toutes les Histoires anciennes ne sont qu'un ramas de Fables; écrites ou dictées par les Prêtres, elles n'étoient destinées qu'à inspirer des

des idées sublimes de l'origine de chaque Nation. Des Dieux, des Demi-Dieux y jouent toujours les premiers rôles; & ce n'est pas de personnages surnaturels qu'on entendra le plus souvent la vérité. La beauté de la Langue Grecque, ou l'habitude que nous en avons, sont les seuls avantages des Historiens Grecs sur ceux du Pérou. Si le Pere des *Heraclides* fut le chef d'une famille Royale, nous avons autant de raisons d'affurer la même chose de *Mango Capac*, fils du Soleil. Et comment trouveroit-on la vérité lorsque l'identité, même des personnes est incertaine, tantôt les actions d'un seul sont attribuées à plusieurs, tantôt celles de plusieurs à un seul. Nous ne savons encore s'il y a eu un Hercule, ou s'il y en a eu vingt.

À mesure que les Nations se polissoient, l'Histoire prenoit de l'authenticité. Les Grecs eux-mêmes apprirent à dire quelquefois la vérité. Rome eut au moment de sa chute la consolation de voir publier les crimes de ses usurpateurs, & les vaincus couvrirent les vainqueurs de playes qui ne se fermeront point. Mais, si le parti de *Pompée* eut prévalu, peut-être on nous eut peint *César* en Martir de la Liberté publique. Dans quelques périodes tous les cœurs sont pour les coupables malheureux, dans d'autres ils partagent le triomphe des Tyrans. On admire *Auguste* baigné dans le sang de ses concitoyens,

concitoyens, & *Charles Stuart* couvert du sien propre. On abandonne la vérité, des odes, & des sermons anniverfaires donnent des Loix à l'Histoire & à la crédulité.

Mais, fi les crimes de Rome font bien prouvés, il n'en est pas de même de fes vertus. Un bon Critique a montré que rien n'étoit plus douteux que l'Histoire des 3 ou 4 premiers fiécles de cette Ville. La confusion de l'Histoire augmente avec celle du Gouvernement. L'Empire eut des maîtres, qui ne nous font connus que par des médailles, & plusieurs Impératrices, dont les noms des époux font ignorés. Les disputes des Antiquaires achévent d'embrouiller les choses. On a crû que la figure d'*Oriuna* sur les médailles de *Carausius* représentoit la Lune; mais depuis quelques années on soupçonne que ce pourroit bien être la femme de ce Prince. Peu importe dans le fond, qu'*Oriuna* soit Lune ou Impératrice; mais combien cette Histoire ne doit-elle pas être incertaine, quand nous ne connoissons pas même avec précision les noms de ceux qui ont régné. On voit dans le Cabinet du Roi de France plusieurs monoyes de Souverains, dont on ne peut présentement deviner les pays.

C'est à l'ignorance de l'Imprimerie, au manque de documens, d'écrits, de critiques, aux guerres, aux révolutions, aux factions, & autres causes qu'il faut attribuer ces obscurités dans l'Histoire ancienne. La Chronologie

nologie & l'Astronomie font leurs efforts pour les éclaircir ; ces efforts satisfont les Savans mais c'est souvent comme si dans deux mille ans on calculoit le règne de George II. par les éclipses, de peur d'attribuer à Jaques I. la conquête du Canada.

L'Empire Romain reprenoit de la vigueur, on voyoit mêmes'élever une nouvelle Capitale, l'amour pour les Arts & les Sciences subsistoit, les Belles Letters fleurissoient encore en Grèce, tout faisoit espérer que la vérité conduiroit la plume de l'Historien, & cependant c'est à cette époque même qu'un déluge d'erreurs inonda la Terre. Les Moines & les Saints des Chrétiens déclarèrent la guerre à la vérité, & un *faux astre* s'éleva à Rome, tandis que l'astre Romain s'éclipsoit à Constantinople. La Bigotterie pesa dans la balance les vertus & les vices, & les soldats de l'Eglise furent les seuls Historiens. Les meilleurs Princes furent dépeints comme des monstres, tandis qu'on déiñoit les plus mauvais, ou du moins les plus inutiles, à proportion qu'ils étoient amis ou ennemis des Ecclesiastiques, turbulens & enthousiastes. Et ces hommes étoient si dépourvus de modération & de jugement qu'ils osèrent supposer que le bon sens ne reparoîtroit jamais sur la terre ; mais leurs impostures sont si manifestes que si elles nous empêchent de découvrir les faits réels, elles nous montrent au moins très-clairement ce qui n'est pas

pas arrivé. Combien l'Eglise ne rapporte-t-elle pas de persécutions générales, dont nous ne trouvons pas la moindre trace ailleurs. Combien de donations & de Chartres forgées pour lesquelles ces saints Personnages perdroient leurs oreilles, (c) s'ils les présentoient maintenant à la plus petite Cour de Judicature? & cependant combien de tems ces imposteurs n'ont-ils pas été les seuls Historiens ?

Mais mettons de côté leurs menfonges intéressés, & voyons jusqu'à quel point ils étoient à d'autres égards en état de transmettre des mémoires fidèles à la postérité. Dans les siècles dont je parle, les siècles barbares des Moines, il n'y avoit plus qu'une ombre de science, & elle étoit bornée au seul Clergé. Ils écrivoient en général en latin, ou en vers, & dans l'un & l'autre genre leurs compositions étoient réellement barbares. La difficulté de la rime, & le manque de mots latins pour exprimer des idées nouvelles n'étoient pas de légers obstacles à la marche sévère de la vérité. Mais il y avoit encore de plus grandes difficultés à surmonter. L'Europe étoit continuellement dans un état de guerre; des Princes foibles & des Seigneurs puissans étoient continuellement

ment

(c) C'est ainsi que les Loix d'Angleterre punissent les faussaires.

ment occupés à s'entredétruire pour de légères augmentations de territoire, ou à ravager leurs frontières réciproques. La Géographie étoit des plus imparfaites, il n'y avoit aucune Police, les chemins étoient peu sûrs, & les postes n'étoient point établies. On n'apprenoit les événemens que par les rapports peu certains des Pèlerins, ou par les lettres que portoient des couriers aux personnes intéressées. On n'avoit pas seulement alors ces intelligences trompeuses, les papiers publics. C'est dans ces circonstances que des Moines à 20, 50, 100, milles, & même plus loin (& dans ces tems-là, une distance de 20 milles seulement étoit considérable) entreprirent d'écrire l'Histoire.—Ils l'ont écrite en conséquence.

Si nous jettons un coup d'œil sur notre propre Histoire, & si nous l'examinons avec quelque attention, que nous sommes peu satisfaits des tableaux qu'elle nous présente! Que tout y est sec, superficiel, & peu instructif. On n'y voit presque que des batailles, des pestes, & des fondations religieuses. Cela devoit être ainsi avant la conquête des Normands, Notre empire commençoit alors à se former, ou plutôt à rassembler en un seul, tous les petits Royaumes fondés depuis le départ des Romains. Les Invasions de Nations aussi barbares que l'étoit alors la nôtre,

nôtre, dérangoient tous les plans d'ordre & de Police ; & des effains de Moines étrangers étourdissant nos ancêtres de leur nouvelle croyance, & de leurs mystères, corrompoient & égardoient leur bon sens naturel. C'en étoit trop d'avoir à combattre à la fois Danois, Saxons, & Papes.

Notre Langue souffroit autant que notre Gouvernement, & sans avoir acquis beaucoup des Romains nos Maîtres, étoit misérablement défigurée par les conquérans qui leur succèderent. Les parties de notre Isle encore libres retinrent quelque pureté & quelque précision dans leur langue. Le Gallois & l'Erse (*d*) ne manquoient point d'harmonie. Mais il n'y eut peut-être jamais de jargon plus barbare que la Dialecte Saxonne pour laquelle les Antiquaires ont encore tant de vénération. Elle étoit si rude, si inflexible que les Moines conserverent l'idiôme, & employèrent des mots qu'ils prenoient pour latins.

La tyrannie des Normands succéda à celles des Danois & des Saxons, & mêla son langage à ces sons barbares. Il falloit nécessairement des siècles pour donner quelque forme à un tel mélange, & par conséquent

(*d*) La langue des anciens Ecoissois. C'est dans cette langue que le Poëme de Fingal, &c. ont été composés.

conséquent toutes les productions de ces tems là devoient nécessairement vieillir. Mais les Ecrivains ne firent pas des réflexions aussi naturelles, & ne tendirent point à aucune espèce de perfection. Depuis la Conquête jusqu'à Henri VIII. à la simplicité près on ne sauroit trouver de beautés dans nos Ecrivains. Ils racontent ce qu'ils ont ouï dire, & cela tout simplement, sans le moindre ornement. Jamais ils ne recherchent ou n'apprirent les conseils des Princes, les motifs de certaines actions, les ressorts éloignés qui firent jouer telle machine. Ils nous donnent même peu de lumières sur le caractère des Acteurs. Un Roi ou un Archevêque de Cantorbery sont les seuls personnages avec lesquels on nous fasse faire connoissance. Les Barons sont tous peints en braves Patriotes ; mais nous n'avons point le plaisir de distinguer ceux qui étoient réellement tels, & nous ne sommes point sûrs qu'ils ne fussent pas tous turbulens & ambitieux. Il est vraisemblable que Rois & Nobles cherchoient mutuellement à usurper les uns sur les autres, & si de ce choc il sortoit quelques étincelles de liberté, il y a bien apparence que c'étoit contre l'intention du caillou, & de l'acier.

On a donc jugé nécessaire de donner une nouvelle forme à l'Histoire d'Angleterre. On a eu recours aux Titres, il s'en faut bien qu'ils confirment les témoignages des Historiens.

riens. Le manque de matériaux authentiques a obligé nos Ecrivains modernes à laisser le gros de l'Histoire à peu près dans le même état où ils l'avoient trouvée. Peut-être n'a-t-on pas donné encore toute l'attention nécessaire à cette recherche. Il faut bien des soins & de la patience pour examiner des matériaux aussi brutes que les Titres, & les Chartres. Et vû leur sécheresse, on n'en peut tirer de lumières sans la plus percante critique. S'ils contredisent les Historiens sur des matières de fait, nous perdrons par là peut-être notre Histoire ; mais il nous sera impossible de suivre nos Historiens. L'Homme ne peut se dépouiller entièrement de partialité, elle lui est si naturelle qu'on peut presque toujours découvrir aisément de quel côté penche l'Ecrivain. Mais la partialité & le mensonge sont deux choses fort différentes, & cependant je soupçonne que tous nos Historiens égarés par leurs Guides ont falsifié un de nos regnes de la manière du monde la plus grossière. Les modernes ne sont coupables que d'avoir adopté avec trop de confiance ce qu'ils devoient examiner avec scrupule, tous les Auteurs qu'ils copioient, ayant embrassé violemment un des partis qui divisoient alors l'Angleterre. Mais on ne peut excuser les Auteurs originaux, qui, si je ne me trompe, ont violé toutes les Loix de la vérité.

Les confusions des Guerres civiles entre
les

les Maisons d'York & de Lancaſter, jettent ſur cette partie de nos Annales, une obſcurité quil eſt preſqu'impoſſible de diſſiper. A peine avons-nous quelques monumens authentiques du Regne d'Edouard IV. Et l'extrême partialité des Ecrivains pour le parti oppoſé, doit nous faire lire ſon Hiſtoire avec une grande défiance, défiance qui doit augmenter à meſure que nous parvenons au Regne de ſon Frere.

Il me vint dans l'eſprit, il y a quelques années que les préjugés & l'imagination conduiſirent la plume des Ecrivains qui nous ont peint Richard III. Non ſeulement la tragédie de Shakeſpear ne me paroifſoit pas une Hiſtoire ; mais l'Hiſtoire même de ce Regne étoit à mes yeux une piécé tragique d'imagination. La plupart des crimes attribués à Richard paroifſent peu vraifemblables, & ce qui eſt plus fort contraires à ſes intérêts. Quelques circonſtances accidentelles ont contribués à fortifier mon opinion, & je fis l'hiver dernier la découverte d'un Titre original & important qui m'a engagé à écrire ces feuilles ; & comme il étoit aisé de s'apercevoir au travers de tous les éloges prodigués par les Hiſtorienſ à la ſageſſe d'Henri VII, que c'étoit un Tyran vil & inſenſible, j'ai ſouſçonné qu'ils avoient noirci ſon rival pour relever ſes couleurs par ce conſtraſte. Plus j'ai examiné leur Hiſtoire, plus mon opinion a gagné de force.—
Et

Et quant à Henri je n'ai pû m'empêcher de faire une remarque, c'est que nous n'avons aucuns mémoires authentiques des crimes de Richard, ou même aucune relation si-non par des Ecrivains du parti de Lancaſtre ; tandis que les vices & les injustices de Henri nous ſont quoique palliés, attéſtés par les témoignages réunis de ſes Panégyriſtes. Les ſoupons & les calomnies contre Richard nous ont été transmis comme autant d'aſſaſſinats commis par ce Prince. Les meurtres d'Henri étoient, il eſt vrai, des exécutions publiques—Mais les Historiens prudens traittent toujours ces actes là, d'actes de prudence ; car lorsqu'un Prince heureux eſt le premier Juge, les Historiens ſont ſes Aſſeſſeurs.

Peut-être me fais-je illuſion ; mais je crois avoir éclairci une partie conſidérable de ce période obſcur. C'eſt au Lecteur à en décider, & il n'eſt même d'aucune importance que cela ſoit ou non. Une telle entrepriſe eſt uniquement affaire de curioſité & de ſpéculation. Si quelque Homme auſſi découvert que moi prend la peine de revoir & de peſer mes argumens, je ſuis prêt, ſur un point auſſi indifférent, à me rendre à de meilleurs argumens. Mais ſi quelque Déclamateur me contredit, je n'en croirai pas moins avoir raiſon.

Mr.

Mr WALPOLE s'est proposé un dessein digne d'un Antiquaire curieux & d'un ami de la Justice. Il veut justifier Richard III. Roi d'Angleterre des accusations affreuses, dont la postérité a chargé sa mémoire. Des Historiens, selon notre Critique, trop crédules ou trop prévenus lui ont imputé le meurtre d'Henri VI. du jeune Prince de Galles, de son propre frere le Duc de Clarence, de ses neveux le Roi Edouard V. & le Duc d'York, & enfin celui de sa femme la Reine Anne. Ils comptent encore parmi les assassins les exécutions de Hastings, de Rivers, de Vaughan & de Grey, dans lesquels ce Tyran négligea jusqu'aux apparences de la Justice. Pour achever ce noir portrait, ils allient en sa personne toutes les difformités du corps avec tous les vices de l'ame. Shakespear a ajouté de nouveaux traits à ce caractère effrayant, & les crimes de Richard représentés sur nos Théâtres depuis un siècle & demi, se sont établies dans tous les esprits avec une autorité que l'Histoire seule ne leur auroit point donné. Un seul Critique (*Buck*) s'est élevé contre le sentiment général ; mais son ton de Panégyriste a révolté tous les esprits. Mr. WALPOLE défend la même cause avec plus de modération & plus d'habileté.

Il remarque d'abord qu'il n'y a que trois Historiens de Richard qui puissent mériter le nom de Contemporains ; Jean Fabian, l'Auteur de la Chronique de Croyland, &
le

le fameux Thomas Morus. Les deux premiers n'ont que le seul mérite de l'être. C'étoient un Moine & un Bourgeois, l'un & l'autre d'un esprit borné & crédule qui ramassoient tous les bruits populaires sans examen & sans choix. Après avoir témoigné un juste mépris pour des autorités aussi minces, Mr. WALPOLE essaye de ruiner celle de Morus. Il veut nous faire regarder son Histoire du Regne d'Edouard V. comme le Pendant de son Utopie, comme la première tentative d'un jeune homme qui essayoit ses forces, imitoit les Historiens de l'Antiquité dont il s'étoit nourri & qui s'attachoit à l'élégance bien plus qu'à l'exactitude. Notre Critique remarque que l'Archevêque Morton qui protégea la jeunesse de Morus, mourut lorsque celui-ci n'avoit que vingt ans, & qu'enfin ce Prélat étoit intéressé à noircir le caractère du Prince malheureux que ses intrigues avoient perdu.

Ces soupçons sont très-ingénieux ; peut-être le sont-ils un peu trop. Si l'on rejette le témoignage des acteurs parce qu'ils sont intéressés, & celui des spectateurs parce qu'ils sont peu exacts, toute l'Histoire deviendra un problème ou plutôt un Roman. Grafton, Hollingshed, Stowe, &c. ne sont que des Copistes, dont chacun a cependant ajouté quelque nouveau trait à ceux qu'il a trouvé dans l'original.

Nous ne suivrons point Mr. WALPOLE
dans

dans son examen de la plupart des crimes de Richard ; examen qui montre avec avantage toute la variété de ses connoissances & les ressources de son esprit. Des crimes imputés à Richard, les uns étoient inutiles aux intérêts de son ambition ; les autres y étoient même contraires. Il y en a qui se détruisent par leur peu de vraisemblance. Il y en a qui sont en contradiction avec les dates les mieux établies. Il résulte enfin de ces examen que nous sommes très-peu autorisés à regarder Richard comme le meurtrier d'Henri VI. du Prince de Galles, du Duc de Clarence, & de la Reine Anne. L'assassinat de ses jeunes neveux, crime plus atroce en lui-même, mieux établi & suivi des conséquences les plus importantes, mérite de nous arrêter plus long-tems. Dans le tableau Historique de la conduite de Richard que nous allons tracer, Mr. WALPOLE bien loin de reconnoître l'assassin veut à peine y appercevoir l'usurpateur.

Edouard IV. Roi d'Angleterre mourut le 9 Avril 1483. De ses deux fils, Edouard l'aîné avoit treize ans ; Richard Duc d'York le cadet n'en avoit que neuf. Deux partis puissans prétendoient au Gouvernement du jeune Roi & du Royaume. La Reine mere avoit joui d'un crédit immense sous le regne d'un époux qui l'avoit tirée de l'obscurité pour la placer sur le trône. Elle avoit profité de sa faveur pour enrichir sa

famille ; mais ce crédit & ces richesses avoient revolté l'ancienne Noblesse, qui envioit à la fois & qui méprisoit ces hommes nouveaux. Elle se réunit auprès de Richard Duc de Gloucester. Ce Prince rusé & ambitieux n'eut pas beaucoup de difficulté à tromper la Reine mere. Il l'engagea à congédier les troupes assemblées pour escorter le jeune Roi dans son voyage de *Ludlow-Castle* à Londres, l'accompagne lui-même avec de grandes démonstrations de respect, se rend bientôt maître de sa personne, & fait arrêter le Comte de Rivers & les autres parens de la Reine. Justement effrayée des dangers qui la menacent cette Princesse se réfugie dans l'Eglise de Westminster avec son fils cadet. Mais toujours foible & irrésolue, elle renonce aux privilèges qu'on n'auroit jamais osé violer, & le remet entre les mains du Protecteur ; c'est ainsi qu'il faut désormais nommer le Duc de Gloucester, qui prit ce titre & l'administration de l'Etat avec le consentement du Conseil privé. Les exécutions du Comte de Rivers, de Vaughan & de Grey fervirent à cimenter sa nouvelle puissance, mais tout le monde fut étonné de la mort du Lord Hastings, l'ami du Protecteur, qui l'avoit associé à ses desseins. Tout étoit violent, subit & irrégulier dans cette exécution.

Jusques ici notre Critique est assez content de la conduite de Richard. Sa naissance lui donnoit un juste titre à la Regence

&

& l'autorisoit à employer les moyens les plus violens contre ceux qui vouloient la lui disputer. L'exécution des parens de la Reine est excusée par la nécessité & par les mœurs d'un siècle barbare. Quant à celle de Hastings, Mr. WALPOLE suppose avec un peu trop d'indulgence, que Richard n'auroit jamais sacrifié le meilleur de ses amis, si cet ami perfide n'avoit pas tramé une conjuration contre sa personne.

Cette supposition me paroît des plus gratuites, & la mort de Hastings ne peut s'expliquer que d'une manière peu favorable à Richard. Ce Seigneur étoit ennemi de la Reine, mais il conservoit un fort attachement pour les enfans d'Edouard. Il ne pouvoit se trouver en opposition avec l'ambition du Duc de Gloucester, que lorsque ce Prince peu content de la Regence, aspiroit à la Couronne.

Les moyens dont il se servit selon Morus pour y parvenir, sont à la fois violens, indécents & ridicules. Un prédicateur mercenaire (le Docteur Shaw) avança dans un Sermon, que par l'adultère de la mere d'Edouard IV. & par un premier contrat de ce Prince avec Elizabeth Lucy, le Duc de Gloucester étoit le seul héritier de la maison d'York ; que le Duc de Buckingham harangua les bourgeois de Londres, qu'ils le reçurent très-froidement : que là-dessus le

Maire offrit la Couronne à Richard qui fit quelques difficultés avant que de l'accepter.

Tout ce recit porte aux yeux de Mr. WALPOLE les caractères d'un Roman, & d'un Roman très-mal imaginé ; que Richard ait voulu flétrir l'honneur de sa mere, Princesse vertueuse, pour laquelle il eut dans la suite beaucoup d'égards ; qu'une troupe de bourgeois ait donné la Couronne d'Angleterre.—D'ailleurs, Morus ne peut ici se concilier avec les monumens les plus assurés. Un Registre du Parlement deterré depuis peu, nous assure que le premier contrat d'Edouard ne regardoit point Elizabeth Lucy, maîtresse reconnue de ce Prince ; mais Lady Eléonore Butler d'une des premieres familles du Royaume. Ce même titre ajoute que le Protecteur accepta la Couronne qui lui fut déferée par une assemblée des trois ordres de l'Etat. Tout se passa dans les regles, & ce grand événement ne ressemble pas mal à la revolution de 1688 qui mit le Prince d'Orange sur le trône. Telle est du moins la comparaison de M. WALPOLE.

Les Princes déposés passent assez rapidement du trône au tombeau. Tel aussi a été le sort des enfans d'Edouard si nous en croyons Morus & la foule des Historiens. A leur témoignage notre ingénieux Critique oppose les réflexions suivantes.

1.) Dans les premieres jours de son regne,
Richard

Richard témoignoit beaucoup d'égards pour son neveu ; mais de ces égards qui mon-
troient une sévérité dédaigneuse. Un Re-
gistre de la Garderobe qu'on a commu-
niqué à M. WALPOLE indique le détail
des robes & autres ornemens destinés à
l'usage du Seigneur Edouard, fils du feu
Roi Edouard IV, pour la cérémonie du
sacre de son oncle. Ce titre est effective-
ment des plus singuliers ; mais la consé-
quence qu'on en veut tirer me paroît des
moins décisives. 2.) Le recit de Morus
est peu juste & peu vraisemblable. Richard
confie ses inquiétudes à un page, qui lui
recommande un certain Jacques Tyrell,
dont l'ambition mal recompensée le ren-
doit propre à tout. Richard goute l'idée
appelle ce Tyrell, le fait Chevalier, &
l'envoie à Londres pour assassiner ses ne-
veux. Cependant nous savons d'ailleurs
que ce Tyrell étoit déjà Chevalier & Grand
Écuyer du Roi. 3.) Henri VII. si in-
téressé à noircir son rival, paroît peu
assuré de ce crime. L'Acte du Parlement
qui condamne le meurtre de Richard, lui
reproche seulement & en termes vagues,
d'avoir répandu le sang des enfans. On
ne fit point d'enquêtes alors, & celles
qu'on fit dans la suite paroissent très-
suspectes. Cet argument a beaucoup de
poids, & le silence de Henri VII. & de
son Parlement est assurément très-difficile
à

à expliquer. 4.) Morus lui-même avoue qu'on douta long-tems si ces enfans perirent du tems de Richard. 5.) La Chronique de Croyland suppose que ces jeunes Princes vivoient encore lorsque Richard se fit sacrer de nouveau à York. Le registre du Parlement semble insinuer la même chose. Selon Morus cette cérémonie suivit l'affassinat des enfans, & le peu d'exactitude de cet Auteur doit affoiblir son témoignage.

Mais la curiosité inquiète des Lecteurs demandera toujours : “ Si ces Enfans n’ont
 “ pas été les victimes de la cruauté de
 “ leur oncle, rendez-nous compte de leur
 “ sort, que sont ils devenus, pourquoi ont-
 “ ils disparus ? &c.” Toute hypothèse qui ne satisfait point à ces questions paroîtra foible & defectueuse. Mr. WALPOLE essaye de garantir la sienne de cet inconvenient. Edouard V. a pu mourir à la Tour de mort naturelle ; sa santé étoit mauvaise & chancelante, & le chagrin ne contribue pas à l'affirmer. D'ailleurs on soupçonnoit du tems de Morus que ce jeune Prince survecut à Richard. Si l'usurpateur Henri le trouva vivant, le caractère de ce Tyran jaloux & cruel nous annonce assez clairement le sort du malheureux Edouard. Je crains qu'on ne reproche à notre Pyrrhonien qui réduit partout ailleurs les faits à des problêmes, de convertir ici ses soupçons en certitudes.

Quant

Quant à Richard Plantagenet le Lecteur instruit peut prévoir sans difficulté l'hypothèse de Mr. WALPOLE. Perkin Warbeck ce jeune Prétendant qui ébranla plus d'une fois le trône de Henri VII. est à ses yeux le vrai Duc d'York. Voici les principaux titres qui ont engagé notre savant Critique à le reconnoître.

- 1.) Warbeck paroissoit tout ce que le jeune Plantagenet auroit du être. La ressemblance avec Edouard IV. le souvenir exact de la Cour Angloise, &c ; tout sembloit annoncer en lui le vrai héritier de la maison d'York.
- 2.) Il réussit partout à inspirer une confiance qu'un Imposteur n'auroit jamais obtenue. Le Roi d'Ecosse lui donna en mariage une de ses parentes, la Duchesse de Bourgogne le reconnut pour son neveu & soutint ses intérêts avec chaleur ; le Chevalier Guillaume Stanley qui avoit mis la Couronne sur la tête d'Henri aussi bien que plusieurs autres partisans de la Rose blanche, abandonnerent le Roi pour suivre le fils de leur bienfaiteur : & perirent sur un échaffaut toujours convaincus qu'il l'étoit.
- 3.) Henri lui-même se conduisit à l'égard de Perkin (lorsqu'il fut entre ses mains) de la manière la plus propre à confirmer toutes les prétensions de ce jeune homme. Tout étoit incertain obscur & mystérieux dans

le

le procédé du Roi qui sembloit craindre de découvrir la vérité. Il n'osa jamais le confronter avec la Reine mere ses filles & les Seigneurs de la Cour. C'étoit cependant le moyen le plus sur & le plus naturel d'exposer l'Imposture; c'étoit encore celui qu'Henri lui-même avoit employé à l'égard de Lambert Semnel dont personne n'a depuis épousé les intérêts.

4.) Le conte que Henri débita enfin sous le nom de l'Histoire de Perkin Warbeck est pleine d'absurdités & de contradictions. Mr. WALPOLE en relève quelquesunes avec beaucoup de force & de vivacité. Il remarque même que le Chancelier Bacon, Historien fort estimé d'Henri VII. en a été si peu content qu'il a bien voulu en inventer un autre qui n'est pas plus vraisemblable. Tous les Ecrivains ont cependant adopté l'idée d'une imposture nécessaire à la gloire d'Henri, & M. Carte (e) étoit le seul qui eut encore osé s'éloigner du sentiment général.

II

(e) Mr Carte a donné une Histoire générale d'Angleterre en 4 vol. in fol. dans le dessein de l'opposer à celle de Rapin. Il est mort avant d'avoir achevé ce grand travail qu'il a poussé jusqu'au Protectorat de Cromwell. Ce savant ouvrage d'ailleurs assez mal-écrit, est rempli de recherches fort utiles, & de préjugés qui ne le sont guères.

Il est difficile de quitter Mr. WALPOLE, mais il faut le quitter. Observons seulement qu'il réduit la difformité monstrueuse de Richard à quelques défauts assez légers. Il étoit petit de taille, son visage étoit court & ses épaules un peu inégales. Un dessein fort ancien que Mr. WALPOLE a fait graver, & le témoignage d'un Moine très-passionné à l'égard de Richard lui fournissent ces traits adoucis. La vieille Comtesse de Desmond le dépeignoit d'une manière encore plus favorable. Elle se souvenoit d'avoir dansé avec lui & se rappelloit qu'à son frere Edouard près, il étoit l'homme le mieux fait de l'assemblée.

M. WALPOLE n'a donné ses observations que sous le titre modeste de *Doutes Historiques*. Cet aimable Critique doit sentir mieux que personne que dans un sujet aussi obscur, la vérité & même la vraisemblance sont enveloppées de mille nuages, que tout y est problème, doute, objection & réponse. C'est surtout aux yeux d'un homme de génie, instruit de l'Histoire de son pays que les points de vue se multiplient à l'infini. Les argumens de Mr. WALPOLE nous avoient ébloui sans nous convaincre. Les réflexions suivantes nous ont ramené au sentiment général. Elles sont de M. Hume qui nous

les

les a communiqué avec la permission d'en enrichir nos Mémoires.

Il regne en général une grande obscurité sur les circonstances des guerres entre les deux Roses ; mais la Narration de Thomas Morus jette beaucoup de lumières sur toutes les transactions du Regne de Richard, & sur le meurtre des deux jeunes Princes ses neveux. La magnanimité, la probité, & le grand sens de cet Auteur rendent son témoignage assuré, & il n'y a point d'Historien ancien ou moderne qui doive avoir plus de poids. On peut aussi le regarder à juste titre comme Contemporain, car quoiqu'il n'eût que cinq ans lorsque les deux Princes furent massacrés, il vécut & fût élevé parmi les principaux Acteurs du Regne de Richard, & on voit clairement par son recit qui est souvent très-circonscié, qu'il en tenoit les particularités des témoins oculaires eux-mêmes. On ne sauroit donc se refuser à son autorité, & elle doit emporter la balance sur cent légers doutes, scrupules, & objections, car on n'a point formé contre lui d'objection solide, & on n'a pu le convaincre encore d'aucune erreur. Il dit, à la vérité, que les partisans du Protecteur, & en particulier le Docteur Shaw, repandirent le bruit d'un premier contrat d'Edouard IV. avec Elizabeth Lucy ; tan-
dis

dis qu'il paroît par des Titres que le Parlement déclara les enfans d'Edouard illégitimes sous prétexte d'un premier Contrat avec Lady Eléonore Butler. Mais il faut remarquer qu'on n'essaya pas seulement de prouver l'un ou l'autre de ces Contrats, & pourquoi les flatteurs & partisans du Protecteur n'auroient-ils pas répandu tantôt un bruit tantôt un autre ? Morus les cite tous les deux, & les traite aussi légèrement qu'ils le méritent. Mr. Carte trouve incroyable que Richard ait engagé le Docteur Shaw a calomnier ouvertement la Duchesse d'York sa mere, avec laquelle il étoit en très-bonne intelligence. Mais si l'on trouve effectivement de la difficulté à le croire, pourquoi ne supposeroit-on pas que le Docteur Shaw ayant pris l'idée générale de son Sermon du Protecteur ou de ses amis, choisit lui-même les chefs particuliers, & les choisit avec fort peu de jugement ? La disgrâce qu'il éprouva ensuite paroît appuyer cette supposition.

(2.) Si l'on refuse à Morus la qualité de Contemporain relativement au Protectorat du Duc de Gloucester, on ne peut la lui disputer quant à l'imposture de Perkin, il étoit alors Homme fait, & il avoit toutes les facilités nécessaires pour connoître, examiner, & se décider sur la vérité, ainsi en nous assurant que Richard fit massacrer le Duc d'York, il nous assure, en effet, de la manière

niere la plus claire que Perkin, qui prit son nom, étoit un imposteur.

(3.) Un autre grand génie a traité avec soin ce point d'Histoire. Génie qui est regardé avec justice comme un de ceux qui fait le plus d'honneur à notre Nation, & qui est effectivement un des génies les plus sublimes, c'est du Chancelier Bacon dont je veux parler. Il fait au long l'Histoire de Perkin Warbeck, & le traite positivement d'Imposteur, sans témoigner le moindre doute à cet égard. Si l'on nous objecte que Milord Bacon n'étoit pas Contemporain, & que nous devons former nos jugemens, non d'après ses écrits, mais d'après les matériaux que lui-même employa, nous répondrons qu'il paroît clairement que Bacon composa son Histoire, Histoire exacte, & travaillée avec soin, sur plusieurs papiers & titres qui sont maintenant perdus, & qu'en conséquence on doit toujours le citer comme un Ecrivain original. Supposé que l'opinion de Mr. Carte fût fondée, il seroit bien étrange que parmi tous les papiers que Mr. Bacon parcourut, il n'eut pas trouvé la moindre raison de soupçonner Perkin d'être le vrai Plantagenet. On n'avoit plus d'intérêt alors à noircir Richard III. & d'ailleurs Bacon est un Historien droit qui n'est point partial pour Henri, puisque c'est de lui seul que nous tenons les détails du Gouverne-
ment

ment tyrannique de ce Prince. Tout ce que l'on peut seulement lui reprocher c'est qu'en traçant son caractère, il ne l'a pas blâmé aussi fortement que les faits qu'il rapporte paroissent l'exiger. Qu'on me permette de remarquer en passant, comme une singularité, combien l'Histoire Angloise doit à quatre grands hommes qui ont possédé la premiere dignité de la Magistrature; Morus, Bacon, Clarendon, & Whitlocke.

(4.) Mais si l'on exige des témoignages contemporains, on peut sur cet article en présenter des plus forts, & des moins suspects. La Reine, son Fils, le Marquis de Dorset, Homme d'un grand sens, le Chevalier Edward Woodville, frere de la Reine, le Chevalier Thomas St. Leger qui avoit épousé la sœur du Roi, le Chevalier Jean Bouchier, le Chevalier Robert Willoughby, le Chevalier Giles d'Aubeney, le Chevalier Thomas Arondel, les Courtney, les Cheyney, les Talbot, les Stanley, & en un mot tous les partisans de la maison d'York, parmi lesquels on compte les personnes les plus illustres de la Nation, étoient si persuadés du meurtre des deux Princes qu'ils s'adresserent au Comte de Richemond, l'ennemi mortel de leur famille, & de leur parti. Ils formerent le projet de le placer sur le Trône; projet insensé, & qui les perdoit si le Prince étoit vivant, & ils promirent de lui donner en mariage la Princesse Elizabeth, comme

Héritiere

Héritière de la Couronne, qui n'y avoit de droit que par la mort de ses frères. Y a-t-il une seule de ces personnes qui en écrivant les mémoires de son tems n'eut assuré que Richard avoit fait mourir ses neveux ? Et qu'avons-nous besoin de leurs écrits, leurs actions nous montrent, bien plus sûrement encore, leurs véritables sentimens.

(5.) Mais nous avons une autre autorité contemporaine plus sûre encore, & d'une personne des plus intéressée à connoître la vérité, c'est celle de Richard lui-même. Il résolut d'épouser sa nièce (alliance très-extraordinaire en Angleterre) pour unir par là son titre au sien propre. Il savoit donc que cette Princesse avoit un droit réel à la Couronne, car pour ce qui regarde sa prétendue illégitimité, comme on n'en donna jamais de preuves, & qu'on n'essaya pas même d'en donner, la Nation en traita la déclaration avec le plus grand mépris, & sur le même pied que quantité d'Actes Parlementaires si fréquens dans ce période, qui étoient scandaleux, & sans aucune autorité. On ne songea même pas à casser cet Acte lorsque Henri & Elizabeth furent sur le trône.

(6.) Nous devons aussi regarder comme un témoignage contemporain l'opinion généralement reçue & dans le Pays, & chez l'Etranger. On étoit si persuadé du meurtre des deux jeunes Princes que lorsque Richard notifia à la Cour de France son avènement

nement au Trône, cette Cour fut frappée d'horreur de l'abominable parricide qu'il avoit commis en faisant mourir ses neveux, ainsi que nous l'apprend Philippe de Comines ; & ces sentimens se manifesterent avec force, puisque comme nous le dit le même Auteur, la Cour ne voulut pas faire la moindre réponse à la notification du Ministre.

(7.) Les mêmes raisons qui persuaderent aux Contemporains la vérité de ce parricide subsistent encore, & doivent être, pour nous, les preuves les plus claires. Les deux jeunes Princes, après avoir disparu tout d'un coup de la tour, ne se montrèrent point ailleurs. Chacun disoit : “ Ils n'ont pas échappé à
 “ leur Oncle, puisqu'il ne fait aucune re-
 “ cherche, il ne les a point fait transporter
 “ ailleurs, sans quoi il le déclareroit pour se
 “ justifier de l'accusation de les avoir fait
 “ mourir. Il ne s'exposeroit pas inutile-
 “ ment à l'infamie, & au danger attaché
 “ au nom de meurtrier, sans aquérir la sé-
 “ curité qui est le prix de ce crime ; ils
 “ étoient sous sa garde, c'est à lui à en ré-
 “ pondre, s'il ne les représente point, comme
 “ il a un intérêt bien clair à leur mort, le
 “ bon sens doit nous engager à le regarder
 “ comme leur meurtrier. Son usurpation
 “ manifeste, & ses autres actions perfides &
 “ cruelles ne nous font rien attendre de
 “ mieux de sa part. Il ne pouvoit pas dire
 “ comme Caïn, suis-je la garde de mes ne-
 “ veux ? ”

“ veux ?” Ces raisonnemens solides dès le commencement prenoient de jour en jour une nouvelle force par le silence soutenu de Richard, & la profonde ignorance où l'on étoit sur le séjour des Princes. Il s'écoula deux ans depuis cette époque jusqu'à la fin du Regne du Roi, & il n'auroit pu certainement mieux renverser les projets du Comte de Richmond, & justifier son propre caractère qu'en produisant les Princes ses neveux.

(8.) Si après des évidences aussi lumineuses, il étoit nécessaire de produire des preuves, qui dans tout autre cas paroitraient considérables & des plus valides, je citerois les témoignages de Dighton & de Tyrell, il n'est pas naturel, surtout que ce dernier qui étoit Gentilhomme, se soit exposé lui-même aux justes reproches que lui attiroit un si grand crime, par une imposture, qui ne paroît pas même lui avoir aquis la faveur d'Henri.

(9.) Le Duc d'York ne pouvoit à l'âge de 9. ans s'échapper sans l'assistance de quelques personnes plus âgées que lui. N'auroient-elles pas averti sur le champ de ce grand événement, la Reine Douairiere sa mere, la Duchesse de Bourgogne sa tante, & tous ceux qui étoient attachés à la maison d'York.

(10.) Le silence total qui a régné sur ceux qui avoient aidé au Duc d'York dans sa fuite,

fuite, & sur le lieu de sa résidence pendant 9, ans, est encore une preuve suffisante de l'imposture de Perkin.

(11.) Le recit même de Perkin est destitué de toute vraisemblance. Il dit que les assassins massacrerent son frere; mais qu'ils eurent compassion de lui, & lui permirent de s'enfuir. On trouve ce recit dans tous les Historiens de ce tems-là.

(12.) Perkin fit lui-même une entiere confession de son imposture, & ne la fit pas moins de trois fois. La premiere lorsqu'il se rendit prisonnier; la seconde lorsqu'il fut mis au carcan, à la Cité & à Westminster; & la troisième (qui fait une preuve bien complete) au pied de la potence où il fut pendu. On ne trouve pas la moindre insinuation que ces confessions lui ayent été arrachées par la torture, & lorsqu'il fit la derniere il n'avoit certainement rien de plus à redouter.

(13.) Si Henri n'avoit pas été bien convaincu que Perkin étoit un ridicule imposteur, défavoué par toute la Nation, il ne l'auroit pas laissé vivre une heure depuis qu'il l'eut en son pouvoir; encore moins lui auroit-il pardonné deux fois. La maniere dont il traita l'innocent Comte de Warwick, qui n'avoit aucun-droit au trône, donne bien de la force à cette raison.

(14.) Nous trouvons bien clairement la source des impostures de Perkin dans les intrigues de la Duchesse de Bourgogne. Elle

avoit reconnu & supporté auparavant Lambert Simond, reconnu généralement pour imposteur. Nous remarquerons que Mr. Carte pour conserver le poids du témoignage de la Duchesse en faveur de Perkin supprime entièrement ce fait important. Effet bien frappant des préjugés de parti, & preuve de l'envie qu'avoit cet Auteur de noircir Henri, qui n'avoit pas un droit héréditaire à la Couronne.

(15.) On ne produisit jamais dans le tems même la moindre preuve que Perkin fut Richard Plantagenet. Richard disparut à l'âge d'environ 9 ans, Perkin ne parut pas avant d'être homme fait, quelqu'un à sa vue pouvoit-il être convaincu qu'il étoit Richard? Perkin favoit, à la vérité, quelques anecdotes sur l'enfance de Richard, & la Cour d'Angleterre; mais tout ce qu'un enfant de 9 ans pouvoit avoir retenu lui avoit été suggéré fort aisément par la Duchesse de Bourgogne, Friar secrétaire d'Henri, ou quiconque avoit été à la Cour dans ce tems-là. Il est vrai que plusieurs personnes de distinction y furent d'abord trompées; mais le mécontentement qu'inspiroit le Gouvernement d'Henri & l'enthousiasme général qu'on avoit pour la maison d'York, rendent assez raison de cette illusion passagere. Tous les yeux étoient ouverts long-tems avant le supplice de Perkin.

(16.)

(16.) La circonstance de la découverte que l'on fit à la Tour de deux corps morts sous le Regne de Charles II. n'est certainement point indifférente. On les trouva dans la même place où More, Bacon, & d'autres anciens Ecrivains nous assurent que les deux jeunes Princes furent enterrés. Les os de ces cadavres étoient d'une grosseur proportionnée à l'âge des Princes. La place secrète & irrégulière (puis qu'elle n'étoit pas en terre sainte) où ils furent enterrés; prouve que ces enfans avoient été assassinés secrètement. Et quels enfans, excepté ceux qui touchent de près à la Couronne, pourroient être exposés, dans la Tour, à une mort violente ? En comparant toutes ces circonstances, nous avons raison d'inférer que ces cadavres étoient ceux d'Edouard & de son frere, & telle fut aussi l'inférence qu'on en tira dans le tems de la découverte.



A R T I C L E II.

An Account of the Manners, &c. Rélation des Mœurs & des Coutumes des Peuples d'Italie, avec des observations sur les méprises de quelques Voyageurs, par Joseph Baretti.

Il y a des erreurs qu'il faut réfuter sérieusement, des absurdités dont il faut rire ; & des faussetés qu'il faut repousser avec force. Voltaire.

Londres 1768. 8vo. 2 vol.

C'EST surtout la fin de l'épigramme que Mr. Baretti adopte. Mr. Sharp ayant publié en 1766, des Lettres sur l'Italie (f) Mr. Baretti en réfute les erreurs avec une force dont je vais donner quelques échantillons.

“ Nous examinerons dans les feuilles suivantes si l'Ouvrage de Mr. Sharp est une
“ relation

(f) *Letters, &c. Lettres écrites d'Italie sur les coutumes & les mœurs des Italiens en 1765, & 1766, &c. par Samuel Sharp. Londres 1766, 8vo. 312, pp.*

“ relation impartiale & instructive, ou la
“ production d’un Ecrivain ignorant, in-V. 1. p. 3.
“ exact, plein de préjugés.”

Après avoir été aussi loin, on croiroit P. 80.
qu’un Auteur pourroit s’arrêter, & commen-
cer à craindre de passer pour un calomnia-
teur ivre aux yeux même des plus crédules.
Mr. S. n’a point de telles craintes.

Qu’il me permette de lui dire qu’il vomit P. 92.
la Calomnie tandis qu’il croit prononcer des
oracles.

Verrons-nous donc toujours les belles
Lettres avilies déshonorées par leurs préten-
dus Sectateurs ? Dans les tems où les Sa-
vans ignoroient l’art de vivre, où ils fai-
soient un peuple à part, peuple grossier & ridi-
cule, il n’étoit pas surprenant que leurs dis-
putes fussent grossières & ridicules comme
eux. Mais maintenant que la science &
l’urbanité marchent ensemble, ne devoit-on
pas voir regner dans les écrits la même po-
liteffe que dans la conversation ? Qu’on ne
m’objecte point l’amour de la patrie. Est-ce
en disant des injures qu’on honore la
Patrie ?

Mr. Baretti après un séjour de 10. ans en
Angleterre retourna en Italie en 1760. Ses
freres avoient conservé toutes les Lettres
qu’il leur avoit écrites sur les Anglois, leurs
mœurs & usages, ayant eu la curiosité de
les relire, il en fut si mécontent qu’il les
mit en pièces. Comme Mr. Sharp n’a pas

eu la même attention pour ses Lettres écrites d'Italie, Mr. Barette prend cette peine pour lui.

P. 4. Pour peindre les mœurs d'une Nation, il faut voir, examiner de près, entendre les individus des différentes classes qui la composent, Mr. Sharp favoit peu d'Italien, avoit rarement accès auprès des Grands, étoit souvent retenu chez lui par ses incommodités, & n'a pas fait un bien long séjour en Italie. Il ne faut donc pas s'étonner s'il lui est échappé des traits hasardés, & des méprises souvent assez minutieuses, mais que Mr. B. relève ordinairement avec autant de sérieux que d'aigreur.

P. 15. Malheureusement pour notre voyageur Mr. B. étoit à Ancône, lorsqu'il y arriva un soir, & en repartit de grand matin, cette rencontre fournit à notre Critique des armes triomphantes, car Mr. S. n'a pas manqué d'écrire sur Ancône une Lettre longue, mais inexacte ; elle ne pouvoit guères être autrement.

P. 37. Mr. Barette s'indigne extrêmement contre Mr. Sharp qui parle avec une sorte de plaisir de la facilité qu'il y auroit à piller les bijoux & l'argenterie de Notre Dame de Lorette, & contre Mr. Addison qui a fait la même faute. Effectivement il ne faut voler personne ; mais supposé que ces Messieurs n'aient fait que plaisanter, n'est-ce point trop que dix pages pour faire voir, qu'il ne feroit pas

pas juste, & qu'il seroit difficile de piller cette Eglise. Il ne faut pas plaisanter sur les choses sérieuses, dira-t-on peut-être ; mais est-ce une chose sérieuse que Notre Dame de Lorette ?

Mr. S. a peint le peuple d'Italie & surtout de Naples avec des couleurs un peu noires. Mr. B. en bon Compatriote nous le représente tout différemment il est en général, nous dit-il, humble, doux, officieux, susceptible d'attachement, civil, & extrêmement prévenu pour les étrangers. “ Le titre “ d'étranger n'est pas bien honorable en “ Angleterre, on y attache une idée d'op- P. 55.
 “ probre dans quelques parties de l'Espagne
 “ & surtout en Portugal, mais dans certains
 “ pays d'Italie, un étranger veut dire un
 “ homme aimable, & dans d'autres un
 “ homme habile.” Mr. B. est peut-être ici mauvais Avocat. Un peuple qui sent son importance, qui se respecte n'a pour l'étranger ni mépris ni admiration, l'un & l'autre peuvent venir du même principe. Le peuple d'Italie est naturellement enjoué, ajoute Mr. B. & cette disposition détruit ce qu'avance Mr. S. au sujet de son penchant à la cruauté. Nous ne saurions convenir de cette conséquence. N'avons nous pas vu souvent les peuples les plus enclins à la joye & aux plaisirs outrager la nature, & plaisanter en l'outrageant ? C'est sur cette accusation de cruauté que Mr. B. s'étend avec le

plus de chaleur, & il fait tous ses efforts pour en décharger ses compatriotes ; mais nous nous hâtons de passer à un article plus agréable, celui des Cigisbés.

Mr. S. a eu le malheur de s'étendre beaucoup sur cette matière qui apparemment lui paroissoit curieuse. Il a écrit, qu'autre fois les Italiens étoient fort jaloux ; mais qu'ils ne le sont plus, que chaque Dame mariée a un Cigisbé, qu'il est toujours dans sa Loge à l'Opéra, & que les Loges sont obscures, qu'ensuite ils vont à la Casine d'où ils ne reviennent quelquefois que le matin ; que la République de Venise est une seconde Chypre ; que les Dames de Florence n'ont pas moins de 3. Cigisbés. 1. Le Cigisbé de dignité. 2. Le Cigisbé qui relève les gans & l'éventail de la Dame. 3. Il Cigisbéo substantiali, &c. Ces assertions ont prodigieusement ému la bile de Mr. B. qui est convaincu que presque toutes les Dames Italiennes sont les plus honnêtes & les plus chastes qu'il y ait au monde, que le Cigisbéisme est le plus innocent de tous les amusemens possibles, & qu'enfin il n'est question dans tout ce badinage que du plus pur amour platonique.

P. 103. *Cicisbeo*, nous dit Mr. B. ne signifie point aduler, mais il vient de *Cicisbeare* qui signifioit autre fois *chuchotter* ; cette étimologie n'est pas tant, à ce qu'il nous semble, en faveur du système de Mr. B. ne pouvoit-on pas

pas parler tout haut d'amour platonique ? Vers le 13. siècle l'esprit de Chevalerie galante relevé & raffiné par la Philosophie de Platon, inspira les esprits & les cœurs de tous les Italiens ; cet esprit de galanterie regne dans les écrits de Pétrarque, & de nombre d'autres ; chacun adora la Dame de ses pensées avec tout le respect & toute la pureté possibles. Ces Chevaliers Platoniques s'appellerent Cigisbés, & ceux de nos jours continuent à adorer leurs Dames avec la même élévation de sentimens, avec la même générosité, avec le même désintéressement. C'est ainsi que Mr. B. a jugé à propos de refuter Mr. S.-- Un Italien me disoit l'autre jour : nous n'avons pas beaucoup d'obligations à Mr. B. pour justifier nos femmes, il veut nous faire tous passer pour des fots.

“ On peut dire à la louange des François P. 109.
 “ qu'ils ont beaucoup écrit sur la Langue
 “ Italienne, la Littérature Italienne, la Po-
 “ litique Italienne, les mœurs, & les usages
 “ des Italiens, & que depuis Henri Etienne
 “ jusqu'à Mr. de Voltaire inclusivement,
 “ pas un d'eux n'a distribué une seule fois à
 “ propos le blâme ou la louange.” (En ce
 cas, il faut avouer que les Italiens ont du
 malheur,) Deux étrangers seulement ont
 trouvé grace devant Mr. B. Milton qui en-
 trevit autrefois l'amour platonique, & l'Au-
 teur des *Mémoires pour la vie de Pétrarque* qui
 l'a vu tout-à-fait. Il est vrai qu'il n'a vu cet
 amour platonique que dans le tems de Pétrar-
 que ;

que ; mais il subsiste encore dans toute sa pureté, rien n'est plus certain, dit Mr. B. & pour en-douter il faudroit rejeter l'autorité de tous les Poëtes. Que répondre à un argument de cette force ?

Après avoir avoué que les Italiens sont superstitieux, Mr. B. reprend Mr. S. de l'avoir dit, comme aussi d'avoir témoigné peu de goût pour les processions religieuses. Il fait à cette occasion la description de ces processions, & ensuite il s'attache à prouver que les fêtes nombreuses, & les cérémonies qui en sont la suite, sont très-utiles en bonne & saine politique. Il paroît faire assez peu de cas des écrits des Voltaire, des Montesquieu, &c. qui ne font que bouleverser les cervelles des jeunes Italiens. Tout ce chapitre est fort curieux sans doute ; mais il est un peu long, & on ne sauroit l'extraire sans le gâter.

Non seulement Mr. B. se fâche de ce que dit Mr. S. mais de plus de ce qu'il ne dit point, & pour suppléer au silence de cet Ecrivain sur le Théâtre Italien, il nous en donne un tableau ; dans quelques Chapîtres d'autant plus agréables au Lecteur qu'il n'y est presque plus question de Mr. S. On y a cependant encore trop d'occasion de remarquer que l'impartialité & la modération ne sont pas les talens de Mr. B.

P.161.194 Les deux premières pièces régulières du Théâtre Italien furent la *Calandra Comedie* du
du

du *Cardinal Bibiena*, & *Sophonisbe* Tragédie de *Jean George Trissino*. Elles parurent peu de tems après la rénaissance des Lettres. Mr. B. a vu un Recueil de près de 4000, pièces de ce genre, toutes écrites dans l'intervale d'un siècle. On les appelloit *Comédie Antiche*. Comme elles étoient sans intérêt, mal écrites, & qu'elles retraçoient perpétuellement les mœurs des Grecs & des Romains, on s'en dégoûta.

Les *Commedie dell' Arte*, leur succéderent, ce Spectacle est unique à l'Italie. Des Acteurs la plupart en masque y jouent extempore des pièces comiques dont ils n'ont que le Canevas. Ce genre qui a bien des agrémens s'est soutenu jusqu'à présent.

Les *Opéras sérieux & bouffons* parurent vers le commencement du siècle passé. Parmi les Auteurs des Opéras sérieux il n'y a qu'Apostolo Zeno, & Metastase qui méritent d'être connus. Zeno brille par l'invention, par la force & la variété de ses caractères, & par la beauté des sentimens répandus dans ses pièces. *Metastase* qui lui est inférieur à ces égards l'emporte sur lui de beaucoup pour l'élégance, la vivacité, la rapidité du stile. Il faut lire les Opéras de Zeno, & entendre ceux de *Metastase*. Quant aux Opéras bouffons, il n'y en a pas un seul qu'on puisse lire, ils plaisent à la multitude ; mais les honnêtes gens n'en font aucun cas.

Les

Les Italiens ont eu deux autres genres ; *Les Pastorales & les Comédies Rustiques*, on ne joue plus les unes ni les autres. Les Rustiques sont en petit nombre. *La Tancia*, Comédie de ce genre écrite par un neveu de Michel-Ange, est la meilleure pièce du Théâtre Italien.

Quand les Italiens connurent bien le Théâtre François, ils cherchèrent à l'imiter. On peut citer entr'autres la *Méropé* du *Marquis Maffei*, *l'Ulysse* de *Lazzarini*, *l'Electre* du Comte *Gozzi*. On a aussi traduit en vers blancs les meilleures pièces françoises ; mais la Multitude préféroit toujours Harlequin à tout.

Goldoni, & *Chiari*, furent enfin le captiver ; ils commencèrent, il y a une 20 d'années à faire jouer leurs Drames à Venise, & obtinrent le succès le plus brillant, & le plus extraordinaire. *Goldoni* a donné 30 volumes de pièces de Théâtre, cet Auteur n'a ni esprit ni éducation, on ne trouve dans ses Ouvrages ni stile, ni conduite, ni mœurs, ni décence. Mr. de Voltaire a eu bien tort de le louer. Quant à *Chiari*, si la chose est possible, il est encore au-dessous de *Goldoni*.

Mais *Carlo Gozzi* qui écrit actuellement pour le Théâtre de Venise a tous les talens qui leur manquoient, & les a au plus haut degré. Après Shakespear c'est le plus étonnant génie qui ait paru.

Quant

Je ne saurois me persuader que Goldoni soit absolument sans talens. Je n'entrerai point en dispute avec Mr. B. sur la Littérature de son Pays ; mais il me paroît peu vraisemblable qu'un peuple très-policé ait applaudi pendant plusieurs années à des Ouvrages dénués de tout mérite. La Langue Italienne n'est pas aussi difficile que l'angloise. Si Mr. de Voltaire n'entend pas Shakespear, Mr. B. conviendra du moins, qu'il peut entendre Goldoni, & quoiqu'il ne soit pas trop prévenu en faveur de cet homme de Génie, j'espère qu'il voudra bien convenir aussi qu'il connoit un peu le Théâtre. Comment auroit-il donné des éloges à un Auteur tel qu'on nous dépeint Goldoni.

Le même bras gigantesque qui terrasse Goldoni élève Gozzi au-dessus des nues. Mais quoi, mettrons-nous au rang des premiers génies un homme qui n'a rien publié, que nous ne connoissons point ? Le placerons-nous à côté, de Shakespear sur votre simple témoignage ? Permettez Mr. que nous attendions. Savez-vous d'ailleurs que pour être mis maintenant à côté de Shakespear, il ne faut pas seulement que votre Ami l'égale, mais encore qu'il le surpasse prodigieusement.

Après avoir bien grondé Mr. S. de ce qu'il n'a point parlé de l'état de la Littérature en Italie, Mr. B. le fait à son défaut,
&

& la peint en beau avec ce zèle patriotique qui ne cesse jamais de l'inspirer. Mr. B. dit en parlant de l'établissement de l'Académie des Arcades. La folie pastorale devint alors universelle. Quiconque avoit le goût le plus léger pour la Poésie fut métamorphosé en berger, & se mit à composer Sonnets rustiques, Églogues, Idylles, Bucoliques. “ Du pied des Alpes jusqu'à l'extré-

P. 257. “ mité de la Calabre, on n'entendit plus que
 “ des descriptions d'Eaux cristallines, ser-
 “ pentans agréablement dans des prairies
 “ fleuries, au pieds de coteaux verdoyans
 “ que des arbres touffus ombrageoient, la
 “ Progné & Philomèle chantoient leurs
 “ chastes amours, ou par des tons plaintifs
 “ retraçoient leurs malheurs. Mais la vie

P. 260. “ pastorale n'ayant point de modèle dans la
 “ nature, & n'étant d'aucune utilité, bien-
 “ tôt nos bergers imaginaires font tombés
 “ dans un juste mépris. Pour 9 à 10 schil-
 “ lings les étrangers peuvent être reçus de
 “ l'Académie des Arcades, & se lier avec
 “ de très-habiles intriguans dans les affaires
 “ amoureuses; la plupart de nos Arcades
 “ étant bien éloignés de la simplicité & de
 “ l'innocence des habitans de l'ancienne
 “ Arcadie.” Le zélé défenseur de la cha-
 steté des Italiennes a eu ici une petite
 imprudence, qui ne verra que l'histoire de la
 folie pastorale, & celle de la folie platonique
 ne sont qu'une seule & même histoire,
 &

& que les Arcades & les Cigisbés ont eu le même sort.

*Amour est mort, le pauvre compagnon,
Est enterré sur les bords du Lignon.*

Comme Mr. B. l'a fort bien remarqué, tout ce qui est chimérique, tout ce qui ne porte sur rien, ne dure qu'un tems & fait bientôt place à la réalité.

Mr. B. continue à entrer dans quelques détails sur les Académies d'Italie, & il convient qu'elles ne contribuent pas beaucoup à l'avancement des Sciences. Observons cependant ici, que l'Académie de Cortone a fait des recherches fort curieuses sur les Antiquités Etrusques, & l'Institut de Bologne mérite depuis cinquante ans l'estime de l'Europe. Mr. B. s'étend ensuite sur les beaux Arts d'Italie avec son zèle ordinaire, il avoue cependant que la Musique Italienne tend naturellement à affoiblir l'ame.

Les Voyageurs protestans ont extrêmement exagéré le nombre & la richesse des Couvens en Italie. Mr. B. cherche à rectifier nos idées sur cet article. Il n'y a par exemple, en Toscane que 9,000 Religieuses pour 310,000 femmes & filles, le nombre des pensionnaires est peu considérable, loin de les forcer à prendre le voile, les parens font tous leurs efforts pour les en dégoûter. La plupart des Couvens de Nonnes sont pauvres, & elles sont obligées de travailler
pour

P. 17. pour se procurer quelque superflu. Mr. B. nous donne un détail de leur genre de vie qui est bien simple & innocent. Leurs grilles sont doubles & très-ferrées. “ Mais il “ n’en est pas de même à Venise, leurs grilles y sont même si larges qu’on y peut “ passer la main au-travers, aussi leur largeur a-t-elle ruiné la réputation des Religieuses Venitiennes.

P. 39. Il n’y a en Italie qu’environ 6,000 Moines sur un million d’hommes, la plus grande partie de leurs Couvens sont pauvres, & les Moines coutent peu à la société, ainsi dans un pays fertile comme l’Italie ils ne sont point aussi à charge que le prétendent les Politiques protestans. “ Le Roi de Prusse entretient un bien plus grand nombre de soldats, dans un pays beaucoup moins étendu, “ & moins fertile, & il est fort douteux que les soldats contribuent plus que les Moines au bien d’un pays, ou au bonheur général du genre humain, cependant certains Voyageurs prononcent que ce Monarque est sage & glorieux parce qu’il entretient de nombreuses armées, & que nous sommes un peuple bigot & absurde parce que nous nourrissons quelques milliers de Moines. Mr. B. entre ensuite dans des détails sur la vie des Moines, dont il relève la simplicité & les avantages ; ce qu’il y a de plus triste, c’est des offices fréquens & un sommeil

sommeil souvent interrompu. Disons cependant, qu'il n'est pas toujours interrompu. Le Pere Labat raconte, qu'étant dans un Couvent à Cadix, Mattines sonnantes, & ne pouvant dormir lui-même, attendu qu'il étoit très-mal couché, il se promena dans la Gallerie, voulant se rendre à l'Eglise ; mais personne ne sortit de sa Cellule, ce Pere se recoucha. Le lendemain matin, comme il demandoit au Prieur la raison de ce Phénomène, le bon Religieux lui répondit que ce n'étoit pas l'usage du Couvent d'assister aux offices de nuit ; mais qu'on ne laissait pas de sonner la cloche, *pour l'édification des gens du dehors.*

Mr. B. nous assure que la confession n'est point aussi amusante qu'on se l'imagine, que les pécheurs s'en tiennent à des répétitions vagues, & que ceux qui commettent des péchés curieux & intéressans n'en parlent point à leurs Confesseurs. Il nous dit à cette occasion que les Moines, qui confessent, ont non-seulement une grande affection, mais une extrême vénération pour les femmes, & font peu de cas des hommes, les plaisans l'attribuent à leur peu de sincérité dans les confessions. Les Moines ne sont point aussi débauchés qu'on le prétend, ils menent en général une vie exemplaire, ce n'est qu'à Venise qu'ils ont beaucoup de liberté, & ils en profitent bien "*Venezia è il Paradiso de frati, e delle putane.*" Les

Moines ne sont point paresseux, le service religieux, tous les détails intérieurs, leurs soins pour les malades, l'Étude, &c. remplissent tous leurs momens. Enfin on les accuse d'ignorance, Mr. B. convient qu'il y a du vrai à cette accusation, surtout quant aux Mendians, & à ceux dont l'institut les appelle souvent au Chœur, ils n'ont pas assez d'heures libres pour acquérir des connoissances étendues, leurs Fondateurs vouloient faire des Saints, & non des Savans. Cela n'en est que mieux, si les Jésuites avoient été aussi ignorans que les Capucins & les Minimes, s'ils avoient plus cultivé les vertus pratiques que les spéculatives, ils seroient encore tranquilles & heureux. Ce que Mr. B. blâme le plus chez le Moine, c'est son manque total d'affection pour ses parens & amis, il oublie tout en se retirant du monde, son attachement à son Ordre le rend dur & injuste envers tous les individus, il cesse d'être ami, d'être parent, d'être homme, il n'est plus que Moine. Ce peuple est certainement singulier, & mériteroit d'être observé ; mais on se contente de l'insulter, & l'étranger ne cherche point à le connoître.

“ Mr. Sharp lui-même, quoique curieux
 “ ne fait dire autre chose des Moines si-
 “ non qu'ils sont superstitieux, & qu'ils ont
 “ de gros ventres. Hélas ! mon bon Mon-
 “ sieur, vous auriez mieux fait de ne pen-
 “ ser qu'à la conservation de votre précieuse
 “ santé,

“ santé, & de ne point parler de nos
 “ Moines, puisque vous n’aviez rien à en
 “ dire, si-non qu’ils sont superstitieux &
 “ qu’ils ont de gros ventres.”

L’Esprit de charité est un des traits caractéristiques de la Nation Italienne, cependant aucun Voyageur ne lui a rendu justice à cet égard. Le nombre des hôpitaux pour le soulagement des pauvres & des infirmes, est immense, & ils ont été presque tous fondés par des particuliers. Il y en a 22. à Florence, & à Rome les revenus des hôpitaux surpassent des deux tiers ceux des Cardinaux. Les malheureux y sont reçus indistinctement de quelque pays, de quelque religion qu’ils soient. Il y a même outre cela à Rome des hôpitaux particuliers pour les étrangers. “ La Nation Française, l’E-
 “ spagnole, l’Allemande, ont chacune leur
 “ hôpital, où les infirmes sont traités avec
 “ plus de soin que dans les hôpitaux géné-
 “ raux. Londres, Paris ou quelque’autre
 “ orgueilleuse Capitale peuvent-elles se
 “ vanter d’un pareil établissement.” L’humanité applaudit au noble triomphe de Mr. B. il se fait honneur à lui-même en honorant sa Patrie. Les Italiens ont aussi beaucoup de fondations pour dotter de pauvres filles qui veulent se marier, ou se faire religieuses. D’autres fondations bien utiles previennent l’usure, on y prête sur gages les deux tiers

de la valeur, fans exiger d'intérêt pour de petites sommes, & en se contentant d'un ou deux pour cent sur des sommes considérables. Les Italiens font aussi très-charitables envers les mendiants, peut-être trop ; mais plaignons ceux dont l'esprit condamne cet excès, fans que leur cœur l'excuse.

Une faute ordinaire que commettent les Voyageurs c'est de juger les Italiens en gros, tandis qu'il y a de très-grandes différences entre les divers peuples d'Italie. Ajoutons qu'on fait souvent la même faute en parlant des Allemands. Quelle différence cependant n'y a-t-il pas entre un habitant de la Souabe, un Saxon, un Poméranien, &c. Mr. B. sent combien il est difficile de saisir ces traits caractéristiques, qui distinguent les peuples d'Italie ; mais il essaye de le faire. Cet article doit exciter la curiosité du Lecteur, nous transcrirons les traits les plus frappans.

Les *Piémontois* se distinguent par un air sombre & grave. Ils ont peu de goût & de talens pour les Beaux Arts, & ce pays ne vit jamais naître un Poëte. Les Nobles y sont ignorans, & orgueilleux, ils cherchent à imiter les François ; mais ils sont bien loin de leurs modèles. Hélas ! ce n'est pas le seul pays ou d'agréables originaux font de tristes copies. Ils sont ignorans de même que les *Piémontois* de la seconde classe. Les Artisans & les Payfans font la partie la plus estimable

estimable de la Nation, ils ont beaucoup d'industrie & d'habileté pour les Manufactures, & l'Agriculture. Les Piémontois (g) sont très-bons soldats, & bons ingénieurs ils méprisent les autres peuples d'Italie, & n'en sont pas aimés. Leurs femmes ne connoissent pas du tout l'amour pur.

Les anciens & les modernes se sont accordés pour calomnier les *Génois*. Il n'y a point de ville où Mr. B. aima mieux à vivre que celle de Genes, le Gouvernement y est doux, le climat agréable, les maisons grandes & propres, & les environs en sont enchantés. Les Nobles *Génois* sont affables, polis, & très-instruits, leurs femmes se distinguent à ce dernier égard de toutes celles d'Italie, on peut parler devant elles sans incivilité de belles Lettres, & même de commerce & de politique. Le peuple est extrêmement laborieux, industrieux & brave.

Les *Milanois* se distinguent avantageusement par la bonté reconnue de leur caractère. Les Piémontois haïssent les *Génois* qui les détestent, & n'aiment gueres les *Toscans*; les *Toscans* ne voyent pas de trop bon œuil les *Venitiens* & les *Romains*, les *Romains* ont de l'antipathie pour les *Napolitains*, &
toutes

(g) Ne les confond-on point ici avec les *Savoyards* ?

toutes ces antipathies font réciproques ; mais la cordialité & la candeur des Milanois les font aimer de tous leurs voisins. C'est par ces qualités qu'ils ressemblent aux Allemands. Ainsi que les François, ils aiment le brillant, & l'élégance dans leurs équipages, & leurs meubles, comme les Anglois, ils aiment la bonne chère & font de longs discours sur cette matière. Ce sont ceux des Italiens qui aiment le plus la campagne, & ils y vivent d'une manière des plus agréable. Les habitans de Mantoue, de Parme & de Modene ressemblent aux Milanois.

P. 143.

Les proverbes jettent beaucoup de jour sur l'étude des différentes mœurs des Nations. Les Venitiens disent que pour être heureux, il faut avoir “ une courte Messe le matin, “ un petit jeu l'après-dînée, & une jolie “ fille le soir.” *La mattina una Messeta, l'apodisnar una Basseta, & la sera una Donneta.* Les Venitiens, dit Mr. B. aiment effectivement beaucoup le jeu & les femmes ; mais ils n'en ont pas moins quantité de bonnes qualités estimables & utiles dans la société. Ils sont très-sobres pour la table, vifs & enjoués dans le commerce, indulgens pour les foiblesses des autres, pleins de sensibilité. Mais cette dernière qualité n'est pas commune chez les Nobles, les membres d'une Aristocratie ne sont gueres susceptibles de tendres sentimens. Ces Nobles font
un

un peuple à part. L'idée qu'ils ont dès l'enfance qu'ils sont égaux en dignité aux Princes souverains, leurs perpétuelles intrigues ambitieuses, leur orgueil vis-à-vis des autres hommes, leur entière ignorance des Loix, coutumes & mœurs des autres Nations, & diverses autres causes rendent cette Noblesse un objet de curiosité digne de l'examen des étrangers. Ses mœurs sont à elle sans aucun mélange, & n'ont point changé depuis plusieurs siècles.

P. 164.

“ Les *Romains* virent la Religion de leurs
 “ peres entierement changée, leur Capitale
 “ démolie, la Couronne Impériale tran-
 “ sportée à Constantinople, leurs provinces
 “ occupées par des peuples barbares, tandis
 “ qu'ils étoient réduits à un petit nombre,
 “ & qu'ils ne possédoient qu'une Ville
 “ ruinée & un petit territoire dévasté. Mais
 “ ils ne perdirent point courage, ils trace-
 “ rent le plan d'une Monarchie presqu'uni-
 “ verselle, & leur nouveau Souverain, le
 “ plus foible de tous, fut reconnu pour le
 “ premier, & respecté comme tel. Com-
 “ ment peut-on mépriser des hommes qui
 “ ont imaginé & exécuté un tel projet ?
 “ Comment peut-on soutenir que les Ro-
 “ mains depuis leur décadence ne sont bons
 “ qu'à manier le pinceau, ou à entendre
 “ des confessions.” Après ce début Mr. B.
 trace un tableau très-intéressant des mœurs
 des habitans de Rome. Nous ne répéterons

point des choses connues de la plus grande partie de nos Lecteurs, ainsi que tout ce que dit Mr. B. en l'honneur des Toscans. Mr. B. qui n'a rien oublié de tout ce qui a rapport à l'Italie, entre ensuite dans de grands détails sur les cérémonies religieuses, sur les différentes dialectes, sur le climat, les productions, les animaux, les jeux de cartes, & d'exercice, &c. Mais il est tems de quitter Mr. Baretti, avec lequel nous ne nous sommes peut-être arrêté que trop long-tems.

Mr. Sharp a répondu à Mr. Baretti par une Brochure de 82. pp.- (b) Cette réponse est modérée, décente, & fait honneur à son Auteur. Mr. Baretti publia à Venise en 1763, 64, & 65. un Ouvrage périodique, sous le Titre du Fouet Littéraire, *Frusta Litteraria*. Mr. S. fait voir qu'il a suivi cet Ouvrage dans les jugemens qui ont le plus excité l'indignation de Mr. B. qu'il s'est rencontré avec d'autres Ecrivains Italiens qu'estime Mr. B. de même qu'avec l'Abbé Richard dont l'Ouvrage publié depuis

(b) *Vue des Mœurs Coutumes, Drames, &c. d'Italie, comme elles sont décrites dans la Frusta Litteraria, & l'Ouvrage Anglois de Mr. B. comparés avec les Lettres de Mr. Sharp sur l'Italie. Londres 1768. 8vo.*

puis les Lettres de Mr. S. a été très-bien reçu du Public.

Mr. Baretti n'a pas manqué de répondre à Mr. Sharp par une autre Brochure de 64. pp. (i) Il prétend qu'il faut distinguer entre un Ouvrage fatirique, publié sous un nom supposé, & une relation qui doit peindre exactement les choses. Il s'excuse sur ses vivacités envers Mr. Sharp, sur ce que le dit Mr. Sharp n'a pas été lui-même trop civil (Nos Lecteurs ne seront peut-être pas fort contents de cette excuse) Il assure qu'il est lui-même *Cultivateur de la Civilité*. Hélas ! Nous le prévoyons avec douleur ! cette Plante va sécher, si elle n'est pas mieux cultivée.

(i) *Appendix à la Relation sur l'Italie, en réponse à Mr. Sharp, par J. Baretti. Londres 1768. 8vo.*



A R T I C L E III.

Vie du Lord Herbert de Chirbury. (a)

“ SI mes Ancêtres avoient mis leurs vies
 “ par écrit & les avoient laissées à la
 “ postérité, je crois que leurs descendants,
 “ qui participoient à leur temperament &
 “ leur caractère, auroient pu en retirer de
 “ grandes instructions. Des observations
 “ & des regles transmises par nos Ancêtres
 “ doivent faire à tous égards bien plus d'im-
 “ pression sur nous que des exemples & des
 “ maximes vulgaires. Ces réflexions m'ont
 “ engagé à conserver à ma postérité les évé-
 “ nemens de ma vie, qui me peindront le
 “ mieux, & pourront lui être les plus utiles.
 “ Je déclare, que je les écris en toute vérité
 “ & sincérité. J'ai toujours eu en horreur
 “ le mensonge & la fraude, & je les déteste
 “ encore plus, maintenant que je m'adresse
 “ à ceux qui me touchent de si près. Agé
 “ de

(a) *Vie d'Edouard Lord Herbert de Chirbury, écrite par lui-même. Strawberry-Hill, 1764, 4to. 171. pp.* Cet Ouvrage est peu connu même des Anglois, Mr. Walpole n'en ayant distribué qu'un petit nombre d'exemplaires à ses amis.

“ de passé 60. ans, ii me convient d’ailleurs
 “ d’examiner ce que j’ai fait de bien & de
 “ mal, afin d’un côté de réformer ce qui fut
 “ blâmable, en faisant ainsi ma paix avec
 “ Dieu, & de l’autre de me réjouir lorsque
 “ par sa grande grace & par sa faveur, j’ai
 “ suivi les regles de la conscience, de la
 “ vertu, & de l’honneur.

Milord Herbert naquit sous le regne de la
 Reine Elizabeth en 1581. La famille des
 Herberts étoit noble & ancienne, & ils
 s’étoient toujours distingués par leur bra-
 voure & leurs vertus. Ce Seigneur eut des
 maladies facheuses pendant les premieres
 années de sa vie, & il commença si tard à
 parler qu’on craignoit qu’il ne fut muet.

“ La premiere chose que je me rappelle (dit
 “ M. H.) c’est que je ne voulus pas parler P. 16.
 “ aussitôt que j’aurois pu le faire, de peur
 “ qu’il ne m’arriva de dire quelque chose
 “ d’imparfait, ou d’impertinent. Lorsque
 “ je commençai à parler, une de mes pre-
 “ mieres questions fut comment j’étois venu
 “ au monde ?” Ce ne fut qu’à l’âge de 7.
 ans que ses infirmités cessèrent, & qu’on
 commença à lui apprendre à lire. Il fut
 quelquefois châtié pour s’être battu avec de
 jeunes gens plus âgés que lui; mais jamais
 pour des fautes capitales, ou pour des men-
 songes “ j’aimois mieux souffrir la punition
 “ que de souiller mon ame d’une tâche in-
 “ effaçable, & je puis déclarer en toute vé-
 “ rité

“ rité que dès mon enfance jusqu’à cette
 “ heure, je n’ay dit volontairement aucune
 “ chose qui fut fausse.”

Lorsque M. H. eut atteint l’âge de 12 ans, on l’envoya à Oxford, il favoit déjà alors le Grec, le Latin, & ce que de son tems on appelloit Logique. Il quitta l’Université en 1598, pour épouser une Herbert, Héritiere de grands biens ; mais qui lui avoient été laissées à condition de s’unir à quelqu’un de la famille. Cette Dame avoit vingt & un ans, & M. H. étoit dans sa seizième année. Peu de tems après son mariage il rétourna à l’Université avec sa femme & sa mere, & y continua ses études avec beaucoup d’application jusqu’à l’âge de 18 ans qu’il prit maison à Londres, & vécut en partie dans cette Ville, & en partie dans son chateau de Montgomery. M. H. s’étend dans cet endroit sur l’éducation, ses réflexions font honneur à son cœur, à son esprit, & à ses lumieres. Son goût pour l’étude ne le quitta point au sortir de l’Université, & il continua à s’y livrer avec ardeur. En 1600 il se présenta à la Cour ; mais plus par curiosité que par ambition. La Reine Elizabeth le frappa doucement sur la joue, & dit en employant son jurement ordinaire, que c’étoit dommage qu’il se fut marié si jeune.

P. 33.

“ Le Roi Jaques s’avançant vers Lon-
 “ dres, je jugeai convenable d’aller à la ren-
 “ contre

“ contre de Sa Majesté à Burley près de
 “ Stanford. Peu après je fus fait Cheva-
 “ lier de l’Ordre du Bain avec les cérémo-
 “ nies ordinaires. Je pourrois dire com-
 “ bien d’éloges les Seigneurs & les Dames
 “ donnerent à ma figure ; mais je me flat-
 “ terois trop si j’y ajoutois foi.”

M. H. fut fait quelque tems après She-
 rif de la Province de Montgomery, & con-
 tre l’ordinaire, il conféra gratuitement les
 emplois qui dépendoient de lui. “ J’ai P. 55.
 “ observé cette coutume, dit il, pendant
 “ tout le cours de ma vie. Au point, qu’é-
 “ tant Ambassadeur en France où mes pré-
 “ décesseurs recevoient de grands présens
 “ pour d’honnêtes services rendus à des
 “ Marchands & autres personnes, on ne
 “ put jamais me faire recevoir la moindre
 “ chose.

M. H. avoit envie depuis long-tems de
 visiter les pays étrangers, enfin en 1608. il P. 57.
 résolut de se satisfaire. “ Et pour quitter ma
 “ femme aussi peu mécontente que possible,
 “ je lui laissai non-seulement de la postérité,
 “ pour renouveler la famille des Herberts de
 “ St. Gilian, suivant le désir de son pere ;
 “ mais encore les revenus de toutes les ter-
 “ res qu’elle m’avoit apportées, ne me re-
 “ servant que les miens pour subvenir aux
 “ fraix de mes voyages, & pour payer les
 “ portions de mes freres & sœurs. Et quoi-
 “ que

“ que je fusse fâché de quitter ma femme,
 “ ayant vécu très-bien avec elle tout le
 “ tems, je crus que ce n'étoit à moi une in-
 “ juste ambition de chercher à connoître les
 “ pays étrangers, d'autant plus que je favois
 “ déjà en grande partie leurs langues, &
 “ que je ne me propoisois pas d'être long-
 “ tems hors de mon pays.”

M. H. fut accueilli en France par le
 Connétable de Montmorency, & passa quel-
 ques jours dans son chateau de *Merlou*. Un
 soir la petite fille du Duc âgée d'environ 11.
 ans, se promenant dans les prés avec quel-
 ques Gentilshommes, un d'eux lui prit un
 nœud de ruban, & le mit à son chapeau.
 La petite fille s'adressa à M. H. pour le
 P. 59. lui faire rendre. “ Alors je m'avançai
 “ vers le Chevalier François, dit-il, & cour-
 “ toisement mon chapeau à la main, je le
 “ priai de me procurer l'honneur de remet-
 “ tre à cette Dame son ruban; mais comme
 “ il me répondit rudement : *Croyez-vous*
 “ *que je vous le donne après le lui avoir refusé*
 “ *à elle-même.* Je vous le ferai donc ren-
 “ dre par force, repliquai-je en mettant
 “ mon chapeau, & voulant prendre le sien,
 “ il se mit à courir, moi à le suivre, & après
 “ une longue course dans les prés, voyant
 “ que j'allois le joindre, il courut droit à la
 “ jeune Dame & alloit lui remettre le ruban,
 “ lorsque lui saisissant le bras, je dis à la
 “ jeune

“ jeune Dame que c'étoit moi qui lui don-
 “ noit son ruban. Pardonnez-moi, me ré-
 “ pondit-elle, c'est lui qui me le donne.
 “ Madame, dis-je alors, je ne veux pas
 “ vous contredire ; mais s'il ose dire que je
 “ ne l'aye pas obligé à vous le rendre, je
 “ veux me battre avec lui.” Le Chevalier
 François ne répondit rien, & le lendemain
 M. H. lui fit dire qu'il devoit avouer qu'il
 l'avoit obligé à rendre le ruban, ou se battre
 avec lui. Le vieux Montmorency finit cette
 querelle. M. H. raconte ensuite à cette
 occasion quelques affaires à peu près du
 même genre qui lui sont arrivées en An-
 gleterre.

Le Lecteur s'étonnera sans doute qu'un
 Homme d'Etat, un Philosophe, le pere de 4.
 enfans eut de pareilles aventures : il s'éton-
 nera encore plus qu'il le raconte aussi sérieuse-
 ment à l'âge de 60, ans. Mais les mœurs
 de son tems étoient bien différentes des nô-
 tres, ce qui seroit maintenant ridicule, ex-
 travagant même, étoit alors scrupule, déli-
 cateffe, honneur. Entendons-le se justifier
 lui-même.

“ J'ai joint ensemble ces incidens, soit P. 62.
 “ à cause du rapport qu'il y a entr'eux, soit
 “ pour montrer avec quelle exactitude j'ai
 “ rempli le serment de Chevalerie. Puis-
 “ que, quant au reste, je puis dire avec
 “ vérité, que quoique j'aye vécu dans les
 “ armées, & dans les Cours des plus grands
 “ Princes

“ Princes de la chrétienté je n’eus jamais de
 “ querelles pour non propre comte. Enforte
 “ que quoyque naturellement très-prompt &
 “ coléré, je ne fis jamais de querelles fans oc-
 “ calion oïferte ; mais je me suis souvent
 “ hazardé pour mes amis.”

Le Connétable, en quittant *Merlou* pour aller à Chantilly, pria Milord H. d’y rester, & d’y commander comme lui-même. Il y passa tout l’Été, s’occupant beaucoup à la chasse, & au manège qu’il apprenoit sous un habile Ecuyer du Duc, nommé Mr. de Difancourt. Milord cite à cette occasion une anecdote, que nous ne voulons pas faire perdre à nos Lecteurs.

P. 63.

“ Mennon, premier Page du Duc, de-
 “ mandant en mariage à Difancourt, sa
 “ nièce & héritière presomptive, en reçut
 “ cette réponse : Mon ami, il n’est pas en-
 “ core tems de vous marier, je vais vous
 “ dire ce que vous avez à faire. Si vous
 “ voulez être un brave homme ; au préala-
 “ ble il vous faut tuer deux ou trois hom-
 “ mes en combat singulier, & après cela
 “ vous marier & engendrer deux ou trois
 “ enfans, ou bien le monde ne gagnera, ni
 “ ne perdra avec vous.”

Milord Herbert fut de Merlou à Paris, où il continua à s’appliquer aux exercices & à la Musique. Il vit souvent Casaubon, & profita beaucoup de sa conversation. Il fut présenté à Henri IV. qui l’embrassa, & le
 tint

tint quelque tems entre ses bras. Voilà malheureusement tout ce que nous dit M. de ce grand Homme, auquel on ne peut penser sans des mouvemens d'amour & de respect.

M. H. quitta la France au mois de Février suivant & s'embarqua à Dieppe avec un ami. Leur bâtiment fut assailli d'une violente tempête & vint se briser près de Douvres. M. par sa résolution contribua beaucoup à sauver son ami & tout l'équipage.

Milord, après avoir vécu quelque tems dans le sein de sa famille, partagé entre l'étude & les exercices du cheval, passa en Flandres, pour joindre, comme volontaire, l'armée du Prince d'Orange.

Au siège de Juliers, Milord Herbert & le Chevalier Edouard Cécil, qui commandoit les Anglois, s'amusoient souvent pendant la nuit à prendre des sentinelles perdues. “ Mais P. 75.
 “ dit-il, la premiere sentinelle se repliant
 “ sur la seconde, & la seconde sur la troi-
 “ sième, nous effuyons ordinairement trois
 “ coups de fusil avant que de pouvoir rien
 “ faire ; mais ensuite nous avons du plaisir
 “ à les chasser l'épée à la main jusques près
 “ de leur grand garde. Un jour le Cheva-
 “ lier Cécil & moi, venant visiter les appro-
 “ ches que Mr. de Balagny avoit fait contre
 “ un bastion ou boulevard de la Ville, Mr.
 “ de B. en la présence du Chevalier & de
 “ plusieurs Capitaines Anglois & François
 VOL. II. F “ me

“ me dit : Monsieur, on dit que vous êtes
 “ un des plus braves de votre Nation, & je
 “ suis Balagny, allons voir qui fera le
 “ mieux ; & là-dessus, il faut précipitam-
 “ ment des trenchées, l'épée à la main, je
 “ le suivis précipitamment de la même ma-
 “ nière, tous deux, au même-tems nous
 “ efforçant à qui seroit le premier. Ce qui
 “ ayant été apperçu par ceux du boulevard
 “ & de la courtine vis-à-vis de nous, on
 “ nous tira 3 à 400 coups au moins tant
 “ artillerie que mousquetterie ; mais la
 “ course que nous faisons à l'envi l'un de
 “ l'autre, fut cause que tous les boulets
 “ tomberent entre nous & la trenchée dont
 “ nous étions fortis. Alors Mr. Balagny
 “ voyant une telle grêle de boulets, me dit :
 “ Pardieu, il fait bien chaud. Je lui ré-
 “ pondis brièvement, vous en irez premier,
 “ autrement je n'iray jamais. Là-dessus
 “ il s'encourut à toutes jambes, & se baif-
 “ fant un peu vers les trenchées, je le suivis
 “ moins vite & me tenant droit, & j'arri-
 “ vai cependant aux trenchées avant que
 “ ceux du boulevard & de la courtine pus-
 “ sent recharger.”

P. 76.

Milord Herbert ne se contenta pas de cela.
 Etant aux Quartiers françois & se rappelant
 la bravade de Mr. Balagny, il alla à lui, &
 lui dit qu'il connoissoit sa bravoure ; mais
 qu'il vouloit l'éprouver à son tour : qu'il
 avoit

avoit appris que son écharpe lui venoit d'une belle maîtresse ; mais qu'il vouloit maintenir que sa maîtresse valoit mieux que celle de Balagny, & qu'il feroit pour elle autant que lui ou tout autre pourroit faire. Balagny avoit apparemment fait des réflexions depuis la chaude affaire des trenchées, car il répondit en plaisantant, qu'il étoit de plus doux moyens de prouver à ses maîtresses ce qu'on valoit, & qu'il ne se battrait point pour une telle querelle. Milord Herbert fut donc obligé de se retirer sans avoir eu le plaisir de se battre ; mais la fortune le dédommagea amplement le même jour. Il rencontra une douzaine d'Officiers Anglois, marchants à la tête d'un corps, qui lui dirent quelques mots d'injures sur une querelle qu'il avoit avec un Seigneur de leurs amis, M. H. descendit au plus vite de cheval, mit l'épée à la main, se battit contr'eux tous, en blessa plusieurs, les chassa dans leurs tentes, & voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, remonta à cheval, & continua son chemin.

A son retour en Angleterre M. H. se trouva dans une situation bien gracieuse pour un homme aussi sensible à la gloire qu'il avoit su mériter. Voici comme il nous l'a décrit avec son ingénuité ordinaire. “ Et, si je
 “ puis le dire sans vanité, je me trouvai en
 “ grande estime & à la Cour, & à la Ville. P. 83.

F 2 “ Beaucoup.

P. 84.

“ Beaucoup des plus Grands désirans ma
 “ connoissance.” Le Comte de Dorset
 l’ayant invité chez lui, tira un rideau dans
 sa gallerie, derriere lequel M. fut très sur-
 pris de voir son Portrait, que le Duc avoit
 fait copier d’après un original, “ à cause
 “ des braves choses qu’il avoit entendu de
 “ lui. Et non-seulement le Duc de Dorset ;
 “ mais une autre personne trop grande pour
 “ être ici nommée (*k*), en eut une autre
 “ copie, & la plaça dans son cabinet, sans
 “ que j’en sus rien ; ce qui donna occasion à
 “ ceux qui la virent après sa mort, à plus
 “ de discours que je n’aurois souhaité.

Bientôt M. H. se vit entouré des pé-
 rils qui accompagnent la gloire. Une belle
 femme de la Cour s’étoit aussi procurée le
 Portrait de M. le portoit sur son cœur, &
 témoignoit à ce Seigneur la plus parfaite
 estime. M. nous proteste qu’elle s’en tint
 là, son époux crut le contraire, il s’imagina
 que ses soupçons le mettoient en droit d’as-
 sassiner, & pour venger son honneur offensé,
 il se couvrit d’infamie.

Cet Homme à la tête de quatre autres at-
 taqua M. au détour d’une ruë, ils percerent
 son

(*k*) Il y a toute apparence que cette autre
 personne étoit la Reine Anne.

son cheval de coups, & son épée se rompit ; mais loin de s'échapper comme il auroit encore pu le faire, M. mit pied à terre, & se défendit avec tant de bravoure & de succès qu'il renversa par trois fois son ennemi, qui fut enfin emporté par ses amis & enlevé à sa juste vengeance. Ce qui a lieu de surprendre, & qui paroît confirmer que M. H. avoit de grands ennemis, c'est que son lâche adverfaire ne fut point puni de son attentat, les Seigneurs du Conseil privé se contentèrent d'une défense de se battre. La famille du coupable fut plus juste : Sa femme lui donna un démenti dans une lettre qui fut lue au conseil, son pere le déshérita. Quant à M. H. voici comme il se vengea.

“ Quelques années après le Chevalier P. 92.
 “ Ayres passant par Beaumaris, ou j'étois
 “ alors, quelques uns des gens de ma suite
 “ enfoncerent les portes de son logis, &
 “ l'auroient, je pense, mis en pièces ; mais
 “ l'entendant, je m'y encourus, & les rap-
 “ pellai, lui faisant favoir que je me re-
 “ spectrois trop pour le traiter ainsi qu'il
 “ m'avoit traité, & que je le faisois sortir
 “ librement de la Ville. J'ai oui dire de-
 “ puis qu'il étoit reconnoissant de ma
 “ courtoisie.”

Un Mois après cette extraordinaire aventure, un Gentilhomme du Duc de Montmorency présenta une lettre à M. H. où ce Duc lui écrivoit qu'il avoit appris qu'outre

P. 93.

ses ennemis déclarés. il en avoit d'autres plus puissans, qu'il craignoit de le voir succomber sous quelque autre surprise, & qu'il l'invitoit à se rendre auprès de lui, où il seroit traité comme son fils. M. H. répondit avec sa noblesse ordinaire. " Que quelque
 " nombreux & puissans que pussent être ses
 " ennemis, ils ne lui feroient jamais quit-
 " ter le Royaume; mais qu'il ne manque-
 " roit pas de passer la Mer si jamais le Duc
 " avoit besoin de ses services." Ce n'étoit pas un vain compliment, sur ce qu'on parloit d'une guerre civile en France l'année suivante, M. H. fit offrir au Duc de l'aller joindre avec cent Cavaliers qu'il entretiendroit à ses fraix.

Les deux derniers traits que j'ay cités, montrent ce qu'étoit M. H. avec ses égaux : le trait que je vais rapporter fera voir ce qu'il étoit avec ses inférieurs. Mais il est tems de dire un petit mot à mes Lecteurs. S'il est quelqu'un d'entre eux que la peinture simple & naïve du caractère de M. H. & des mœurs de son tems n'intéresse point, je lui conseille en ami, de jeter ce Livre. Sans doute j'aurois pu faire des phrases, ce métier n'est pas si difficile; mais je cherche à peindre, & non pas à découper.

P. 93.

" En allant de St. Gillian à Montgomery,
 " Richard Griffith, mon valet, étant près
 " du pont qui traverse la Husk, voulut
 " abreuver son cheval; mais le torrent
 " l'emporta.

“ l'emporta. Mes valets qui alloient devant
 “ moi se mirent à crier que Richard se noyoit,
 “ ce qu'entendant, je donnai des deux à
 “ mon cheval, & étant venu sur la place,
 “ je vis qu'il étoit à moitié corps dans
 “ l'eau, alors j'entrai dans l'eau un peu au-
 “ dessous de lui, & nageant à lui, je le sou-
 “ levai avec un de mes bras, & l'amenai au
 “ milieu de la rivière, où (par la grande pro-
 “ vidence de Dieu) se trouvoit un banc de
 “ sable. Etant arrivés là, non sans difficulté,
 “ nous nous reposâmes, & avisâmes s'il va-
 “ loit mieux continuer, ou retourner du
 “ côté d'où nous étions venus. Mais Richard
 “ dit, qu'en retournant en arrière, nous
 “ étions furs d'être obligés de nager, au lieu
 “ que la rivière pouvoit être moins pro-
 “ fonde de l'autre côté. Je suivis son con-
 “ seil, & me mettant au-dessous de lui, le
 “ supportai comme j'avois déjà fait, & na-
 “ geant à travers la rivière, l'amenai sain &
 “ sauf à terre. Mon cheval nageoit très-
 “ bien, mais celui de Richard étoit petit,
 “ & nageoit fort bas, en sorte qu'il auroit été
 “ noyé si je ne l'avois supporté.”

Depuis l'an 1611, jusqu'en 1614. M.
 H. mena une vie assez unie, partagée entre
 la Cour & la campagne ; en 1614. il fut
 offrir ses services au Prince d'Orange, qui le
 traita avec la plus grande distinction pen-
 dant la campagne ; il continua à s'y distin-

P. 98.

par son courage, & ce qui vaut encore mieux par son humanité. En voici un trait : Un malheureux soldat, qui avoit tué un de ses camarades, l'ayant supplié d'intercéder pour lui auprès du Prince, Milord lui demanda s'il y avoit des exemples qu'on eut pardonné une telle faute, l'autre ayant répondu que non, il lui dit : “ qu'il étoit
 “ donc inutile qu'il parla en sa faveur ;
 “ mais Monsieur, répliqua le soldat, ne
 “ vaudroit-il pas mieux que vous perdissiez
 “ quelques paroles, & que je ne perdiss pas
 “ ma vie. Ému de ce tour d'éloquence j'al-
 “ lai droit à son Excellence, & lui répétant
 “ ce que m'avoit dit le pauvre soldat, je le
 “ priai de m'excuser si j'avois la hardiesse de
 “ m'adresser à Elle en conséquence. Le
 “ Prince se tournant vers les Seigneurs qui
 “ l'entouroient, leur dit : Voyez-vous ce
 “ Cavalier, avec tout le courage que vous
 “ lui connoissez, il a encore l'humanité de
 “ prier pour la vie d'un pauvre soldat, quoi-
 “ que je n'aye encore pardonné aucune of-
 “ fense de ce genre, je lui accorde sa de-
 “ mande.”

Après la campagne Milord parcourut l'Allemagne à cheval. Sa réputation l'avoit devancé, & il fut reçu partout avec distinction. Il fut delà à Venise, à Florence & ensuite à Rome, où il employa un mois à examiner les antiquités de cette place “ qui trouva
 “ d'abord

“ d'abord les moyens d'établir un si grand P. 105.
“ Empire sur les hommes, & ensuite sur
“ leurs consciences. Les articles de la con-
“ fession & de l'absolution étant un plus
“ beau secret pour gouverner le monde, que
“ tout ce que les Hommes d'Etat avoient
“ pu imaginer auparavant.”

Après avoir quitté Rome M. H. parcourut l'Italie. Le Duc de Florence lui offrit une pension de 2000 Ducats, pour entrer à son service ; mais il les refusa, parce qu'il vouloit faire la campagne en Flandres sous le Prince d'Orange. Cependant il ne put résister aux offres de Charles Emanuel Duc de Savoie. Ayant passé quelques jours à Turin, il en étoit parti, & étoit déjà au pied du Mont Cenis, lorsque le Comte Scarnafigi lui présenta une lettre du Duc, qui lui marquoit : “ Que le Duc ayant appris qu'il P. 108.
“ étoit un Cavalier d'un grand mérite, &
“ qui aimoit la guerre, l'invitoit à entrer à
“ son service, & à prescrire lui-même les
“ conditions.” M. H. sensible à une aussi courtoise invitation, retourna à Turin, où il fut d'abord logé & défrayé aux dépens du Duc, qui ne cessa de lui marquer les plus grands égards. Quand la belle saison fut venue, le Duc l'envoya dans les Provinces méridionales de France, pour y rassembler 4000 soldats protestants qui lui avoient promis de le servir. Mais dès qu'il arriva à Lyon, il fut arrêté, & bien lui en prit de
“ n'avoir

n'avoir fait encore aucunes levées, car la Reine venoit de publier un Edit, qui portoit la peine de mort contre ceux qui en feroient dans le Royaume. M. H. relâché, envoya un cartel au Gouverneur de Lyon ; mais heureusement le Duc de Montmorency, fils de celui qui avoit reçu M. H. si noblement, vint à passer par cette Ville, & finit la querelle.

M. H. ne pouvant plus être utile au Duc de Savoye, s'en fut par la Suisse en Flandres.

P. 112.

“ Mais les Armées (dit M. H.) ne se mi-
 “ rent point en campagne cet été, enforte
 “ que le Prince d'Orange passa son tems à
 “ jouer avec moi aux échecs l'après-dîner, à
 “ me mener, à Reswick voir ses chevaux, ou à
 “ faire l'amour, en quoi j'étois aussi son
 “ compagnon.” M. H. leva avec la permission du Prince une troupe de Cavallerie pour le Duc de Savoye ; mais la paix s'étant conclue peu après, M. y fut pour tous ses fraix, dont il n'a jamais été remboursé. Ce trait n'est pas un des plus extraordinaires de ses Mémoires.

A peine M. H. étoit-il de retour en Angleterre, qu'il fut saisi d'une fièvre quarte, qui le tourmenta un an & demi, l'étude remplissoit les bons intervalles. Sur la fin de cette maladie, Williers, depuis Duc de Buckingham, l'ayant rencontré, lui dit qu'il avoit tant ouï parler de son mérite, qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir lui rendre quelque
 service

service auprès du Roi. Milord le remerciant humblement, lui dit : “ que pour le pré- P. 125.
 “ sent, il n’avoit besoin de rien autant que
 “ de santé ; mais que si jamais il avoit de
 “ l’ambition, il prendroit la liberté de s’a-
 “ dresser à lui.”

Dès que M. H. fut rétabli, il leva avec le Comte d’Oxford deux Regimens pour le service de Venise & se prépara à ce voyage. Un jour comme il alloit se mettre à table, on vint l’avertir de se rendre au Conseil. M. qui n’y alloit que pour des suites de ses querelles, fit dire qu’il y paroitroit après-dîner. A son arrivée les Seigneurs le saluerent comme Ambassadeur en France. “ Je P. 126.
 “ leur dit, là-dessus, que j’étois bien aise
 “ que ce ne fut rien de plus, & que je crai-
 “ gnois qu’on ne leur eut fait quelques fauf-
 “ ses plaintes contre moi.”

Comme il étoit prêt à partir, & avoit déjà dans ses coffres une partie de l’argent qui lui étoit nécessaire, plusieurs hommes vinrent à sa porte à 1. heure après-minuit. M. H. étoit seul d’homme dans le bâtiment, il comprit que c’étoit des voleurs, & se mit à la fenêtre, ils lui crièrent oses-tu descendre, Gallois. ? “ Ce que je n’eus pas plutôt en- P. 126.
 “ tendu, dit-il, que prenant une épée à une
 “ main, & un petit bouclier à l’autre, je
 “ courus en chemise, ouvris brusquement
 “ la porte, chargeai dix ou douze d’eux
 “ avec

“ avec telle furie qu’ils s’enfuirent, les uns
 “ jettant leurs hallebardes, les autres se
 “ blessant mutuellement pour passer par un
 “ lieu étroit, je les poursuivis ainsi en désor-
 “ dre ; mais trouvant que les pierres bles-
 “ soient mes pieds nus, je revins au logis,
 “ & les laissai à leur fuite.”

M. H. partit pour son Ambassade en
 France en ————— Il avoit plus de cent
 personnes à sa suite.

Nos Lecteurs verront sans doute avec
 plaisir comment il peint Louis XIII.

P. 132.

“ Son jugement & ses talens étoient tels
 “ qu’on pouvoit l’attendre d’un Prince
 “ élevé par politique dans l’ignorance ; ce-
 “ pendant comme il conversoit avec des gens
 “ sages & habiles, il acquit dans la suite une
 “ grande connoissance des affaires. Il étoit
 “ soupçonneux & dissimulé, ainsi que le sont
 “ tous ceux qu’on élève dans l’ignorance.
 “ Ceux qui ne savent rien, marchant dans
 “ les ténèbres, craignent de broncher, &
 “ comme ils ne connoissent pas les vrais
 “ principes qui dirigeroient leurs actions
 “ d’une manière sensée & solide, ils s’effor-
 “ cent d’y suppléer par l’artifice & la dissi-
 “ mulation. Cette pratique excusable peut-
 “ être quant aux foibles, & fréquente chez
 “ les petits négociateurs, est indigne des
 “ Princes, qui sans avoir recours à ces pe-
 “ tits moyens, doivent agir avec raison &
 “ vigueur.

“ vigueur. Je dois cependant remarquer
 “ sur Louis XII. que malgré sa défiance,
 “ il étoit brave dans l’occasion, & que sa
 “ dissimulation ne l’engagea point à des in- P. 133.
 “ justices secrètes. Mr. de Luines étoit
 “ son favori : il avoit gagné la faveur du
 “ Roi avant qu’il fut majeur, en dressant
 “ des faucons à fondre sur tous les petits
 “ oiseaux de ses jardins, & les petits oiseaux
 “ à prendre à leur tour des papillons. On
 “ auroit pris patience si le Roi ne l’avoit
 “ employé qu’à cela ; mais lorsqu’ensuite
 “ Mr. de Luines dirigea les affaires du
 “ Royaume, il ne se fit pas peu de fautes.
 “ Ce favori demandoit un jour si la Bohème
 “ étoit un pays maritime ?”

Par les détails que nous donne M. H. on voit que rien ne fut plus brillant, plus honorable & de meilleure politique que toute son Ambassade. Peut-être un Ministre moins noble & plus délié auroit-il mieux fait sa cour à Mr. de Luines ; mais Milord Herbert n’étoit pas homme à flatter ce qu’il méprisoit.

Le Roi de France ayant commencé des hostilités contre ses sujets reformés, M. H. reçut ordre de sa Cour “ de faire les efforts P. 150.
 “ pour pacifier les choses, & s’il n’y pouvoit
 “ parvenir, de se servir d’expressions qui fissent
 “ connoître aux reformés l’intérêt que le Roi
 “ d’Angleterre prenoit à leur sort, & qui mon-
 “ trassent en même-tems au Roi de France
 “ qu’on

“ qu'on ne permettoit point leur ruine
 “ entiere.”

Chargé de ces instructions, M. H. se rendit vers St. Jean d'Angeli, que le Roi de France assiégeoit alors, & demanda audience ; mais le Roi le renvoya au Duc de Luines. Admis auprès de ce Seigneur, M. H. lui fit des représentations, & offrit sa médiation. Le Duc de Luines repliquant ;

P. 151.

“ Qu'a le Roi votre Maître à faire avec nos
 “ actions, pourquoi se mêle-t-il de nos af-
 “ faire ? Nous n'avons que faire de vos
 “ avis. Je répondis alors, (dit M. H.)
 “ que je prenois ces paroles pour une ré-
 “ ponse, & que j'étois seulement fâché qu'ils
 “ ne sentissent pas suffisamment l'affection
 “ & les bonnes intentions du Roi mon
 “ Maître, & que puisqu'ils rejettoient mes
 “ propositions, j'avois ordre de lui dire que
 “ nous savions très-bien ce que nous avons
 “ à faire. Là-dessus, de Luines paroif-
 “ sant offensé, me dit : Nous ne vous craig-
 “ nons pas. Je lui répliquai, si vous aviez
 “ dit, que vous ne nous aimiez pas, je vous
 “ aurois cru ; mais je vous aurois fait une
 “ autre réponse, maintennat je n'ay rien à
 “ ajouter à ce que je vous ai déjà dit, que
 “ nous savons ce que nous avons à faire.
 “ Ce qui quoique plus doux que ce qui
 “ étoit dans mes instructions, l'aigrit telle-
 “ ment, qu'il me dit, tout en colere : Par
 “ Dieu, si vous n'étiez Monsieur l'Ambas-
 “ sadeur

“ fadeur, je vous traitterois d'une autre
“ sorte. Ma réponse fut que si j'étois Am-
“ bassadeur j'étois aussi Gentilhomme, &
“ mettant la main sur la garde de mon épée,
“ voilà qui vous fera réponse, lui dis-je, en
“ me levant. A quoi Mr. de Luines ne fit
“ point de réplique, mais se levant aussi
“ voulût me reconduire, je le quittai en lui
“ disant qu'après une telle réception, il
“ n'avoit que faire d'user de cérémonies.

Quelques jours après un Seigneur avertit
M. H. “ qu'il n'étoit pas en sûreté, ayant P. 154.
“ offensé le favori du Roi, M. lui répliqua
“ qu'il étoit toujours en sûreté quand il avoit
“ l'épée au côté.

Le Duc de Luines envoya son frere en
Ambassade en Angleterre, il y fit de grandes
plaintes contre M. H. qui fut rappelé.
“ J'en fus bien aise, dit-il, étant si mal P. 155
“ payé que je m'étois fort endetté.” Il ré-
pondit à toutes les accusations du Duc de
Luines, offrant de soutenir ce qu'il avançoit
en champ clos, & suppliant Sa Majesté de
lui permettre d'envoyer un trompette au Duc
pour le défier au combat.

M. H. fut renvoyé Ambassadeur en France
quelque tems après la mort du Connétable.

C'est ici malheureusement que finissent les
Mémoires de M. H. Il eut été bien inté-
ressant de le voir enveloppé dans les troubles
qui désolèrent sa Patrie & d'entendre de lui-
même

même les motifs qui l'engagerent à se joindre aux Parlementaires. Milord Herbert mourut à Londres en 1648.



A Dialogue, &c. Dialogue entre un Gouverneur & son Eleve, par E-douard Lord Herbert de Chirbury. Londres, 1768, chez G. Bathoe. 4to. 272 pp.

L'EDITEUR nous donne dans un Avertissement les raisons qui lui font attribuer cet Ouvrage à Milord Herbert. Ces raisons sont les témoignages de Gens de Lettres, & les rapports d'idées & même d'expressions avec les Ouvrages qu'on fait être de M. H. Pour peu effectivement qu'on ait étudié les productions de ce Seigneur, nous ne croyons pas qu'on puisse méconnoître dans celle-ci & ses talens, & sa maniere.

P. 1. L'Eleve qui par ses lumieres & par son bon sens fait grand honneur à celui qui l'a instruit, demande à son Gouverneur jusqu'à quel point il doit faire usage de ses connoissances & surtout de sa Logique, & s'il peut y recourir en matiere de Religion. Le Gouverneur

verneur est d'avis qu'il consulte toujours sa raison, & qu'il prenne d'abord pour base les Articles généraux de Religion que cette raison approuve. “ 1.) Qu'il y a un Dieu su- P. 7.
 “ prême. 2.) Qu'on doit l'adorer unique-
 “ ment. 3.) Que la meilleure adoration
 “ consiste dans la vertu, la piété & la cha-
 “ rité jointes à la foi & à l'amour. 4.)
 “ Que si nous violons ces regles, nous de-
 “ vons nous en repentir sincèrement, &
 “ changer de conduite, sans quoi la repen-
 “ tance seroit vaine. 5.) Qu'il y a des ré-
 “ compenses & des peines dans ce monde,
 “ & dans l'autre.” Après avoir posé ces principes fondés sur la raison & le consente-
 ment universel, il faut, dit M. H. leur comparer toutes les regles de foi, & rejeter absolument celles qui leur sont contraires, il entre ensuite dans quelques détails sur les Doctrines qui pourroient se trouver d'accord avec les cinq Articles.

“ Je dois donc, dit l'Eleve, examiner P. 8.
 “ d'abord si ce qu'on m'anonce est vrai, &
 “ ensuite s'il est bon, avant que d'y donner
 “ un plein consentement ; mais ne réduirai-
 “ je pas ma Religion à un cercle trop
 “ étroit ?”

“ Et qu'avez-vous besoin d'un cercle plus
 “ étendu, si les cinq Articles suffisent pour
 “ vous exercer toute votre vie, & s'ils vous
 “ apprennent à bien penser, à bien parler,
 “ & à bien agir ?”

P. 10.

L'Éleve marque une grande envie de s'instruire de toutes les Religions, & de les comparer ensemble. Son Gouverneur lui fait sentir la difficulté, l'impossibilité même de la chose, & le peu d'utilité qui peut-être en resulteroit, cependant il se rend en partie à ses desirs, & veut bien lui aider à démêler l'historique des Religions. L'Éleve demande quels sont les caractères généraux que les différens Prêtres donnent à une bonne Religion ; l'antiquité & l'universalité, répond M. & quant au premier point il croit devoir commencer par les Égyptiens, vu l'ancienneté qu'on leur attribue, & les lumières que les Hébreux ont emprunté d'eux, l'Éleve interrompt quelquefois M. H. en demandant des éclaircissements, en formant des objections qui ont rapport à la Religion chrétienne. M. donne quelquefois des éclaircissements assez peu orthodoxes, & renvoie l'Éleve aux Théologiens, mais pour peu qu'il soit pressé, il refuse absolument de mettre la main à l'encensoir. Ces petits incidens font sourire, & éguayent la monotonie du Dialogue. Par exemple, à l'occasion de ce que dit M. du mauvais principe des Égyptiens & des Persans, l'Éleve demande s'il n'y a pas beaucoup de rapport entre ce mauvais principe & le Diable des chrétiens. “ Je ne parlerai de ces mystères, “ répond M. qu'en présence de quelques “ uns de nos Théologiens, je me borne à “ vous

P. 22.

“ vous apprendre *humaniores litteras*, c'est-à-dire, l'humanité.”

Après avoir traité de la Religion des Egypciens M. H. passe sous silence celle des Hébreux dont il ne souhaite de parler qu'en présence de quelques savans Théologiens, aussi bien que celles des Perses & des Thraces qui ne contiennent rien de particulier, & s'arrête à celle des Etrusques. P. 35.

Les Etrusques fondoient leur Religion non seulement sur l'antiquité, l'universalité ; mais encore sur les prédictions, n'étant pas aussi versés que les Egypciens dans la connoissance des Astres, ils eurent recours à l'inspection des entrailles des animaux, au vol des oiseaux, & à d'autres moyens de cette force. L'Eleve croit que les Prêtres faisoient toutes ces choses pour se rendre nécessaires. P. 39.

M. H. passe ensuite aux Druides, & retourne aux Nations Orientales & Méridionales dont il indique les principaux Philosophes & Prêtres. Voici comment il distingue ces deux classes. Avant qu'on eut inventé les rites, les cérémonies, les prétendues révélations, on adoroit Dieu raisonnablement, les Philosophes enseignoient la piété, & la vertu, ils prêchoient d'exemple ; mais ensuite les Prêtres introduisirent des Fables, persuaderent aux peuples qu'on ne pouvoit adorer Dieu sans révélation, & que c'étoit à eux seuls qu'il se révéloit. Ils négligerent P. 38. P. 42.

la morale pour des cérémonies de leur invention, égarés par eux, les hommes crurent que des sacrifices, des expiations des lustrations pouvoient tenir lieu de vertus. L'ignorance & la corruption augmentoient leur pouvoir, ils multiplierent autant qu'ils purent les cérémonies, les péchés, & les expiations. Soit donc pour l'ancienneté, soit pour la dignité & le vrai mérite, donnons aux Philosophes le pas sur les Prêtres. Sans doute les Philosophes avoient aussi leurs erreurs, mais elles n'étoient pas volontaires, elles rouloient sur la Philosophie naturelle, & non sur la morale. Toutes les différentes écoles étoient d'accord sur la bonté & la vertu.

M. H. parle ensuite avec beaucoup d'étendue & d'érudition des Philosophes anciens, dont il est le grand admirateur. Nous n'entrerons point dans ces détails, on a depuis répété souvent ces éloges, & les Théologiens y ont souvent répondu, si d'un côté on a trop élevé les Philosophes, si de l'autre on les a trop abaisés, il n'y a rien là que de fort naturel. M. H. prétend que si leur Doctrine a eu quelquefois une teinte d'idolâtrie, la prudence les y forçoit ; mais qu'ils ont cru un seul Dieu, des récompenses & des peines après cette vie. Les premiers Peres de l'Eglise ont pensé favorablement des Philosophes. Clement d'Alexandrie a dit :
 “ La Philosophie des Grecs suffisoit pour
 “ les

“ les justifier, & on auroit réellement de P. 65.
 “ la peine à croire que les premiers Chré-
 “ tiens damnassent tous leurs ancêtres aussi
 “ aisément, que le font maintenant quelques
 “ uns de nos Théologiens.”

Soit que M. H. ait oublié sa promesse de P. 66. ne parler des Juifs qu'en présence de Théologiens, soit qu'il ait réfléchi que son silence rendroit le cours historique imparfait, il entre ici dans cet examen. Il trouve que l'antiquité & l'universalité de la Religion des Juifs ne sont pas fort remarquables, que leur morale ne différoit pas de celle des Gentils, & que même le précepte contre les images étoit connu des Persans, & d'autres peuples voisins, cette Religion ne se distinguoit que par quelques Loix municipales, & par des cérémonies. L'Eleve pense que la plupart des Loix Juives étoient locales, & le Gouverneur penche aussi pour ce sentiment. La peine de mort contre l'adultère étoit par exemple assez raisonnable chez des hommes qui pouvoient avoir plusieurs femmes, outre des concubines & des esclaves. Comme les Théologiens prétendent que l'unité d'opinion est la marque suré d'une Eglise orthodoxe, l'Eleve demande si cette unité s'est conservée dans l'Eglise Juive. A quoi le Gouverneur répond qu'outre les Samaritains, il y avoit parmi les Juifs sept Sectes ou hérésies, ainsi que les appelle Epiphane. M. H. remar-

que à cette occasion que les différentes Sectes, loin d'affoiblir la Religion dont elles font partie, lui donnent une force nouvelle. Le zèle des partis échauffe, la contradiction anime, l'intérêt croit, & sans examiner le tronc, on embrasse étroitement les branches; les hérésies font comme le lierre qui endommage d'abord les murs contre lesquels il croit; mais qui dans la suite leur sert de soutien. Les Magistrats ont souvent aussi toléré les hérésies pour diminuer le pouvoir du clergé par la division, “ craignant que lorsqu'il se-

P. 73.

“ roit uni, la Religion ne renversa les Loix. M. H. entre ensuite dans des détails sur les plus fameuses écoles des Philosophes anciens. Il parle des Chaldéens, des Syriens, des Bracmanes, des Phéniciens. A l'occasion des sacrifices que ces derniers faisoient de leurs enfans à Saturne, l'Éleve dit qu'il n'a jamais lu sans étonnement le sacrifice d'Abraham. “ Si j'entendois maintenant une “ voix nous ordonner de nous tuer l'un l'autre, qu'en devrois-je penser.” Le Gouverneur avoue que le meurtre d'un fils innocent est si contraire aux Loix de Dieu & de la Nature, qu'Abraham ne pouvoit pas croire naturellement que la voix qui l'ordonnoit fut la voix d'un Dieu grand & sage; mais il ajoute que Dieu pouvoit l'avoir contraint à cette croyance par quelque pouvoir irrésistible. L'Éleve objecte que si Adam fut

P. 78.

fut

fut nécessité, il ne fut ni tenté, ni éprouvé.
 A quoi le Gouverneur répond. “ Je ne P. 79.
 “ fais que médiocrement la Logique, ainsi
 “ je vous renvoye à nos savans Théologiens
 “ pour de meilleurs éclaircissèmens sur cette
 “ question.”

En raisonnant sur la foi, & les mauvais
 argumens, le Gouverneur cite celui-ci.
 “ Tout ce que l'Eglise approuve est vrai, P. 85.
 “ & ne doit pas être contredit ; mais dans
 “ la vie de St. François il est dit, que
 “ comme il prioit, la ferveur de sa priere fut
 “ telle qu'elle l'éleva dans les airs ; Donc
 “ cette vérité ne peut être contredite. Louis
 “ de Grenade dit là-dessus : Si tu crois
 “ cette histoire, tu vois combien tu es dé-
 “ fectif dans ta foi, puisque tu ne peux t'é-
 “ lever en l'air de la même maniere ; & si
 “ tu ne la crois pas, tu vois combien foible
 “ est ta foi, puisque tu n'en es pas encore
 “ venu à croire cette histoire.” Il faut
 avouer que voilà un raisonnement bien peu
 consolant pour les Lecteurs dévots.

Nous ne rapporterons point les exemples
 que M. cite de Livres plus respectables, de
 même que les raisonnemens qu'il fait sur la
 foi. On les a souvent répétés depuis, & les
 Théologiens y ont répondu amplement.

Après cette digression l'Auteur passe aux P. 92.
 Révelations, Prophéties, Oracles des Reli-
 gions différentes. “ Si les Prêtres Payens,
 “ demande l'Eleve, nous ont trompés, les

“ Juifs ne pourroient-ils pas nous avoir
 “ trompés de même.—Nos Théologiens
 “ vous diront qu’il faut croire respectueuse-
 “ ment tout ce qui est dit dans la Bible.—
 “ Mais comment peuvent-ils être assurés
 “ que les Prêtres ont reçu une Révélation,
 “ savent-ils le tems, la place la maniere?—
 “ Ils répondront, qu’il n’y a que l’en-
 “ durcissement de votre cœur qui vous em-
 “ pêche de croire ces vérités. Que vous ne
 “ pouvez être instruit que par les serviteurs
 “ chéris de Dieu, que c’est à eux seuls qu’il
 “ parle, & non à des pécheurs tels que vous,
 “ & que vous devez le prier avec ferveur
 “ pour qu’il vous purifie par sa grace, &
 “ vous rende digne de voir la lumière.—
 “ Mais en quelle langue se faisoit l’entre-
 “ tien, étoit-elle particuliere à Dieu, ou
 “ étoit ce le langage du pays? &c.—
 “ Les Prêtres répondront, je pense, que si
 “ un Roi vous faisoit notifier un ordre par
 “ un de ses officiers vous vous garderiez bien
 “ de faire toutes ces questions, qui sont
 “ non-seulement inciviles, mais imperti-
 “ nentes, & déroatoires à l’autorité su-
 “ prême, qu’ainsi ils exigent de vous com-
 “ me Ministres de Dieu une obéissance pure
 “ & simple.—Je demanderois cependant en-
 “ core s’ils étoient bien surs que ce fut Dieu,
 “ & à quoi ils le reconnoissoient, &c.—En
 “ réponse ils vous sommeront de croire
 “ sous

“ sous peine d’être condamné comme infi-
“ déle, ce dernier trait ne vous convain-
“ croit-il pas ? ”

Le Gouverneur reprenant le fil du dis- P. 106.
cours, examine les Religions d’après les cinq
Articles qu’il a posés. En joignant de faux
Dieux au véritable, les Payens se sont écartés
de la première règle. M. indique les raisons
qui ont pu concourir à les faire tomber dans
cette erreur, il n’a garde entr’autres d’oublier
les Prêtres, plus il y avoit de Dieux, plus ils
étoient nécessaires. M. dit ensuite de belles
choses en faveur de l’opinion d’un seul Dieu,
& s’égare un peu dans l’infini. En parlant
des attributs de Dieu, l’Elevé objecte contre
le pouvoir qu’il a donné aux hommes de faire
le mal. “ Si nous n’avions pas eu ce pou- P. 115,
“ voir, dit le Gouverneur, nous n’aurions
“ point eu celui de faire le bien.—Je dois
“ avouer ingénument à mon chère Elevé
“ que j’ai toujours senti une grande joie de
“ ce que j’avois le pouvoir de faire le mal,
“ puisque sans ce pouvoir je ne jouirois point
“ de l’exercice de la vertu, exercice qui est
“ le but de ma création, & le meilleur em-
“ ploi que je puisse faire de mon tems ;
“ m’en priver, seroit me rendre la vie même
“ insupportable. Et pour parler franche-
“ ment, peut-on louer ou blâmer un être qui
“ est nécessairement bon ou mauvais ? Mais
“ comme ceci pourroit rejaillir sur la Doc-
“ trine du péché originel, je souhaiterois
“ que

“ que quelques uns de nos favans Théologiens eussent été présens.

P. 122. Les Payens se sont aussi écartés du second Article : *Qu'on doit adorer Dieu uniquement.* Ils ont adoré les faux Dieux qu'ils s'étoient forgés, & leur ont rendu différens cultes. M. explique comment les hommes ont été conduits à cette erreur, & en sont venus jusqu'à adorer les images.

P. 127. M. H. passe au troisiéme Article. *Que la meilleure adoration consiste dans la vertu, la piété, & la charité jointes à la foi & à l'amour.* Voici les causes qui en ont écarté. 1.) Des Révélations supposées & forgées par les Prêtres. 2.) Des Oracles de la même fabrique. 3.) Des Prophéties douteuses (telles que celles des Sibylles. 4.) Des interprétations de songes. 5.) De faux miracles. 6.) De fausses traditions. 7.) Des fables, & des mensonges.

P. 129. 1.) *Révélations.* L'Histoire en est si chargée qu'il seroit bien inutile d'en citer. On rencontre à tout moment, en parcourant les Annales des Peuples, les Prêtres qui sous le nom de leurs Dieux annoncent leurs propres ordres. Ordres qui se ressentent trop souvent de la corruption de ceux qui les dictent.

P. 130. 2.) *Les Oracles.* M. H. en parle avec beaucoup d'érudition, notre plan nous défend d'entrer dans ces détails. On fait qu'en général une sorte d'étourdissement ou de folie étoit

étoit nécessaire à ceux qui rendoient les Oracles. *Comme si* (dit plaisamment Cicéron) *l'on devenoit Dieu dès qu'on a perdu le sens.* Les Oracles cessèrent plus de 300 ans après la mort de J. C. & Julien fut le dernier homme illustre qui les consulta.

3.) *Des Prophéties douteuses.* Le nombre des Sibylles est incertain, leur morale étoit plus parfaite que celle des Prêtres, & elles enseignoient un seul Dieu. Quant aux Divinations, “ sans doute des jugemens sur
P. 135.
“ l’avenir en faisant attention aux configura-
“ rations, opérations des Astres, & à d’au-
“ tres causes naturelles, sont non-seulement
“ permis, mais même recommandables.”

On voit ici qu. M. H. n’avoit pas secoué le joug de l’Astrologie judiciaire. Mais les Prêtres ajoutaient des mensonges à ces observations, & avoient introduit une multitude de manières de deviner aussi fausses que puériles.

4.) *Des interprétations des songes.* “ J’au-
P. 143.
“ rois bien de la peine à croire à cet égard
“ (dit l’Elevé) le plus saint de tous les Prê-
“ tres—pourquoi cela?—Croirois-je à leurs
“ songes, quand je ne crois pas aux miens.”

Les Prêtres ne manquèrent pas de se rendre les interpretes des songes, les Chaldéens passaient pour y être les plus habiles. Souvent on alloit dormir dans le Temple, pour que le Dieu envoyât des songes instructifs.

5.)

- P. 145. 5.) *Des faux Miracles.* M. convient qu'après des phénomènes singuliers, & surtout après les Comètes il est arrivé de grands malheurs, & qu'on peut voir quelquefois l'avenir dans les prodiges ; mais les Prêtres engageoient les peuples dans la superstition & l'erreur, en tirant des conséquences étrangères à ces prodiges. Milord H. entasse dans cet Article les augures, les sorts, les charmes, la magie, les sortilèges, les apparitions, & il y montre en général plus d'érudition que de Philosophie. Les Prêtres n'ont pas tout l'honneur de ces inventions, ils les partagent avec les vieilles femmes. M. H. est un peu
- P. 152. vieille femme lui-même. “ Je crois, dit-il, “ que les anciens estimoient trop l'art de “ deviner, & que nous l'estimons trop peu.—
- P. 158. “ Je ne veux pas nier que les nombres ne “ contiennent des mystères, des pouvoirs,
- P. 174. “ grands & secrets.—Des forcieres diaboliquement méchantes peuvent infecter de “ maladies, les troupeaux, & ce qui est “ pire, peuvent en frottant les portes, avec “ certains jus d'herbes & autres drogues, “ causer la peste dans une maison ou dans “ une Ville.”
- P. 183. 6.) *Des fausses Traditions.* 7.) *Des fables & mensonges.* Les Prêtres ont très-souvent raconté d'une manière fabuleuse les actions des grands hommes, pour porter les peuples à les regarder comme des Dieux, ou des Demi-

Demi-Dieux, en augmentant ainsi le nombre de leurs Héros, de leurs Saints, ou de leurs Dieux, ils augmentoient ainsi leurs revenus & leur puissance. C'est ainsi qu'ils ont égaré les peuples par des traditions écrites ou non écrites, en mettant des noms illustres à leurs propres écrits, en augmentant ou en falsifiant les Livres les plus respectables. Il seroit à souhaiter que les premiers Chrétiens n'eussent pas employé les mêmes finesses.

M. H. passe au quatrième Article. *Que si nous violons les Regles, nous devons nous en repentir sincèrement, & changer de conduite, sans quoi la repentance seroit vaine.* Le Prêtre s'avança entre Dieu & l'homme, il se chargea de présenter à Dieu les prières de l'homme, & d'annoncer à l'homme les réponses de Dieu. S'il n'y eut eu que des péchés moraux, si le renoncement à ces péchés, si la vraie repentance avoit suffi, l'homme auroit pu se passer de Guide, ce n'étoit pas là le compte du Prêtre ; aussi mit-il les fautes de culte bien au-dessus de celles de morale, & inventa-t-il les Lustrations, les Expiations, les Sacrifices.

Les Lustrations étoient des especes de purification, il y en avoit de particulieres & de publiques. Les Dévouemens & les Expiations effaçoient les crimes, & reconcilioient avec les Dieux, rien de plus opposé à la

P. 187°

P. 185°

la vraie pénitence que ces cérémonies ridicules, quelquefois même elles furent barbares. On en vint jusqu'à dévouer & massacrer des malheureux pour expier les péchés du peuple, pour détourner quelque calamité publique. Les Prêtres diminuèrent le nombre des Lustrations & Expiations, ils augmentèrent les Sacrifices. “ Et pour parler franchement, il valoit mieux manger du rôti aux dépens d'autrui, que de faire des cérémonies inutiles.”

P. 198.

“ Les Sacrifices, dit l'Eleve, me paroissent la fourberie la plus ancienne, la plus universelle, & la plus extraordinaire. Qui donna aux Prêtres le droit exclusif de faire la paix entre Dieu & l'homme ? L'Etre souverain pouvoit-il préférer le sang à la repentance du cœur ? Le massacre inutile d'animaux innocens, loin d'appaiser la Divinité, devoit augmenter son courroux.—Il étoit des Sacrifices plus innocens, répond le Gouverneur, qui n'étoient pas sanglans & qui méritent votre indulgence.” Après cette distinction entre les Oblations & les Sacrifices, M. H. entre en matière, & comme les Sacrifices ont fait la base du culte des Payens, il parcourt à cette occasion toute la Mythologie. Il nous est impossible de le suivre dans une marche aussi irrégulière qu'elle est savante.

Dans cette brillante Mythologie, tout étoit

étoit animé, personifié ou consacré. “ On P. 208.
 “ avoit quelque vénération pour tout ce qui
 “ se distinguoit, soit en bien, soit en mal.
 “ Tant étoient grands le respect & l’admi-
 “ ration des Payens pour la nature ; bien
 “ différens à cet égard des hommes de ce
 “ siècle, qui se piquent de tout mépriser, &
 “ s’imaginent qu’on auroit pu arranger les
 “ choses beaucoup mieux ; enforte que si
 “ les Payens se sont trompés, nous ne nous
 “ trompons pas moins d’une manière
 “ opposée.”

Les Payens n’oublierent point les vertus, P. 213.
 elles avoient toutes des Temples. M. H.
 observe à cette occasion (& qui pouvoit l’ob-
 server mieux que lui) qu’on alloit au Temple
 de l’honneur par celui de la vertu. M. ne
 dissimule point que les Payens ont aussi élevé
 des Temples aux vices. Mais un homme
 de sens pourroit-il croire qu’ils aient pré-
 tendu rendre un hommage d’amour & de re-
 spect à l’Envie, à la Discorde, à la Crainte,
 à la Fièvre ? &c. Ils prioient les Divinités
 sages de les conduire, & les méchantes de
 ne pas leur nuire,

Le Gouverneur partage l’indignation de P. 219.
 son Eleve sur les Sacrifices sanglans, & il
 penche à croire qu’on n’y vint que par de-
 grés. Les hommes commencèrent par les
 Oblations & les Libations. Dans ces tems
 d’innocence & de paix, ils offroient aux
 Dieux

- Dieux des fruits, des grains, des liqueurs, de l'encens. La plupart des Philosophes se font élevés contre les Sacrifices sanglans. Pithagore dit expressement, qu'on ne doit point sacrifier d'animaux, & ensanglanter les Autels. Les Prêtres penserent autrement.
- P. 221. “ La chair des animaux servoit à leur nourriture, leurs peaux à leurs vêtemens. Bientôt les Autels furent couverts de sang. Les hommes s'immolerent tout ce qui pouvoit leur être utile, leur barbarie alla toujours en augmentant, & nul animal ne fut enfin épargné. “ Le cheval, qui prête à “ l'homme son secours & lui donne une “ nouvelle force, de nouvelles graces, une “ nouvelle majesté, cet animal si noble & “ si utile, fut sacrifié au Dieu Mars.— “ Le vil & stupide Ane, si peu digne d'être “ offert aux Dieux, ne put cependant échapper à la proscription, & tomba aux pieds “ de Priape.” Quadrupèdes, oiseaux, poissons, tout ce qui respire avoit été sacrifié. L'homme seul restoit encore. Un Prêtre s'avance, & parle ainsi au peuple: “ L'homme “ seul commet le péché, qu'il soit offert en “ sacrifice expiatoire. Les Dieux veulent “ être vengés, si vous ne voulez pas tous “ périr, sacrifions aux Dieux quelques “ hommes pour expier les péchés de tous. On immola d'abord les prisonniers faits en guerre, ensuite des passagers, des malfaiteurs,
- des

des misérables, & enfin l'homme en vint jusqu'à abandonner son fils unique.—Gardons-nous de confondre la Religion avec les Prêtres, & détournons nos yeux de ces tableaux d'horreurs.

Nous éviterons de parler ici d'après M. H. des cérémonies, des sacrifices, des dévouemens des Juifs, ainsi que du Bouc Azazel. On a souvent répété ces objections, & les Théologiens y ont souvent répondu. Mais comme dans ce siècle doux & policé il arrive encore quelquefois qu'on bat de verges, qu'on étrangle, qu'on brûle pour honorer la Divinité, nous allons rapporter ce que dit M. de la prudence des Payens, & de leur attention à éviter toute dispute de Religion.

“ Les Payens n'avoient point de prieres P. 262.
 “ inspirées. Ils ne permettoient aucun dis-
 “ cours public sur tel ou tel Dieu, ni de
 “ comparaisons entr'eux, ils ne toléroient
 “ point, non plus, les disputes sur le culte,
 “ de peur qu'il ne s'éleva des controverses,
 “ & que les hommes pour défendre leurs
 “ Docteurs, n'en vinssent à faire ces guerres
 “ sanglantes, si fréquentes parmi nous.”

Le Gouverneur conclut par recommander P. 269.
 à son Eleve de lire les St. Peres & autres
 Auteurs qui ont écrit sur la Religion Pay-
 enne. “ Mais en se rappelant toujours que
 “ les St. Peres, par le devoir de leur charge,
 “ & par le désir de donner plus de lustre à
 VOL. II. H “ leur

“ leur Doctrine, ont montré quelquefois
“ contre cette Religion un zèle aussi amer
“ qu’injuste.—Quand j’observe que tout
“ ce qui est au-dessus de l’entendement hu-
“ main, est exposé à la critique & à la cen-
“ sure, je cesse de m’étonner de ce que les
“ Prêtres des différentes Religions ridiculi-
“ sent & refutent réciproquement leurs dif-
“ férens Articles de Foi.”





MILORD Herbert étoit déjà connu par plusieurs Ouvrages. Il fit imprimer à Paris en 1624. un Livre *sur la Vérité*, avec deux Traités, l'un *sur les Causes des Erreurs*, & l'autre *sur la Religion des Laïques*. Ces Ouvrages sont écrits en latin.

Grotius, à qui M. H. avoit envoyé son manuscrit, lui donna beaucoup d'éloges, & encouragea fort l'Auteur à le publier. Cependant ces Traités renferment quantité de choses qui auroient pu scandaliser Grotius s'il eut été orthodoxe. M. s'y montre en général tel qu'on vient de le voir. Toujours attaché aux cinq Articles, auxquels il ramène tout, il montre de l'éloignement pour les Religions composées & particulières. Il voudroit en voir regner une plus simple & générale. M. soutient la Doctrine des idées innées; Mr. Locke en le refutant, rend aux talens de ce Seigneur la justice qu'ils méritent.

M. H. étendit encore plus ses idées dans un Ouvrage latin, qui parut en 1663, sous le titre de *Religion des Payens*. Il y a répandu une grande érudition; mais les Théologiens

ont trouvé qu'il cherchoit trop à excuser les erreurs des Payens.

Outre ces Ouvrages philosophiques, & ceux dont nous avons rendu compte, M. a donné au public *L'Expedition du Duc de Buckingham à l'Isle de Rhé.*

La Vie & le Regne d'Henri VIII. Cet Ouvrage fut écrit par ordre de Jaques I. Quoiqu'il soit fort estimé Mr. Walpole dit avec bien de la justice qu'on voit avec peine un homme qui se crut obligé de prendre les armes contre Charles I. pallier les énormités d'Henri VIII.

On a publié aussi en 1655, un volume de Poésies de ce Seigneur.

Plusieurs Théologiens ont travaillé a nous prouver que M. H. ne pensoit pas comme eux, ils y ont réussi. On ne peut sans mauvaise foi disconvenir que ce Seigneur ne fut Déiste. Tant de différens argumens contre les Révélations, contre les Mysteres, tant de difficultés & d'objections ne sauroient être l'ouvrage d'un vrai croyant. Et quand les Théologiens n'auroient pas levé déjà tous nos doutes à cet égard, la lecture de l'Ouvrage dont nous avons rendu compte les auroit entièrement dissipés.

Les ennemis même de Milord H. ont rendu justice à ses talens, à ses lumieres, & ont été obligés de convenir que ses écrits renfermoient quantité d'excellentes choses. A
bien

bien des égards il mérite d'être à la tête des Ecrivains Déistes. Son stile est supérieur à celui de la plupart des Auteurs de son tems : il est en général clair, simple & quelquefois agréable. Le manque de méthode est le plus grand défaut des Ouvrages de M. H. Je n'ai point dissimulé non plus le penchant que montre encore ce Seigneur pour l'Astrologie judiciaire, la Magie, &c. Tel est l'hommage que cet homme de génie rend à son siècle. M. H. étoit Philosophe ; mais une imagination trop vive égara quelquefois sa Philosophie.

C'est cette imagination brillante, cette *chaleur de tempérament* qui rendit M. H. vaillant jusqu'au ridicule, enforte que, comme le dit agréablement Mr. Walpole, l'Histoire de Don-Quixote est la vie de Platon. Né pour être un héros, il le fut suivant le goût de son siècle, & il se distinguoit cependant en se laissant entraîner. S'il mit l'épée à la main pour un ruban arraché à une femme, ce n'étoit ni par folle passion, ni par vanité, ni par étourderie, c'étoit par galanterie & par scrupule. Le Lecteur sourit ; mais il ne cesse point d'estimer. Après avoir parlé des foibleffes, repassons sur les vertus.

On ne peut lire les Mémoires de Milord Herbert, sans sentir qu'on respecte, qu'on aime cet homme. Avec quelle aimable ingénuité ne nous laisse-t-il pas voir ses dé-

faits, avec quelle noble sincérité ne nous parle-t-il pas de ses vertus. Peut-être accusera-t-on M. H. de vanité, on se tromperoit, il n'étoit pas vain, il étoit fier, ces deux mots ne sont point synonymes. Que les hommes de ce siècle cachent, sous un masque qu'ils appellent modestie, de petites qualités de convention, qui ne peuvent souffrir l'examen ! L'homme noble n'a point besoin de ces détours. Il n'a pas recours à des finesses indignes de lui. Il ne se déprime pas pour être exalté, il ne se met pas au-dessous de ses amis, pour être à son tour élevé par eux. L'homme qui peut se respecter, dit naturellement ainsi que Milord Herbert : *Je suis beau & bien fait ; la Nature l'avoit formé tel. Je suis fort & adroit ; la chose étoit ainsi. J'adore la vertu j'ai, toujours respecté la vérité.*

M. Herbert étoit doux, bon, compatissant avec ses inférieurs, il regardoit même ceux qui le servoient comme des êtres semblables à lui, comme des hommes, il exposoit sa vie pour conserver la leur. Ses supérieurs éprouverent tous son zèle actif & infatigable. Ses égaux virent toujours en lui l'homme noble, l'homme vertueux. Avec quelle grandeur d'ame ne sauva-t-il pas la vie à un vil assassin ? Peut-on voir sans une admiration respectueuse la belle & solennelle amitié qui regna entre le Connétable de
Mont-

Montmorency & lui ? Pour se faire enfin une idée juste du vrai Gentilhomme, on n'a que se représenter Milord Herbert.

Je ne puis m'empêcher de dire à cette occasion quelque chose sur la manière dont certains Moralistes parlent maintenant de la Noblesse. Sans doute des hommes de cet ordre eurent des foiblesses, & commirent des excès, c'est la triste Histoire de l'homme dans toutes les différentes situations ; mais cela ne nous autorise point à parler du Noble en général avec indignation, avec un mépris orgueilleux ; tel est cependant le ton qu'ont pris nombre de déclamateurs, partisans zélés d'un prétendu Philosophe qui voudroit détruire toutes les conditions, & qui repaît ses Sectateurs de la douce chimere d'une égalité parfaite entre les hommes.

Serons-nous toujours dans l'excès ? Il fut un tems où on accordoit trop à la Noblesse, où elle tenoit lieu de talens, & même de vertus, maintenant on voudroit lui refuser tout. Que les Philosophes cessent de déclamer contre la Noblesse, qu'ils devroient plutôt défendre ! L'or est maintenant le Dieu de la Terre, qu'ils s'élevent contre ces hommes devenus riches, ces nouveaux parvenus, qui ont tous les vices des Grands, sans avoir une seule de leurs vertus !

Ce n'est point par un vain hasard que le mot de Noble emporte d'autres idées que celles de l'ancienneté, de l'éclat de la fa-

mille. Je parcours les Annales, & je rencontre par tout des hommes qui ont été nobles dans les deux sens, des hommes qui ainsi que Milord Herbert se distinguoient par leurs talens & par leurs vertus, & qui prenoient l'honneur pour guide de leurs actions. Cet honneur qui tient souvent la place de la Religion, peu connu des classes inférieures, le fut toujours des premières, & y produisit de grands effets.

En faveur des Lords Herbert, respectons un corps utile & nécessaire dans les grands Etats, & craignons qu'on n'attribue nos déclamations au dépit & à l'envie. Heureux celui qui peut admirer, de bonne foi, ce qui est au-dessus de lui !

Milord Herbert jouit de l'estime de son siècle ; les plus grands Généraux admirèrent sa bravoure & ses talens. Les Hommes d'Etat virent avec étonnement un Seigneur qui se faisoit mieux respecter que le Prince qu'il représentoit. Les Gens de Lettres estimerent ses Ecrits, & il n'y eut que quelques zélateurs qui lui dirent des injures.

Nous ne pouvons mieux finir que par ces expressions de Mr. Walpole. “ Il seroit
 “ difficile de distribuer la vie d'un Homme
 “ de Naissance dans un ordre plus convenable. La valeur, & l'activité militaire,
 “ présiderent à la jeunesse de M. H. il employa l'âge viril aux affaires d'Etat, & ses
 “ dernières années furent consacrées à la
 “ méditation,

“ méditation, & aux travaux du cabinet,
“ pour l’instruction de la Postérité.”



A R T I C L E IV.

“ **A** Cet égard, dis-je, les choses sont
“ beaucoup mieux arrangées en
“ France. (q)

“ Mr. a été en France, me dit alors celui
“ avec lequel je raisonnois, en se tournant
“ brusquement vers moi avec une politesse
“ insultante.—Il est singulier, dis-je en moi-
“ même, que 21 miles de navigation, car
“ enfin il n’y a pas davantage de Douvres à
“ Calais, donnent de tels droits.—J’irai
“ voir ce qui en est. Alors cédant la place
“ à mon adverfaire, je fus chez moi en droi-
“ ture, je pris une demi douzaine de che-
“ mises, & une paire de culottes noires tri-
“ cottées.—L’habit que j’ai, dis-je en re-
“ gardant à la manche, pourra fort bien
“ passer.—

P. 2.

(q) *A sentimental, &c. Voyages de Sentiment
en France & en Italie, par Mr. YORICK. 2 vol.
in 12mo.*

“ passer.—Je me mis dans le carosse de Dou-
 “ vres, & le paquebot partant le lendemain
 “ à 9. heures du matin, je me trouvai à 3.
 “ heures, vis-à-vis d’une fricassée de
 “ poulets.”

Tout en la mangeant il raisonne sur le
Droit d’Aubaine qui le met un peu de mau-
 vaïse humeur contre le Roi de France.

P. 4.

Mais, il boit à sa santé. “ Non, me dis-
 “ je, les Bourbons ne sont point cruels, on
 “ peut les égarer, mais ils sont naturelle-
 “ ment bons & humains, en faisant cet
 “ aveu, je sentis une douce chaleur couvrir
 “ mes joues. Chaleur bien plus amie de
 “ l’homme, que celle qu’auroit pu produire
 “ le Bourgogne (du moins à 2. Liv. la
 “ bouteille, tel que celui qu’on me servit.)

“ Dieu juste, dis-je, donnant un coup
 “ de pied à mon porte manteau, qu’y a-t-il
 “ donc dans les biens de la Terre qui puis-
 “ sent rendre si souvent ennemis tant de
 “ freres faits pour s’aimer ?”

C’est ainsi que Mr. Sterne se montre dès son
 début au-dessus de ces petits préjugés natio-
 naux, qui blessent la raison, affligent l’hu-
 manité, & déshonorent tant d’Ecrits. Nous
 le verrons toujours parler avec satisfaction
 de ce qu’il trouve d’aimable chez le François,
 & justifier ainsi le titre de son Ouvrage.

Notre Lecteur connoit déjà le Philosophe,
 nous allons lui faire voir le Peintre. Un vé-
 nérable Capucin entre.

“ II

“ Il avoit une de ces têtes souvent peintes P. 11.
“ par le Guide, au teint pâle, au front se-
“ rein, à l’œil vif. Ce n’étoit point ce re-
“ gard abaissé sur la terre qui peint l’igno-
“ rance satisfaite, & la paresse tranquile,
“ ses yeux élevés paroissoient fixés sur quel-
“ qu’objet au-delà de ce globe. Dieu seul
“ qui mit une telle tête sur les épaules d’un
“ Capucin peut expliquer ce phénomène ;
“ mais elle eut convenu à un Brâmin, & je
“ l’eus respectée dans les plaines de l’Hindos-
“ tan. Il s’avança trois pas, s’arrêta, & se P. 12.
“ penchant un peu en avant, mit sa main
“ gauche sur sa poitrine, (il tenoit de l’au-
“ tre un baton blanc) m’étant approché de
“ lui, il m’adressa un petit discours sur les
“ besoins de son Couvent, & la pauvreté
“ de son ordre ;—mais avec des graces si
“ simples, avec un air si noblement respec-
“ tueux,---comment pûs-je y résister ?---
“ Yorick s’étoit décidé d’avance à ne pas lui
“ donner un fol.”

Il le renvoye en lui disant des vérités dures.
“ Je me sentis le cœur ferré au moment P. 18.
“ qu’il ferma la porte. Je n’avois que le
“ droit de refuser à ce pauvre Capucin, de-
“ vois-je encore ajouter des expressions désa-
“ gréables. Je considérois ces cheveux
“ blancs, je le voyois rentrer, & me de-
“ mander avec graces & douceur, quelle
“ injure j’avois reçue de lui, & pourquoi je P. 19.
“ l’avois traité si mal.—Je me suis bien mal
“ conduit,

“ conduit, me disois-je, mais enfin, je ne
“ fais que commencer mes voyages, & che-
“ min faisant, j’apprendrai à me conduire
“ mieux.”

P. 20. Après cette aventure, Yorick va chez Mr. DESSEIN pour s’y pourvoir d’une chaise de poste, il entre dans une Désobligeante qui est dans un coin de la cour, & voyant le Capucin, qu’il ne se soucie pas de rencontrer, il s’établit dans la Désobligeante, & se met à écrire sa Préface, en attendant que Mr. Dessein revienne de Vêpres. Cette Préface contient bien des choses sensées & plaisantes.— Les raisons qui déterminent les Voyageurs sont:

“ Infirmité de corps,
“ Inbecillité d’Esprit, ou
“ Inévitable nécessité.

P. 25. “ Dans les deux premières classes sont
“ compris tous ceux qui voyagent par mer &
“ par terre, étant tourmentés par l’orgueil,
“ la curiosité, la vanité, ou le *Spleen*, qui
“ peuvent être subdivisés & combinés à l’in-
“ fini.”
La troisième classe renferme toute l’armée
“ des Voyageurs martyrs, & principale-
“ ment les délinquens qui voyagent sous la
“ direction de Gouverneurs, recommandés
“ par le Magistrat, & les jeunes Gentilshom-
“ mes relegués par la cruauté de leurs pa-
“ rens & tuteurs, & voyageant sous la di-
“ rection

“ réction de Gouverneurs recommandés par
“ Oxford, Aberdeen & Glasgow.

On peut réduire les Voyageurs sous les
chefs suivans :

- “ Voyageurs oisifs.
- “ Voyageurs curieux.
- “ Voyageurs menteurs.
- “ Voyageurs orgueilleux.
- “ Voyageurs vains.
- “ Voyageurs qui ont le *Spleen*.
- “ Voyageurs par nécessité.

Et le Voyageur à sentiment (qui est notre p. 28.
Auteur.)

Mr. Dessen arrive, on examine les P. 38.
chaises. “ Yorick fait, tout en marchan-
“ dant, un compliment fort équivoque à Mr.
“ Dessen ; mais j’ai toujours remarqué, dit-
“ il, que lorsqu’un compliment est aigre
“ doux, l’Anglois est embarrassé comment
“ le prendre, le François ne l’est jamais.
“ Mr. Dessen me fit la révérence.”

Yorick fait connoissance avec une Dame P. 42.
fort aimable, l’analyse des progrès de ses
sentimens pour elle, est très-naturelle &
agréable. Il pense à lui offrir une place
dans sa chaise, chaque passion basse, chaque
mauvais penchant s’allarmerent à cette idée.

“ Vous serez obligé de prendre un cheval P. 64.
“ de plus, lui crioit l’Avaricc, c’est 20. Liv.
“ qu’il vous en coutera. Vous ne savez
“ qui

“ qui elle est ? répétoit la Prudence.—
“ Quelles affaires ceci ne pourroit-il pas
“ vous attirer, disoit tout bas la Poltro-
“ nerie.”

P. 65.

“ Soyez sur, Yorick, me dit la Discre-
“ tion, qu'on ne manquera pas de publier
“ que vous êtes parti avec une maîtresse, à
“ qui vous aviez donné Rendez-vous à Ca-
“ lais.”

“ Après cette aventure, crioit fort haut
“ l'Hypocrisie, vous ne pourrez plus vous
“ montrer dans le monde, ou vous élever aux
“ Dignités ecclésiastiques, disoit la Bassesse,
“ & vous ne ferez jamais qu'un simple
“ Chanoine, ajoutoit l'Orgueil.

“ Mais c'est une action honnête, ré-
“ pondis-je à tous ces discours, & comme
“ je suis ordinairement les premières im-
“ pressions, & que j'écoute rarement les
“ cabales, qui ne servent gueres qu'à res-
“ ferrer le cœur, je me retournai vers la

P. 69.

“ Dame. J'avois la plus grande envie de
“ savoir son nom, & son état ; mais com-
“ ment y parvenir ? Cent petites délica-
“ tesses s'y opposoient. Je formois quan-

P. 70.

“ tité de différens plans.—Mais enfin lui
“ adresser directement des questions me pa-
“ roissoit chose impossible.”

“ Un petit gentil Capitaine françois, qui
“ descendoit la rue en sautillant, me mon-
“ tra bientôt que rien au monde n'étoit plus
“ aisé ; car se fourrant entre nous deux,
“ il

“ il m’aborda, & me pria de le présenter à
 “ la Dame.—Je n’avois pas été présenté
 “ moi-même, aussi fit-il tout aussi bien de se
 “ tourner vers elle, & de lui demander si
 “ elle venoit de Paris — Elle lui répondit
 “ que non, mais qu’elle en suivoit la route.—
 “ *Vous n’êtes pas de Londres ?*—Non, lui
 “ répondit-elle.—*Madame est donc venue* P. 71.
 “ *par la Flandres ?*—*apparemment vous êtes*
 “ *Flamande,* dit le Capitaine françois.—La
 “ Dame répondit qu’elle l’étoit.—*Peut-être*
 “ *de l’Isle !* La Dame dit qu’elle n’étoit
 “ pas de l’Isle.—*Ni d’Arras ? — ni de Cam-*
 “ *bray ? — ni de Gand ? — ni de Brusselles ?*—
 “ Elle répondit qu’elle étoit de Brusselles.”

“ Il dit alors qu’il avoit eu l’honneur,
 “ d’être au bombardement de cette place
 “ dans la dernière guerre.—Qu’elle étoit
 “ très-bien située *pour cela*—& pleine de
 “ Noblesse lorsque les François en chassè-
 “ rent les Impériaux. (La Dame fit ici une
 “ légère révérence) faisant là-dessus un dé-
 “ tail de cette affaire, & de la part qu’il y
 “ avoit eue, il demanda l’honneur de savoir P. 72.
 “ son nom, & tira sa révérence.”

“ *Et Madame à son mari,*—dit-il en se
 “ retournant, après avoir fait deux pas—&
 “ sans attendre la réponse, reprit son che-
 “ min en sautillant.”

“ Non, quand j’aurois fait pendant sept
 “ ans un apprentissage de belles manières,
 “ je n’en aurois jamais su faire autant.”

Il n'y a rien de neuf dans ce morceau, mais il est naturel, & il peint bien le Contratte des deux peuples.

P. 84. Il n'y a pas deux heures que Yorick est à Calais, & il lui est déjà arrivé bien des aventures ; mais il en fera ainsi de tout homme dont le cœur s'intéresse toujours, & qui fait tirer parti de tout ce qui se présente.

P. 85. “ Je plains l'homme, dit-il à cette occasion, qui parcourant tout un pays, s'écrie, “ tout ce pays est stérile.—Oui, il est stérile, & la terre entière l'est aussi pour ce- “ lui qui ne veut pas cultiver les fruits “ qu'elle présente. Je déclare, me disois-je, “ avec une tendre émotion, qu'au milieu “ même d'un désert, je trouverois de quoi “ ranimer ma sensibilité.—Si je ne pouvois “ faire mieux, je choisirois un Mirthe agré- “ able, ou je m'attacherois à quelque triste “ Cyprès.—Je rechercherois leur ombre, je “ serois reconnoissant de la protection qu'ils “ m'accordent.—Je graverois mon nom sur “ leur écorce, je soutiendrois que mes “ plantes favorites sont les plus agréables de “ tout le désert. Quand leurs feuilles se “ flétriroient, j'apprendrois à mon cœur à “ s'affliger, & je me réjouirois avec elles “ quand elles reprendroient leur éclat.”

P. 86. “ Le savant Smelfungus est allé de Bou- “ logne à Paris—de Paris à Rome—& ainsi “ de suite.—Mais il partit avec le *Spleen* & “ la Jaunisse, tous les objets lui parurent “ défigurés

“ défigurés & jaunâtres. Il en a écrit la
 “ description, mais ce n’est que la descrip-
 “ tion des tristes sensations qu’il éprou-
 “ voit.”

“ Je rencontrai Smelfungus sous le grand
 “ portique du Pantheon, il sortoit justement
 “ du Temple.—Ce n’est qu’une monstrueuse
 “ tonne, me dit-il.—Je voudrois, lui ré-
 “ pondis-je, que vous n’eussiez pas plus
 “ mal parlé de la Venus de Medicis.—J’a- P. 87.
 “ vois appris, en passant à Florence, qu’il
 “ avoit insulté la Déesse, & l’avoit traitée
 “ en prostituée, & cela sans qu’elle lui en
 “ eut donné le moindre sujet.”

“ Je revis Smelfungus à Turin, il s’en
 “ retournoit chez lui, & il faisoit une his-
 “ toire lamentable de ses tristes aventures.
 “ Il y parloit d’accidens fâcheux par mer &
 “ par terre, de Canibales qui se mangent les
 “ uns les autres, d’Anthropophages. (r)—Il
 “ avoit été écorché, ensorcelé, & plus mal
 “ traité que St. Barthelemy à chaque poste
 “ qu’il avoit couru.”

“ Je le dirai à l’Univers, crioit Smelfun- P. 83.
 “ gus.—Vous feriez mieux, de le dire à vo-
 “ tre Médecin.

“ Mundungus, maître d’une immense for-
 “ tune, a fait le grand tour; il est allé de Rome
 “ à Naples, de Naples à Venise,—de Venise

I

à

(r) Shakespear.

“ à Vienne,—de Dresde à Berlin, sans pou-
 “ voir se faire honneur d’une seule liaison
 “ généreuse ou d’une seule aventure, agréa-
 “ ble, mais il a suivi la grande route sans
 “ regarder ni à droite ni à gauche, de peur
 “ que l’amour ou la pitié ne l’écartassent de
 “ son chemin.”

P. 89. “ Que la paix soit avec eux, si la paix
 “ peut y être ! Mais s’il étoit possible qu’on
 “ parvint au Ciel avec de tels caractères,
 “ le Ciel même ne pourroit la leur don-
 “ ner.—Les esprits bienheureux voleroient
 “ sur les ailes de l’amour pour célébrer leur
 “ arrivée.—Les ames de Smelfungus &
 “ Mundungus n’entendroient que de nou-
 “ veaux cantiques de joye, de nouveaux
 “ transports d’amour, de nouvelles congra-
 “ tulations sur leur félicité commune.—Que
 “ je les plains ! Ils n’y ont apporté aucune
 “ des facultés qui eut pu contribuer à un
 “ tel bonheur, & quand Smelfungus &
 “ Mundungus seroient placés dans la de-
 “ meure la plus délicieuse du séjour céleste,
 “ leurs ames, loin d’y être heureuses, y
 “ feroient pénitence pendant toute l’é-
 “ ternité.”

P. 90. Yorick part de Calais, & arrive à Mon-
 treuil, c’est là qu’il prend un valet fran-
 çois. La Fleur ne fait rien faire, mais il
 a toutes les dispositions imaginables, sa
 fidélité, son attachement, & son enjoue-
 ment dédommagent amplement Yorick de
 son

son peu d'habileté. Je voudrois le faire connoître plus en détail à mes Lecteurs, j'aurois aussi à peindre une scène de mendiants qui est pittoresque & pathétique, mais il faut savoir résister à son goût, & se contenir dans de justes bornes.

Arrivé à Paris, Yorick se fait apporter P. 156.
une perruque à la mode. “ Mon ami, dit-il au Perruquier, je crains que cette boucle ne tienne pas.—Vous pouvez, la plonger dans l'Océan, & elle tiendra.”

“ Oh ! que grande est la mesure de toutes P. 157.
choses dans cette Ville, pensai-je. Un Perruquier Anglois eut dit. Trempez-la dans un sceau d'eau. Quelle différence ! C'est le tems à l'éternité.”

“ Yorick s'assied à l'Opéra auprès d'un P. 180.
vieux Officier. Cet Officier lisoit attentivement une petite brochure, c'étoit peut-être l'Opéra, il avoit sur le nez une paire de grosses lunettes. Dès que je fus assis près de lui, il ôta ses lunettes, les plaça dans un étui de chagrin, & les remit avec son livre dans sa poche. Je me levai à demi, & le saluai.”

“ Dans quelle langue civilisée que vous P. 181.
traduisiez ceci, en voici le sens.

“ Voilà un pauvre étranger,—il paroît qu'il n'a point de connoissances ici, & il n'en fera point, y fut-il sept ans, si tous ceux qu'il approche gardent leurs lunettes,

“ ce feroit absolument lui fermer au nez la
“ porte de la conversation—& le traiter
“ plus mal que ne le feroit un Allemand.”

P. 182. “ L’Officier François auroit pu dire cela
“ tout haut, en quel cas, je lui aurois tra-
“ duit ainsi ma révérence. Je suis sensible
“ à votre attention & vous en fais mille re-
“ mercimens.”

C’est ainsi que l’honnête Sterne, dans cet
endroit & dans plusieurs autres, rend à la
politesse françoise une justice simple qui fait
honneur à son cœur. Il ne suppose point
que l’ennui, ou la curiosité, ou un vil in-
térêt, &c. étoient les motifs des avances
de l’Officier ; suppositions trop souvent ré-
pétées qui affligent l’humanité & abaissent
ceux qui les font. Ne vaudroit-il pas mieux
imiter le peuple de l’Europe le plus sociable,
que de chercher à diminuer le prix de sa so-
ciabilité.

Vol. II. Yorick menacé d’être mis à la Bastille, ré-
P. 30. flechit aux misères des prisons. Son imagina-
tion travaille, & peint avec bien de la force.

“ Je choisiss un seul homme, je l’enfermai
“ dans un Dongeon, & je l’examinai à tra-
“ vers les barreaux de sa porte, pour pou-
“ voir le peindre.”

“ Je vis son corps à demi consumé par la
“ prison, la longue attente, & cette mala-
“ die du cœur le fruit de l’espérance flétrie.
“ En l’examinant de plus près, je vis qu’il
“ étoit

“ étoit pâle, & qu’il avoit l’air fiévreux.
“ Pendant 30. ans il n’avoit jamais respiré
“ un air pur, & pendant tout cet intervalle,
“ il n’avoit vu ni le Soleil, ni les Astres de
“ la nuit. Jamais il n’entendit à travers ses P. 31.
“ barreaux la voix d’un ami ou d’un pa-
“ rent,—ses enfans.”

“ Mais mon cœur saigna à cette idée, je
“ fus forcé de l’écarter.”

“ Il étoit assis, dans le coin le plus obscur
“ de son cachot, sur un peu de paille qui
“ lui servoit à tour, & de lit, & de chaise.
“ Au-dessus de sa tête étoient rangés de pe-
“ tits bâtons où il avoit entaillé la triste suite
“ de ses jours malheureux, il avoit un de
“ ces bâtons à la main, avec un clou rou-
“ illé, il y marquoit un nouveau jour de
“ misère ; j’obscurcissois le peu de lumière
“ qu’il recevoit à travers les grilles de la
“ porte, il y jeta un coup d’œil de desef- P. 32.
“ poir, le reporta vers la terre, branla la
“ tête & continua l’ouvrage de son affliction.
“ Lorsqu’il se retourna pour joindre à la
“ triste collection le jour qu’il venoit de
“ marquer, j’entendis le bruit des chaînes
“ qui lioient ses jambes.—Il soupira doulou-
“ reusement.---Je vis le fer pénétrer dans
“ son ame.---Je fondis en larmes.”

Yorick étant parti à la hâte avoit oublié
de se munir d’un passeport, on étoit en guerre,
il est menacé de la Bastille, & il s’adresse à P. 33.
un Seigneur de la Cour pour être recom-

mandé au Duc de Choiseuil. Ce Seigneur lui demande comme il trouve les François, Yorick convient qu'ils sont polis, & même à l'excès. Il croit qu'il est à craindre qu'en
 P. 86. général cette politesse ne fasse perdre la *politesse du cœur*, & le caractère original d'une Nation. Il sort de sa poche des Schellings du Roi Guillaume."

P. 87. " Voyez Mr. le Comte, lui dis-je, en les lui montrant, en se frottant pendant
 " 70. ans les uns contre les autres, ces Schellings sont devenus si semblables qu'on a
 " peine à les distinguer."

" Les Anglois, ainsi que des médailles
 " antiques, plus isolés & passant en peu de
 " mains, conservent le relief de la belle nature, ils ne sont pas aussi agréables au
 " toucher; mais en revanche la légende en
 " est si visible, qu'au premier coup d'œil
 " vous connoissez, & l'image & l'inscription."

P. 159. " Le vieux Marquis de B. s'étoit autrefois signalé à *la Cour d'Amour* par quelques
 " petits faits de Chevalerie, il avoit con
 " servé le tour d'esprit, & la parure de ces
 " tems là, & souhaittoit qu'on le crut ré
 " ellement homme à bonnes fortunes. Il
 " pensoit à faire un tour en Angleterre, &
 " me faisoit quantité de questions sur les
 " Angloises. Restez ici, je vous en con
 " jure, lui dis-je.---Les Anglois ont déjà
 " assez

“ assez de peine à s’attirer leurs regards.---

“ Le Marquis m’invita à souper.”

“ Mr. P. Fermier Général, me faisoit
“ beaucoup de questions sur nos taxes,—il
“ avoit ouï dire, qu’elles étoient très-confi-
“ dérables.—Si nous savions seulement bien P. 160.
“ les recueillir, lui dis-je, en lui faisant
“ une profonde révérence.”

“ Il n’y avoit que cela qui put me faire
“ inviter aux concerts de Mr. P.”

“ On m’avoit mal-à-propos représenté à
“ Mde. de G. comme un Bel esprit. Mde.
“ de G. étoit Bel esprit elle-même, elle
“ mourroit d’impatience de me voir & de
“ m’entendre. A peine étois-je assis, que
“ je m’apperçus qu’il lui étoit totalement
“ indifférent que j’eus de l’esprit ou non.—
“ On m’avoit fait entrer, seulement, pour
“ me convaincre qu’on en avoit.—Je prens
“ le Ciel à témoins que je n’ouvris pas la
“ bouche.”

“ Madame de G. protestoit à tous ceux P. 161.
“ qu’elle rencontroit, qu’elle n’avoit eu de
“ sa vie une conversation aussi instructive.”

“ Il y a trois époques dans l’empire d’une
“ Françoise. Elle est Coquette, puis
“ Déiste, puis Dévote. Son regne dure
“ toujours, elle ne fait que changer de su-
“ jets. Quand 35. ans & davantage ont
“ dépeuplé ses domaines d’esclaves de l’a-
“ mour, elle les repeuple, d’esclaves de l’in-
“ fidélité, & enfin d’esclaves de l’Eglise.

P. 162.

“ Mde. de V. balançoit entre ces deux premières époques ; les roses de son teint s'évanouissoient sensiblement. Elle auroit du être Déiste, cinq ans avant le tems que j'eus l'honneur de lui faire ma première visite.”

“ Elle me fit placer sur son sofa, & tout près d'elle pour disputer plus commodément sur la Religion.—Bref Mde. de V. me déclara bientôt qu'elle ne croyoit rien.”

P. 163.

“ Je repliquai à Mde. de V. que tels pouvoient être ses principes ; mais qu'il n'étoit certainement pas de son intérêt de raser des fortifications, sans lesquelles je ne concevois pas qu'une citadelle comme la sienne put se défendre,—qu'une beauté Déiste étoit exposée à de bien grands dangers,—que mon Credo m'obligeoit à ne lui rien cacher,—que je n'avois pas été cinq minutes assis près d'elle, sans commencer à former des desseins,—& que rien n'avoit pu les ralentir, si-non mes sentimens de Religion, & ceux que je lui supposois.”

“ Nous ne sommes pas de roche, lui dis-je, en lui prenant la main, & nous avons besoin de toutes sortes de freins jusqu'à ce que l'âge enfin les rende inutiles ; mais ma chère Dame, ajoutai-je en lui baissant la main, c'est trop, c'est trop-tôt.”

P. 164.

“ Tout Paris, je le déclare, m'attribua la conversion de Mde. de V. Elle assura à
Mr.

“ Mr. D. & à l'Abbé M. qu'en demi heure
“ je lui en avois dit plus en faveur de la Re-
“ ligion révélée, que toute leur Enciclopé-
“ die n'avoit dit contre.—Je fus sur le
“ champ enrollé dans la cotterie de Mde. de
“ V. & elle renvoya de deux ans l'époque
“ du Déisme.

“ Je me rappelle que ce fut dans cette
“ cotterie, au milieu d'un discours, où je
“ montrois la nécessité d'une premiere cause,
“ que le jeune Comte de Faineant m'en-
“ traina dans le coin le plus reculé de la
“ chambre, pour m'avertir que mon soli-
“ taire étoit trop ferré,—il devoit être *plus*
“ *badinant*, me dit-il, en jettant un coup
“ d'œil sur le sien. Mais Mr. Yorick, un
“ mot suffit au Sage, & de la part du Sage, P. 165,
“ Mr. le Comte, repliquai-je en lui faisant
“ la révérence.”

“ Jamais mortel ne m'a embrassé avec au-
“ tant d'ardeur que le fit alors le Comte.”

“ Je fus pendant trois semaines de l'opi-
“ nion de tous ceux que je rencontrais.—
“ *Pardi, ce Mr. Yorick a autant d'esprit que*
“ *nous autres,---il raisonne bien*, disoit le
“ second.—*C'est un bon enfant*, ajoutoit un
“ troisième.—J'aurois pu à ce prix, boire,
“ manger, & me divertir à Paris le reste de
“ mes jours ; mais l'écôt étoit mal hon-
“ nête,---j'en rougis,---c'étoit le gain d'un
“ esclave,---chaque sentiment d'honneur se P. 166.
“ reveilla chez moi.—Plus je m'élevois, plus
“ j'étois

“ j'étois forcé d'étendre mon système de
 “ mendiant.---Plus la cotterie étoit sur le
 “ bon ton, plus j'y voyois d'enfans de
 “ l'art.---Je languissois après ceux de la na-
 “ ture, & enfin un soir après m'être profti-
 “ tué indignement par mes flatteries à une
 “ demi-douzaine de différentes personnes, je
 “ pris un tel dégoût pour ce genre de vie,
 “ qu'avant de me coucher j'ordonnai qu'on
 “ m'amena des chevaux à la pointe du jour
 “ pour partir pour l'Italie.”

La mort nous a enlevé Mr. *Laurence Sterne*,
 Auteur de cet Ouvrage, peu de tems après
 sa publication, & pendant que les Journa-
 listes Anglois s'occupent à en rendre
 compte. Cette circonstance leur a fait dire (s)
 “ Pauvre Yorick ! nous ne pensions gueres,
 “ tandis que nous nous amusions à revoir
 “ *ton Voyage de Sentiment*, que tu partoies
 “ pour ton dernier voyage à ces contrées
 “ éloignées dont on ne revient jamais. Que
 “ dans ces momens, mêmes si agréables
 “ pour nous, tu expirois dans un lit de dou-
 “ leurs.---Résignant toutes tes facultés
 “ joyeuses à ce sombre tyran *qui n'entend*
 “ *point raillerie*.---Hélas ! Pauvre Yorick.”

Je cite avec plaisir l'Auteur de cet Arti-
 cle. Si la conformité d'esprit peut nous lier
 ensemble, celle de sentiment intéresse encore
 bien

(s) Monthly Review d'Avril 1768,

bien davantage. Le Journaliste a connu tout le mérite de l'Ouvrage de Mr. Sterne, & il en a lu les détails & les beautés de sentiment, comme on doit les lire pour les juger avec équité. L'esprit seul ne suffit pas pour cela, il faut encore avoir de l'ame. Un autre Journaliste n'a rien vu ni senti dans l'Ouvrage de M. S. & en parle avec le dernier mépris. Peut-être dira-t-on pour l'excuser que des raisons étrangères au goût ont conduit sa plume. Quelle excuse ! y a-t-il quelque raison qui puisse faire affecter de n'avoir point d'ame ?





MR. STERNE étoit déjà connu par d'autres productions. Il avoit donné successivement au Public 9. volumes in 8vo. *de la Vie & des Opinions de Tristram Shandy.*

Cet Ouvrage, qui avoit quelque chose de naturel, de vif, & surtout de fort original, fut extrêmement accueilli ; mais peu à peu, le désordre, les indécences, l'obscurité dégoûterent le Lecteur, qui critiqua autant qu'il avoit loué, & qui crut voir une grande différence entre les premiers & les derniers Volumes. Cette différence ne m'est point aussi sensible, je vois dans tout le cours de l'Ouvrage les beautés & les défauts qu'on y a trouvés en différens tems, & s'il ne méritoit pas les éloges qu'on lui donna au commencement, il méritoit encore moins la maniere dont on l'a traité ensuite. Point de volume où il n'y ait des beautés, point de volume aussi où on n'achète un peu cher la vue de ces beautés.

L'Auteur s'est peint lui-même dans cet Ouvrage sous le nom de Yorick, nom qu'il a conservé dans les Voyages de Sentiment, tout ce qui regarde ce caractère est fort intéressant. Sterne nous a représenté aussi en la personne de son oncle Tobie, un vieux
Officier

Officier, qui a conservé un goût ridicule pour la guerre & les fortifications, qui s'occupe comme un enfant à dresser de petits plans dans son jardin, & à suivre les opérations de la guerre en Flandres. Mais il lui donne une ame droite, noble, généreuse, tendre ; & tandis que nous rions de ses ridicules, nous admirons, nous aimons son caractère. Voici comme il parle de lui à sa mort.

“ Que j'écarte ma chaise, que j'exprime à genoux les sentimens les plus vifs d'amour & de vénération que jamais la vertu & la nature ayent allumé dans le sein d'un neveu.---Puissent la paix & le contentement reposer éternellement sur ta tête,---tu ne porta jamais envie à aucun homme,---tu n'insulta aux opinions d'aucun,---tu ne noircis le caractère de personne,---tu ne devoras jamais le pain d'autrui.---Tu te promenois doucement, avec ton fidèle Trim derrière toi, à l'entour du petit cercle de tes plaisirs, & tu ne heurtois personne en chemin.---Tu donnois une larme aux malheurs de ton frere, & un Schelling à sa misère.”

Mr. Sterne inféra un Sermon dans son second volume, il est lu devant plusieurs personnes, & leurs remarques variées & adaptées à leurs différens caractères causent beaucoup de plaisir. On propose poliment à un Catholique de l'assemblée de n'en point faire la lecture. “ Lisez, dit-il, ce peut être l'ouvrage d'un de nos Prêtres, on ne
“ voit

“ voit point encore de quel parti est l’Auteur. Il n’écrit ni pour l’un ni pour l’autre des partis, répond le Lecteur, car il ne parle que de la conscience.”

Cet Ouvrage est plein de traits vifs & naturels ; mais nous ne pouvons nous engager dans des détails, & ils perdroient trop souvent à être détachés.---Il dit par exemple, en parlant des François : “ Chacun d’eux croit, que parler d’amour, c’est faire l’amour.”

La plupart des personages qu’il présente sur la scène ont du naturel & du piquant, & il fait soutenir leurs caractères. Le genre pathétique étoit son fort, & il le traite en maître. Il y a surtout dans *Tristram Shandy* l’épisode d’un Capitaine le Fèvre qu’on ne peut trop admirer. Nous ne doutons pas enfin qu’un habile Traducteur ne fit de ces neuf volumes, trois ou quatre volumes François, que l’on liroit avec grand plaisir.

Nous avons aussi des Sermons de Mr. Sterne. (t) Quoiqu’ils ayent été bien reçus, nous osons dire hardiment qu’on ne leur a point rendu toute la justice qu’ils méritoient. Ces discours roulent sur des matières intéressantes pour tous les hommes, & il ne s’est pas

(t) *Sermons par Laurence Sterne, Chanoine d’York, Curé de Sutton & de Stillington. 4. Vol. in 12mo. 1766.*

pas arrêté sur ce qui pouvoit être partial & peu utile. On y voit par tout le Prédicateur aimable, le sage Moraliste, le tendre Ami des hommes. On y trouve des tableaux aussi vrais que bien frappés. Mais que nos Lecteurs en jugent par eux mêmes.

Il récommande l'amour des hommes dans son troisième Discours.

“ Voyez le monde, combien de fois n’y remarquerez-vous pas un homme vil, dont le cœur étroit ne s’ouvrit jamais à l’affliction du malheureux, prendre le manteau de la Religion, que celui qui connoit l’humanité & la compassion a seul droit de porter. Il suit pendant toute sa vie le même sentier intéressé, --- sans se tourner à droite ou à gauche. --- Il fixe la terre, il n’ose lever les yeux, crainte d’appercevoir quelque objet qui pourroit le détourner un moment de cette ligne droite, où l’intérêt le conduit.”

“ Grand Dieu, quel tableau de misère ! j’apperçois un homme nud, -- blessé, -- couche sur la terre, --- prêt à expirer. Il n’a point d’ami qui le soutienne. --- Mais peut-être que je m’intéresserai moins pour ce malheureux, quand je réfléchirai à ce que nous sommes l’un & l’autre. --- Il est Juif, je suis Samaritain. -- Eh, en sommes-nous moins hommes ? ne partageons-nous pas la même nature ? ne sommes-nous pas sujets aux mêmes maux ? --- Changeons de situation. --- Aurois-je souhaité que me voyant à demi-mort, il eut fermé
fermé

fermé son cœur, il eut doublé le poids de mes misères, en les négligeant.---Je suis étranger à cet homme.---Oui, mais je ne suis pas étranger à sa situation.---Ces malheurs ne sont point particuliers à quelque Tribut, ou à quelque Nation. Sans distinction de climat, de pays, ou de Religion, ils ont sur nous un droit général.---D'ailleurs ce n'est pas sa faute, s'il m'est étranger, il n'est pas juste qu'il en souffre.---Si je le connoissois, peut-être aurois-je sujet de l'aimer & de le plaindre davantage.---Peut-être est-il d'un mérite distingué, peut-être la vie de plusieurs autres est-elle attachée à sa vie, peut-être qu'au moment même qu'il est ainsi abandonné, toute une famille vertueuse attend son retour avec joye, & compte tendrement les heures de son retard. Oh ! s'ils étoient instruits de son malheur, comme ils voleroient à son secours.---Que je me hâte donc de suppléer à leurs tendres offices, de bander ses playes, & de le conduire dans un lieu de sûreté ;---Ou si mon secours arrive trop tard, que je le console du moins dans ses derniers momens, & qu'une larme de pitié adoucisse ses infortunes."

Voici ce que dit entr'autres Mr. Sterne dans un Sermon sur le pardon des Injures.

" Le brave seul fait pardonner. Le pardon des Injures est le degré de vertu le plus pur, & le plus généreux auquel puisse parvenir la nature humaine.---Des lâches ont fait de bonnes actions.---Des lâches se sont battus,--
ils

ils ont même été quelquefois victorieux ;— mais un lâche ne pardonna jamais,—cela n'est point dans sa nature.—L'homme qui pardonne a l'ame grande & forte, il sent sa supériorité, & il est au-dessus des petites tentations qui pourroient le porter à ressentir d'inutiles entreprises contre son bonheur.

Nous allons transcrire en entier à nos Lecteurs un morceau sur les Voyages, par lequel Mr. Sterne termine son Sermon sur l'Enfant prodigue. Nous avons déjà eu occasion de dire quelque chose là-dessus dans notre premier volume, mais Mr. Sterne a l'art de joindre au bon sens la finesse & la vivacité.

Je ne répéterai point les remarques qu'on a fait dans tant de bons Sermons sur la Parabole de l'Enfant prodigue, & je me contenterai de faire quelques réflexions sur la fatale passion, qui l'engagea, & qui en a engagé tant d'autres après lui, *à assembler tout ce qu'il avoit, & à s'en aller dehors dans un pays étranger.* (x)

L'Amour pour la variété, le délir de voir des objets nouveaux, paroissent entrer dans la composition de tous les enfans d'Adam. Nous traittons en général avec mépris cette disposition, & cependant elle nous fut don-

VOL. II.

K

née

(x) Luc. xv. 13.

née dans le but solide d'engager notre ame à pousser ses recherches, à étendre ses connoissances. Dépouliez-en l'homme, & son ame (je le crains) s'endormira pour toujours sur la page présente, nous nous reposerons tous sur les objets qui se présenteront dans la Paroisse, ou la Province qui nous ont vu naître.

C'est à cet aiguillon qui nous presse sans cesse, que nous devons cet impatient désir des Voyages. Ainsi que toutes les autres, cette passion n'est mauvaise que lorsqu'elle est mal menagée, ou excessive. Dirigez-la bien, & vous en verrez naître des avantages dignes d'être recherchés.—Apprendre à connoître les différentes langues, les Loix, les coutumes, les principes de Gouvernement, & les intérêts des autres Nations.—Acquérir de l'urbanité, une honnête assurance, & l'art d'une conversation aisée.—Quitter nos tantes, nos grands meres, & leurs petits préjugés, pour examiner de nouveaux objets, pour en voir les anciens sous des points de vue différens, pour reformer nos jugemens,—Connoître *ce qui est bon*, en comparant sans cesse les variétés de la Nature,—découvrir *ce qui est sincère*, en remarquant les finesses & les artifices des hommes,—& après avoir observé l'étonnante variété des mœurs & des caractères, rentrer en nous-mêmes, & nous former de nouveau.

Telle

Telle est une partie de la *cargaison* que nous pourrions rapporter avec nous ; mais le désir de la nouveauté joint à l'envie de se débarrasser de toutes les leçons domestiques de la sagesse & des reproches, emporte loin de nous la jeuvesse trop tôt, pour qu'elle puisse tirer parti de ses voyages. Au contraire, si le tableau de l'Enfant prodigue dans ses voyages a plus l'air d'une copie que d'un original, ne fera-ce pas un bonheur si un aventurier qui s'embarque sous d'aussi fâcheux auspices---sans carte,---sans boussole,---ne périt pas dans les flots?---& s'il peut regagner sa Patrie, aussi nud qu'il en étoit sorti.

Mais vous enverrez un pilote habile avec votre fils.---Vous le confierez à un Savant.

Si la sagesse ne peut parler qu'en grec, ou en latin,---vous avez raison.---Ou si les Mathématiques enseignent les usages du monde,---ou si la Philosophie naturelle lui apprennent à faire la révérence.---Il peut être de quelque utilité à votre fils, en l'introduisant dans la bonne compagnie, & en lui aidant à s'y conduire décemment.---Mais qu'arrivera-t-il presque toujours ? Si votre homme n'est qu'un Savant, dans toutes les occasions délicates, ce n'est pas le Gouverneur qui conduira l'Eleve ; mais le pauvre Eleve qui sera obligé de conduire le Gouverneur.

Mais vous éviterez cet extrême, il aura

pour Conducteur un homme qui connoit le monde, non-seulement par les Livres ; mais encore par sa propre expérience,---un homme qui a déjà eu de tels emplois, & qui a fait *trois fois le tour de l'Europe, avec succès.*

C'est-à-dire, sans qui ni lui, ni son Eleve se foyent cassés le col,--car s'il est tel que mes yeux en ont vu, quelque ancien *Valet de chambre Suisse*---quelque entrepreneur général, qui exécutera le voyage en tant de mois, *s'il plait à Dieu*,--il n'y aura pas beaucoup de connoissances à aquérir.---Il y aura quelque profit du moins.--Le jeune homme fera jusqu'à un liard le prix de chaque poste de Calais à Rome.---Il fera conduit aux meilleures Auberges.---On lui apprendra où est le meilleur vin, & il soupera à une Liv. meilleur marché que s'il avoit voyagé seul.---Regardez notre Gouverneur, je vous en prie !---Voyez, il s'éleve d'un pouce, en racontant les avantages.---

Et c'est ici que se terminent son orgueil, ses connoissances, & l'utilité dont il peut être.

Mais, me direz-vous, quand mon fils fera dans les pays étrangers, il quittera son Gouverneur pour fréquenter les personnes de condition, & les Gens de Lettres, avec lesquels il passera la plus grande partie de son tems.

Permettez-moi d'observer d'abord, que la véritablement bonne compagnie est très-rare,
&

& de très-difficile accès. Mais vous avez surmonté cette difficulté, en lui procurant les meilleures Lettres de recommandation pour les personnes les plus considérables.

Je répons à cela, qu'il obtiendra tout ce à quoi la politesse oblige à la rigueur en semblable occasion ; mais rien de plus.

Il n'y a rien en quoi on se trompe plus que dans les avantages qu'on espère recueillir de la connoissance & de l'entretien des Gens de Lettres, &c. Surtout lorsqu'on fait cette épreuve avant d'être *meuri* par l'âge ou par l'étude.

La conversation est un commerce, si vous y entrez sans fonds pour balancer le compte des autres, ce commerce ne peut avoir lieu. Les étrangers ne voyent en vous qu'un homme qui parle mal, & qui leur est à charge.

L'embaras est réciproque, le jeune Voyageur cherche une société, où il soit plus à son aise ; & comme la mauvaise compagnie est toujours prête, toujours aisée à trouver, bientôt la carrière est finie ; & le pauvre Prodigue revient chez lui dans un état aussi pitoyable, que l'Enfant prodigue de l'Evangile.

Les gens de goût ne sauroient trop regretter la perte d'un Ecrivain dont le caractère fut original, dans des tems où l'imitation semble vouloir étouffer les talens, où l'Anglois, *se dénâtissant*, ne regagne point

en élégance & en finesse, ce qu'il perd en force & en chaleur : tandis que le François transporte la scène en Angleterre, & y place ses personnages sur un Théâtre qui leur est inconnu, où nous les voyons broncher à chaque pas.--- Je l'ai dit aux Acteurs, je l'ai dit aux Peintres, je le répète aux Écrivains, l'imitation resserre le génie, vous ne ferez jamais grands par elle. Est-ce en imitant que Milton & Shakespear sont montés au haut du Parnasse?--- Si Sterne, en marchant seul, s'égara quelquefois, il se fraya souvent aussi des routes nouvelles, il découvrit de charmans points de vue, & il rencontra sur ses pas la Nature & le Sentiment, qui lui tendoient les bras avec un doux sourire.



A R T I C L E V.

An Account of Corsica, &c. Rélation de l'Isle de Corse, Journal d'un tour fait dans cette Isle, & Mémoires de Pascal Paoli, par Mr. J. Boswell, ornés d'une Carte Géographique exacte & nouvelle.

Non enim propter gloriam, divitias, aut honores pugnamus, sed propter libertatem solummodo, quam nemo bonus nisi simul cum vita amittit.
Lit. comit. & Baron. Scotiæ ad pap. A.D. 1320.

Glasgow, 1768, 8vo. & se débite chez Dilly à Londres.

MONSIEUR BOSWELL dédie son Ouvrage à Pascal Paoli, Général des Corfes. Il n'arrive gueres qu'on s'instruise par les Dédicaces ; mais celle-ci à son utilité, elle avertit le Lecteur, elle le prévient qu'il ne doit pas s'attendre à des observations froides & impartiales.

P R E F A C E.

Au retour de Mr. B. dans sa Patrie, cha- P. 9. 21.
cun le questionnoit sur les Corfes & sur

Paoli, chacun vouloit l'entendre ; il n'y pouvoit suffire ; enfin las de répéter les mêmes choses à tous ceux qu'il rencontroit, il résolut de faire un Livre qui parla pour lui ; mais il crut devoir informer Paoli de son dessein.

“ Rien de plus généreux, lui répondit
 “ Paoli ; que le projet de publier vos ob-
 “ servations sur la Corse. Vous avez vu la
 “ situation naturelle de cette Isle, vous
 “ avez pu examiner les mœurs de ses habi-
 “ tans, & approfondir les maximes de son
 “ Gouvernement, dont vous connoissiez la
 “ constitution. Ce peuple joindra avec un
 “ enthousiasme de gratitude, ses applau-
 “ dissemens à ceux de l'Europe détrompée.”

Mr. B. entretient ensuite ses Lecteurs des secours qu'il a reçu dans son entreprise. Il cite deux Ouvrages françois. *L'Histoire de l'Isle de Corse, par Mr. G. D. C. Nancy 1749, & les Mémoires historiques, &c. par Mr. Jauffin, ancien Apoticaire Major. Lausanne 1753.* Il a tiré grand parti de ces deux Ouvrages, & surtout du dernier. Mr. B. qui est bien le plus reconnoissant de tous les hommes, s'étend ensuite en remerciemens envers ceux qui lui ont été de quelque utilité. Les uns lui ont fourni des matériaux, les autres des vers, d'autres enfin ont revu son Ouvrage. Tous ces honnêtes gens au nombre de quinze, si j'ai bien compté, sont nommés dans sa Préface, & chacun d'eux,
 ou

ou peu s'en faut, a son petit compliment à part, M. B. n'a oublié que le Correcteur de ses feuilles. Quant à *l'illustre* Mr. Johnson, on le cite à propos d'ortographe. Mais nous aurons occasion d'en parler encore dans la suite. Mr. B. finit sa Préface par quelques réflexions sur la gloire Litteraire, & sur *l'ardente ambition* qu'il a pour elle. P. 1.

“ La Liberté est si naturelle à l'homme,
 “ soit comme individu, soit comme membre
 “ de la société, qu'elle est absolument né-
 “ cessaire à son bonheur. C'est elle qui
 “ produit tout ce qui est estimable. La
 “ Liberté donne la santé à l'ame, & déve-
 “ loppe ses facultés. Celui qui est en-
 “ chaîné, ne peut se mouvoir avec grace &
 “ aisance. N'attendez rien d'élégant & de
 “ noble de ceux que la tyrannie subjugue,
 “ & que la contrainte engourdit.

Le zèle ardent pour la Liberté conduit naturellement Mr. B. à l'Histoire d'un peuple qui l'a défendue avec tant de courage, & qui l'a défendue seul, “ tandis que les Hol-
 “ landois & les Suisses ont été assistés par
 “ de puissantes Nations” Un aussi grand Partisan de la Liberté que Mr. B. liroit sans doute avec plaisir l'Histoire Helvétique ; & nous l'invitons à cette lecture. Il y verra que tout étoit contre les Suisses quand ils secouèrent le joug de l'Autriche, il y verra entr'autres une époque, où ils avoient contr'eux tous leurs petits voisins, la No-
 blesse

blesse de leur propre pays, un Empereur qui assiégeoit Zurick, & un Dauphin de France qui campoit devant Bâle. On ne rechercha leur alliance que lorsqu'on les vit libres & redoutables.

L'Entreprise de donner l'Histoire d'un Peuple, tel que les Corfès, est, dit Mr. B. une entreprise *louable*, “ & l'on pardonnera
 “ l'enthousiasme à un homme qui a été chez
 “ ces braves Insulaires, lorsque leur vertu
 “ patriotique étoit à son plus haut période,
 “ & qui a senti comme une communication
 “ de leur courage.”—J'ai quitté ce matin Mr. Boswell & mes Lecteurs, pour passer chez un jeune Peintre de mes amis, qui a des talens, le cœur tendre, l'imagination vive. Il m'a montré le portrait d'une femme que j'ai eu toutes les peines du monde à reconnoître ;” enfin, lui ai-je dit, “ Mde. G** est agréable, il est vrai ; mais vous
 “ en faites une Venus.”—Il m'a soutenu qu'il ne l'avoit point flattée.—“ Savez-vous,
 “ m'a dit quelqu'un en sortant, que notre
 “ ami a pris une belle passion pour Mde.
 “ G**.”—“ Cela étant,” ai-je répliqué,
 “ on ne doit jamais peindre ce dont on est
 “ amoureux.”—Je prie mes Lecteurs de se rappeler, de tems en tems, ma petite anecdote.

Revenons à Mr. B. Il nous promet :

- 1.) Une Description de l'Isle de Corse.
- 2.) Un Tableau abrégé de ses Révolutions.
- 3.)

3.) Une Rélation de son Etat présent, &
 4.) Un Journal de son Voyage dans cette
 Ile, avec une variété d'anecdotes, & quan-
 tité de Mémoires sur l'*illustre* Général des
 Corfes—*Memorabilia Paoli*. L'Auteur ajoute
 qu'il se reconnoit sincèrement au-dessous de
 cette entreprise, & qu'il adopte pour son
 Ouvrage, l'Inscription du Palais de Tolo-
 mei à Sciencie,

*Quod potui feci, fuciant meliora potentes.
 J'ai fait ce que j'ai pu, que d'autres fassent mieux.*

C H A P. I.

Description de l'Ile de Corse.

Ce chapitre n'est gueres susceptible d'ex-
 traits. On a déjà d'ailleurs de bonnes Dé-
 scriptions de la Corse. Celles de Mr. B. P. 11. 54.
 sont enrichies de cette espece d'érudition qui
 coute si peu, & qui rapporte encore moins.
 On y trouve quantité de Vers grecs & la-
 tins, traduits en Anglois par les amis de M.
 B. qui l'ont en général assez mal servi. On
 y trouve entr'autres deux Epigrammes de
 Seneque, où il fait une triste peinture de
 l'Ile de Corse. Notre Auteur en est in-
 digné, il me semble que Seneque est cepen-
 dant un peu excusable. Quelque agréable
 que put être alors la Corse, la Cour d'Au-
 guste, Rome, & ses environs, lui étoient,
 je pense, préférables, & le séjour le plus riant
 n'est

n'est il pas sombre aux yeux d'un exilé ? Quant à Mr. B. qui alloit en Corse pour son plaisir, il a vu cette Isle sous un point de vuë bien différent, mais on s'aperçoit malgré ses efforts, qu'elle est mal peuplée & mal cultivée, & comment pourroit-elle être florissante. Les Corfes sont plus soldats que laboureurs, & cette Isle malheureuse n'a depuis long-tems connu ni la paix, ni une honnête liberté.

C H A P. II.

Revolutions de la Corse.

M. B. commence ce chapitre d'une maniere qui paroîtra, peut-être, un peu singuliere.

“ Quoique plusieurs Auteurs distingués
 “ ayent évité toutes les recherches sur l'ori-
 “ gine des Nations, & n'ayent présenté à
 “ leurs Lecteurs que des faits authentiques,
 “ j'avoue que je ne voudrois point encou-
 “ rager un goût excessif pour l'évidence
 “ positive. En nous accoutumant à la Dé-
 “ monstration, ou à ce qui en approche, &
 “ en n'accordant jamais aucune autorité à
 “ ce que nous ne comprenons pas entière-
 “ ment, nous deviendrons aisément vains
 “ & orgueilleux. Notre ame contractera
 “ une dureté & une opiniâtreté contraires
 “ aux vues de la Nature, & qui la mettront
 “ hors

“ hors d'état de recevoir quantité de vérités importantes.”

En conséquence de ce système Mr. B. remonte aussi haut qu'il lui est possible, & nous raconte d'après Hérodote, que les premiers habitans de l'Isle de Corse, qu'on nommoit alors Callista, furent des Phéniciens qu'y laissa Cadmus, fils d'Agenor, & qu'ensuite Théras y ayant amené une colonie de Lacédémoniens, lui fit porter le nom de Théra. Mr. B. nous avertit que cette Relation est très-curieuse.

Mais, il se trouve malheureusement que l'Isle, dont parle Hérodote dans cet endroit, n'est point la Corse, à qui quelque ancien peut avoir donné assez mal-à-propos le nom, ou plutôt l'Epithète de Calliste, (très-belle). L'Isle d'Hérodote est une Isle de l'Archipel, fameuse pour avoir été la Métropole de Cyrène. La Lecture du Texte grec, que M. B. a mis en marge, auroit pu lui indiquer la situation de cette Isle, & le premier Géographe qui lui fut tombé entre les mains, ne lui auroit pas laissé le moindre doute là-dessus.

Quelque goût que Mr. B. eut pu inspirer au Lecteur pour les recherches antiques, le voilà donc obligé de renoncer à la connoissance des premiers habitans de la Corse.

D'après ce début, je crois que mes Lecteurs me dispenseront de suivre le tableau de révolutions de Corse. L'Histoire ancienne

ne présente que des traits peu suivis & peu développés, & celle du moyen âge exige du Critique, qui veut l'éclaircir, bien des talens & des recherches. Mr. B. dira peut-être, qu'il ne s'est pas proposé de donner une Histoire complète. Je le veux, mais du moins il faudroit que l'Abrégé fut exact, & en consultant quelques ouvrages, surtout ceux du savant Muratori, il eut été facile de présenter quelque chose de moins superficiel.

P. 126. Pascal Paoli fut élu Général des Corfes le 15. Juillet 1755. Voici comme lui parla Hyacinthe Paoli, son pere, lorsqu'ils se separerent à Naples. “ Mon fils, il se peut que
 “ je ne vous reverrai plus ; mais vous
 “ serez toujours dans mon cœur. Votre
 “ dessein est grand & noble, & je ne doute
 “ pas que Dieu ne vous assiste. Je consacrerai à votre cause le peu qui me reste
 “ à vivre, en offrant mes prieres & mes
 “ supplications au Ciel pour votre protection
 “ & votre prospérité.” Hyacinthe Paoli avoit été long-tems un des Chefs des Corfes, & s'étoit retiré en 1739. à Naples.

Pascal Paoli repoussa bientôt les Génois jusqu'aux coins les plus reculés de l'Isle, & s'appliqua ensuite à policer ses compatriotes. Ils vengeoient par l'assassinat toutes leurs querelles particulieres, on prétend qu'il en périssoit ainsi environ 800, par année. Paoli fit publier une Loi, qui condamnoit à mort
 tout

tout affassin. Il érigea une Université à Corte, il encouragea l'Agriculture, & toutes ses mesures furent si bien prises, que les Corfes touchoient enfin au moment de jouir d'une Liberté tranquille ; mais les François s'y opposerent encore, & envoyerent des troupes dans l'Isle en 1764. Mr. Rousseau écrivoit à cette occasion : “ Il faut avouer
 “ que vos François sont un peuple bien
 “ fervile, bien vendu à la Tirannie, bien
 “ cruel & bien acharné sur les malheureux.
 “ S'ils favoient un homme libre à l'autre
 “ bout du monde, je crois qu'ils y iroient
 “ pour le seul plaisir de l'exterminer.

C H A P. III.

De l'Etat présent de la Corse.

Du Gouvernement. Cet Article n'est ni clair ni satisfaisant, nous tacherons cependant d'en donner une idée à nos Lecteurs. L'Isle est partagée en quantité de districts, les payfans de chaque district élisent toutes les années, à la pluralité des voix, des Chefs qui les gouvernent, & peuvent juger en dernier ressort jusqu'à une somme déterminée. Le Conseil suprême réside à Corte, il est composé de 9. Membres, Paoli en est Président perpetuel, & est outre cela Commandant absolu des Milices. M. B. le compare au Stathouder. Il se tient chaque
 année

année une assemblée des Etats, pour laquelle les peuples ont élu leurs Représentans. C'est là qu'on traite des affaires importantes, & qu'on élit différens Magistrats, dont il y en a qui parcourent l'Isle, ainsi que les Juges en Angleterre.

De la Religion. M. B. avoue que les Corfes sont superstitieux ; “ mais, dit-il, “ la superstition est le meilleur des deux “ extrêmes.” Tous les Lecteurs ne feront pas de son avis. Leur superstition ne les a point empêché de montrer, sur les matières Ecclésiastiques, le même esprit de hardiesse & de Liberté qui les anima toujours, & de se débarasser de leurs Evêques, qui étoient partisans des Génois.

178--186 *Du Militaire.* Tout Corse porte les Armes. Chaque village a son Capitaine, & chaque Piève un Commissaire d'Armes, qui commande tous les Capitaines du District. Il n'y a dans l'Isle que 500. soldats qui reçoivent paye. Paoli conserve la mémoire de tous les Corfes qui versent leur sang pour la Patrie, & on en publie exactement la Liste. Cette idée lui fait honneur ; mais comment M. B. a-t-il pu s'imaginer qu'un tel usage produiroit quelque effet sur nos soldats mercenaires ?

186--195 *Du Commerce.* Un peuple toujours divisé, toujours armé, ne sauroit avoir ni Manufactures, ni commerce. Aussi M. B. est-il
réduit

réduit à montrer, que vu la situation de la Corse, & ses différentes productions, le Commerce pourroit y fleurir. Il avance cependant un fait qui nous paroît difficile à croire, c'est que l'exportation de l'huile a rapporté en une seule année, 2,500,000 Liv. de France.

Des Sciences. Les mêmes raisons qui s'opposent au Commerce, ne feront pas espérer¹⁹⁵⁻⁻¹⁹⁹ au Lecteur un détail satisfaisant de l'état des Sciences dans l'Isle de Corse. L'Université de Corte n'a été fondée que l'an 1764. Il y a une Imprimerie ; mais il n'en sort que des Manifestes, des Almanacs, des Livres de dévotion, & une Gazette qui est quelquefois plusieurs mois sans paroître, & c'est alors, sans doute, que les Corfès sont le moins à plaindre.

*Du Génie & du Caractère des Habitans.*¹⁹⁹⁻⁻²²² Le vif attachement de Mr. B. pour les Corfès, le rend ici leur Avocat & leur Panégyriste. S'ils sont féroces, c'est à leurs persécuteurs qu'il faut s'en prendre. S'ils ont les passions extrêmement vives, Messrs. Boswell & Rousseau aiment les caractères où il y a de l'étoffe. S'ils assassinent les amans de leurs femmes, Mr. B. pense " que cet usage est " sage & noble ; plutôt quelques meurtres " que de fréquens adultères, plutôt couper " de tems en tems une branche pourrie, que " permettre la corruption de la société en- " tière." Cette Morale effrayera sans doute
VOL. II. L plusieurs

plusieurs de nos Lecteurs. Qu'ils se rassurent ! elle n'a pas été goûtée. Nous ne répéterons point ce qu'on a dit à cet égard à M. B. nous lui faisons seulement une question : — Si nous assassinions lâchement l'ami tendre qui console en secret une infortunée ; quel traitement faisons-nous à tous ces barbares qui immolent un sexe foible & timide, à l'ambition, à l'intérêt, à leurs desirs odieux ; outragent la Nature & le sentiment, déchirent les cœurs, & chargent celle, qui étoit libre, de fers insupportables, & qu'elle ne peut jamais rompre ? Les Corfes sont vifs & éloquens ; leur langage est plus pur que celui de plusieurs pays d'Italie. Ils ont beaucoup de talent pour les Arts, à la vérité, ils ne sont pas grands Peintres ; mais la Musique & la Poésie fleurissent dans leur Isle. Ils ressemblent aux anciens Germains de Tacite, à cela près qu'ils sont très-sobres. Ainsi qu'eux, actifs à la guerre, ils sont fort indolens d'ailleurs ; ainsi qu'eux ils aiment à s'asseoir en rond autour du feu.

M. B. fait ici une digression très-intéressante en faveur de Clement Paoli, frere aîné du Général. Veuf depuis quelques années, cet homme singulier mène une vie retirée, qu'il consacre à la dévotion & à l'étude. Pendant 6. à 8. heures de la journée il est fixé devant l'Autel, levant les yeux & les mains vers le Ciel. Il ne sort de sa retraite

traite que dans les occasions importantes. Ses talens, sa sainteté reconnue lui donnent le plus grand crédit au Conseil. Dans le combat, il paroît aux premiers rangs; calme & serein, il adresse au Ciel sa priere pour l'ame de l'ennemi qu'il va renverser. Mais lorsqu'il a vu tomber quelques uns de ses compatriotes, son œuil étincelle, il terrasse tout ce qui s'oppose à lui. Nous sentons de quelle utilité un tel frere est à Paoli, & combien il importe que les Corfes soyent persuadés qu'il est 6. à 8. heures par jour devant l'Autel, dans la même posture.

Mr. B. finit ce Chapitre par la description de l'Isle de Capraja. Notre Auteur la connoit fort bien, il y a séjourné six jours, pendant lesquels il écrivit de grands détails sur cette Isle. “ Détails qu'il s'amuse souvent à relire, quand il n'a rien à faire.

*Journal d'un Tour fait dans l'Isle de 260--382
Corse, & Mémoires de Pascal Paoli.*

Olim meminisse juvabit.

Voici le morceau brillant, & celui qui a fait la fortune de l'Ouvrage entier. Un certain air de chevalerie a du intéresser les Dames en faveur de cette expédition. Le feu, la vivacité de la narration, ont amusé ceux qui ne cherchent que l'agrément, & à travers certain brouillard formé par l'enthou-

fiatme, le Philosophe aura entrevu avec satisfaction les traits d'un Grand Homme dans Paoli, tous enfin, auront vu avec plaisir cette sorte d'ingénuité qui nous intéresse en faveur de l'Ecrivain, ou qui nous fait rire à ses dépens.

Mr. B. passant par la Suisse, alla voir Mr. Rousseau. (u) “ Il vivoit alors dans une
 “ agréable retraite, d'où peut-être, il n'au-
 “ roit jamais du descendre. Tandis que ce
 “ Philosophe sauvage étoit dans l'éloigne-
 “ ment, son éloquence singulière nous en-
 “ inspiroit les plus hautes idées ; mais dès
 “ qu'il est venu se mêler parmi les autres
 “ hommes, nous ne savons que trop com-
 “ bien ces idées se sont affoiblies.”

Mr. B. passa en Corse dans l'Autonne de 1765. muni de plusieurs Lettres de recommandation, & entr'autres d'une de Mr. R. A son entrée dans l'Isle, il fut agréablement surpris en voyant les monts couverts de vignes & d'oliviers, le mirthe & autres plantes odoriférantes, repandoient autour de lui leurs parfums. Mais de tems en tems des Corfes armés sortoient brusquement de ces agréables bocages, ces apparitions auroient pu effrayer un

un

(u) Des amis de M. R. m'ont blâmé le l'avoir appelé J. J. je le nomme donc à présent Monsieur Rousseau ; & vous verrez qu'ils ne feront pas encore contents.

un homme moins résolu que Mr. B. Le lendemain de son arrivée, il partit pour Corte, il ne rencontra qu'une auberge dans toute sa route ; mais il logea toujours chez des particuliers, ou dans des Couvens, & fut reçu par tout avec la plus grande hospitalité.

“ A Patrimonio, lorsque j'appris au Capitaine de la Garde que j'étois Anglois, il me regarda d'un air sérieux, & me dit avec un ton de regrêt & de reproche. Les Anglois ! ils étoient autrefois nos amis ; mais ils ne le sont plus. Je partageai la honte de ma Patrie, & je rougis devant cet honnête militaire.”

M. B. ne trouva pas Paoli à Corte, il étoit de l'autre côté des montagnes, à quelques journées de cette ville ; mais il fut très-bien reçu & logé chez les Franciscains, dans l'appartement du Général. Il resta quelques jours à Corte, pour s'y reposer & voir les choses curieuses. Lorsqu'il visita le chateau, on lui montra le bourreau, qui est obligé de s'y tenir caché, les Corfes l'ayant en horreur, & ne voulant avoir aucun commerce avec lui. On n'avoit point de bourreau dans l'Isle, & on castoit la tête aux criminels ; lorsque celui-ci, qui est Sicilien, ayant paru devant Paoli, ce Général, qui est grand Phisionomiste, dit : “ Voilà le bourreau. Sur quoi l'emploi lui ayant été offert, le Sicilien répondit, mon

“ pere, & mon grand pere ont été bourreaux, je l’ai été aussi, & je suis disposé à continuer. Dernierement un Corse condamné à mort a accepté cet emploi pour sauver sa vie, ce qui a fort affligé les Corfes ; mais Paoli n’en a point été fâché. “ Cela
 “ contribuera, a-t-il dit, à établir une juste
 “ subordination, il a regné jusqu’à présent
 “ trop d’égalité entre nous, il nous faut des
 “ Tailleurs & des Cordonniers Corfes,
 “ ayons aussi un bourreau Corse.” Messieurs Boswell & Rousseau pensent autrement, & n’auroient pas voulu qu’on put dire qu’un Corse a préféré l’infamie à la mort.

Notre Voyageur quitta Corte pour aller joindre Paoli. Comme il faisoit rafraichir ses mules dans un petit village, les habitans l’entourerent, & l’un d’eux apprenant qu’il étoit Anglois, s’écria. “ Les Anglois
 “ sont des barbares, ils ne croient pas en
 “ Dieu.—Pardonnez-moi, nous croyons en
 “ Dieu, & aussi en Jesus-Christ.—Et au
 “ Pape?—Non.—Pourquoi?—La question étoit embarrassante, l’audience nombreuse, la controverse délicate. Mr. B. s’en tira heureusement, en leur disant que l’Angleterre étoit trop-éloignée.

“ A Bastelica quantité d’insulaires entrèrent dans sa chambre, se rangerent autour de lui appuyés sur leurs fusils, & lui
 “ peignirent d’une maniere touchante leurs
 “ malheurs

“ malheurs & leur pauvreté : mais M. B.
 “ leur fit une belle harangue sur leur bra-
 “ voure, sur les avantages de la Liberté &
 “ de la pauvreté, & les exhorta à éviter le
 “ luxe avec grand soin. Cette harangue
 “ fit un très grand effet sur eux.”

Voici un exemple de la sorte d'ingénuité
 qui intéresse le Lecteur en faveur de l'Écri-
 vain. “ Quand je découvris enfin Solla-
 “ coro, où étoit Paoli, je me sentis troublé
 “ malgré moi. Les Corfes m'en avoient
 “ donné les plus hautes idées, ils me l'avoient
 “ peint comme un être au-dessus de l'hu-
 “ manité, je mourrois d'envie de le voir.—
 “ Mais, que lui dirai-je, pour excuser la
 “ hardiesse de ma visite ?—Quelle figure
 “ ferai-je vis-à-vis d'un tel homme ?—J'é-
 “ tois tenté de rebrousser. Paoli étoit seul,
 “ je fus frappé à son aspect, il est grand,
 “ robuste & bien fait, il a le teint beau, la
 “ physionomie ouverte & spirituelle, l'air
 “ noble. C'est un homme de 40. ans, (y) il
 “ avoit un habit verd & or.—Il me reçut
 “ poliment ; mais avec réserve.—J'ai déjà
 “ dit que Paoli est grand Physionomiste. Les
 “ dangers auxquels il est continuellement
 L 4 “ exposé,

(y) Il paroît que Mr. B. devoit être bien
 informé. Cependant plusieurs personnes m'ont
 assuré que Paoli étoit beaucoup plus âgé.

“ exposé, lui ont fait prendre l’habitude
 “ d’examiner avec attention tout nouveau
 “ visage. Nous nous promenâmes pendant
 “ dix minutes, sans presque dire une pa-
 “ role, il me regardoit fixement d’un œuil
 “ pénétrant, comme voulant lire dans mon
 “ ame.”

“ Je fus très-mal à mon aise au com-
 “ mencement de cette entrevue. Aussi me
 “ trouvai-je bien soulagé, quand je vis que
 “ Paoli quittoit peu à peu sa réserve, & se
 “ mettoit en train de parler. Je hasardai
 “ alors ce compliment :—Monsieur, je
 “ viens de Rome, après y avoir vu le tom-
 “ beau d’une Nation libre & brave, je vois
 “ ici le berceau d’une autre.”

“ Paoli reçut gracieusement mon com-
 “ pliment ; mais il observa qu’il n’y avoit
 “ nulle apparence que les Corfes fussent ja-
 “ mais, comme les Romains, maîtres de
 “ la moitié du Globe, que leur situation &
 “ le système moderne de Politique s’y op-
 “ posoient. Mais, dit-il, la Corse peut
 “ être un très-heureux pays.” Paoli té-
 moigna une très grande admiration pour Mr.
 Rousseau.

A dîner, le Général fit placer M. B. à
 côté de lui, il a une table de 15. à 16. cou-
 verts, les mets y sont bons ; mais simples,
 & l’on n’y boit que des vins du pays.

“ Je me trouvai un peu contraint, dit
 “ Mr.

“ Mr. B. en présence d’un tel cercle de
 “ héros. Le Général parla beaucoup hi-
 “ stoire & littérature. Je m’aperçus bien-
 “ tôt qu’il avoit l’esprit très-orné, & que sa
 “ conversation étoit aussi instructive qu’a-
 “ gréable. Avant dîner il avoit parlé fran-
 “ çois, il parla Italien à table.”

“ Nous passâmes dans une autre chambre
 “ pour prendre le café, ma timidité s’éva-
 “ nouit, je m’oubliai, pour ne m’occuper
 “ qu’à écouter l’illustre Chef d’une Na-
 “ tion.”

Pendant tout le tems que M. B. fut à Sollacro, on le traitta avec la plus grande distinction, il mangeoit toujours avec Paoli, étoit visité par toute la Noblesse, & accompagné de gardes, lorsqu’il sortoit du village. Un jour que M. B. montoit le cheval de Paoli, décoré d’une superbe housse de velours cramoisi avec un large galon d’or, & qu’il étoit suivi de ses gardes, il se permit un mouvement passager de vanité ; mais ce n’étoit que pour éprouver cette sorte de plaisir.

M. B. écrivoit tous les soirs ses observations, parmi lesquelles il ne trouve rien de plus intéressant que les Mémoires & les dits remarquables de Paoli. Paoli dit, en parlant de la guerre de Corse : —“ Si nous
 “ avons du succès, on nous appellera d’illus-
 “ tres défenseurs de la Liberté, si nous n’en
 “ avons pas, nous serons traités de mal-
 “ heureux rebelles.” Le Lecteur ne trou-
 vera,

véra, peut-être, rien de bien remarquable dans ces paroles ; mais il fera plus content des suivantes.

M. B. demandoit à Paoli, comment il pouvoit avoir une ame si supérieure à l'intérêt ?—“ Elle n’y est pas supérieure, lui répondit-il, mon intérêt est de me faire un nom. Je fais que telle est la récompense du bienfaiteur de sa Nation, & je l’attens. Cependant je serois content d’être oublié, si je pouvois rendre ce peuple heureux. J’ai un orgueil extrême, *Una superbia indicibile*, l’aprobation de mon cœur me suffit.”

Son grand objet est d’apprendre aux Corfes à marcher seuls, & à savoir se passer de lui. On lui demandoit s’il quitteroit la Corse, en cas qu’une Nation étrangère le fit Maréchal & Gouverneur d’une Province.—“ J’espère qu’ils me croiront ou plus honnête, ou plus ambitieux, accepter les plus grands emplois sous un Gouvernement étranger, ne seroit-ce pas servir ?”

M. B. disoit à Paoli que l’on verroit bientôt les Arts & les Sciences fleurir en Corse.—“ Un peu de patience, Monsieur, si vous voyez un homme qui eut combattu longtemps, qui eut été blessé, terrassé, & qui put à peine se soutenir, exigeriez-vous qu’il se frisat & se revêtit d’habits magnifiques ? Les Arts & les Sciences sont
“ des

“ des ornemens, vous ne pourrez les trou-
“ ver ici de quelque tems. Mais revenez
“ dans vingt ou trente ans, & nous vous
“ montrerons les Arts & les Sciences, des
“ Concerts, des Assemblées & de belles
“ Dames qui vous captiveront mon cher
“ Monsieur.”

“ Paoli sourit lorsque je lui témoignai
“ ma surprise de le trouver aussi aimable &
“ poli. Je savois bien que je verrois un
“ Grand homme ; mais je me figurois un
“ Attila, ou un Luitprand.”

“ Plus vous vous entretiendrez avec les
“ Corfes, disoit Paoli à M. B. plus vous
“ me ferez de plaisir. Oubliez leur ha-
“ billement, ne faites attention qu'à leurs
“ sentimens, vous trouverez chez ces pau-
“ vres gens de l'honneur, du sens & de la
“ capacité.” Son cœur s'enflamme lorf-
qu'il parle de ses compatriotes, jamais il
ne paroît plus grand que lorsqu'il peint
les vertus d'un peuple au bonheur duquel
il a consacré sa vie.

“ Un Sergent qui périt dans un combat,
“ m'écrivit ainsi en mourant. Je vous sa-
“ lue, prenez soin de mon pere, dans deux
“ heures je serai avec le reste de ceux qui
“ sont morts pour leur Patrie.

Le neveu d'un Corse condamné à mort,
vint supplier Paoli de changer la sentence en
un bannissement perpétuel ; la famille s'en-
gageoit, en ce cas, à payer mille sequins,
&

& à fournir 50. soldats, tant que dureroit le siège de Furiani.—“ Je savois que cet
 “ homme, étoit un homme de mérite, & je
 “ lui dis : Vous êtes au fait des circon-
 “ stances de cette affaire, telle est ma con-
 “ fiance en vous, que je vous accorde le
 “ pardon de votre oncle, si vous pouvez
 “ dire que ce soit une chose juste, utile, ou
 “ honorable pour la Corse. Il se détourna,
 “ fondit en larmes, & s'éloigna en disant :
 “ Je ne vendrai point pour mille sequins
 “ l'honneur de la Patrie.”

Venez, dit Paoli à M. B. je veux vous donner une preuve du bien que je vous ai dit des Corfes. Ma chambre d'Audience est pleine, je vais appeller le premier que je verrai, & vous l'entendrez. Un vieillard respectable se présenta, le Général lui tendit la main, avec une bonté aisée qui l'encouragea à parler librement à son Excellence. Le vieillard lui dit, qu'il y avoit eu un tumulte dans son village, où deux de ses fils avoient été tués, que quelque affligé qu'il fut de ce malheur, il s'étoit déterminé à ne pas faire de poursuites, parce qu'il n'attribuoit point la mort de ses fils à aucun dessein prémédité ; mais que sa femme avoit demandé que les coupables fussent arrêtés & punis. Qu'il prenoit la liberté de supplier qu'on usa des plus grandes précautions dans ce procès, de peur que quelqu'un de ceux, qui seroient innocens de la mort de ses fils, ne fussent
 punis

punis comme coupables. “ Il y avoit quel-
 “ que chose de si généreux dans ce senti-
 “ ment, tandis qu’en même tems le vieil-
 “ lard sentoit vivement ses pertes, que j’en
 “ fus sensiblement touché. Paoli me re-
 “ garda avec un air de satisfaction & de
 “ triomphe de la conduite du vieillard.”

Les entretiens que M. B. eut avec les
 Corfes, augmentèrent la bonne opinion qu’il
 avoit d’eux & de leur Général, qu’ils apel-
 lent. “ *Questo grand’uomo mandato per Dio*
 “ *a liberare la Patria.*” Tel est le stile du
 peuple, ceux d’un rang plus élevé disent :
 “ Nous ne craignons pas que notre Général
 “ nous trompe, ni qu’il se laisse tromper.

Les Corfes sont naturellement sérieux &
 graves, leur plus grand amusement est de
 s’assembler en plein air, pour raconter les
 braves actions de leurs compatriotes ; chan-
 ter des chansons, pour éterniser leur gloire &
 la honte des Génois. Le bruit ayant couru
 que Paoli alloit soumettre l’Isle à l’Empe-
 reur, un Corse l’aborda, & lui dit vive-
 ment : —“ Quoi, le sang de tant de héros,
 “ qui ont sacrifié leurs vies à la Liberté de
 “ la Patrie, ne serviroit-il qu’à teindre là
 “ pourpre d’un Prince étranger ?”

Après Paoli, Mr. Johnson est l’homme
 que notre Auteur révère le plus, il ne man-
 qua pas d’en parler au Général. Il regrette
 beaucoup qu’un Savant & un Philosophe,
 tch

tel que Johnson, & un Législateur & Général, tel que Paoli, ne puissent pas avoir une entrevue. M. B. s'en consola un peu, en répétant quelques uns des dits remarquables de M. J. Paoli en fut enchanté. Dans l'une de ses sentences, la vérité est comparée à une vache.

Paoli disoit à M. B. que dès sa jeunesse il avoit en vue la place importante qu'il occupe. M. B. lui demanda à cette occasion, comment avec des idées aussi relevées il avoit pu se soumettre à Naples aux petits usages de la Société.—“ Je m'en tirois fort bien. “ *Ero conosciuto per una testa singolare.* Je “ parlais, je m'égayois, mais je ne jouois “ jamais. J'entrois, & je sortois, sans me “ gêner. J'aime une Société aisée & sans “ affectation. *Je ne puis souffrir long-tems “ les diseurs de bons mots.*”

Quoique Paoli soit calme & maître de lui-même, il est extrêmement vif ; à moins qu'il ne soit malade, ou très-fatigué, il ne s'assied qu'à table. Il est toujours en mouvement. Il ne peut étudier plus de 10. minutes de suite. “ *La Testa mi rompa,* “ disoit-il à M. B. je ne puis mettre par “ écrit mes idées, elles m'échappent. J'appelle l'Abbé Guelfacci, *Allons presto,* “ *pigliate li pensieri,* & il les écrit.” Paoli a une excellente mémoire, fait par cœur les beaux morceaux des Auteurs anciens, & les cite à propos.

Mais,

Mais, outre tout ce que nous avons déjà rapporté des grandes qualités de Paoli, M. B. a fait encore une découverte bien intéressante.—Paoli a de tems en tems des songes, qui lui prédisent l'avenir. M. B. ne doute pas que dans un siècle aussi porté à l'incrédulité, on ne tourne ceci en ridicule; mais cette Incrédulité n'est heureusement qu'une mode passagere, bientôt nous retournerons à une Philosophie plus calme, & nous croirons tout ce que croyoient nos peres ; pourquoi voudrions-nous être plus sages qu'eux ? (Au moins, c'est M. B. qui parle). Paoli a des songes qui lui annoncent l'avenir, rien n'est plus certain. Le Signor Casa Bianca l'a dit à M. B. Paoli le lui a confirmé, tous les Corfes en sont persuadés, & notre Auteur ayant demandé à l'un d'eux, si le Général avoit beaucoup de ces songes, *Tante ! Signore !* lui repondit-il, en empoignant une grande quantité de ses cheveux. M. B. ne sauroit d'ailleurs soupçonner qu'un homme, tel que Paoli, put avoir recours à des fraudes pieuses.

Paoli a outre ses gardes, un certain nombre de chiens autour de lui, prêts à déchirer quiconque l'approcheroit dans les ténèbres. C'est encore un rapport, nous apprend M. B. qu'il a avec les Héros de l'Antiquité. Homere nous représente Télémaque, suivi de deux

deux chiens. (z) Patrocle, en avoit neuf, & la ressemblance est ici plus parfaite. (a) Le vieux Evandre marchoit accompagné de deux chiens. (b) Siphax en avoit deux aussi. (c) Nous devons cependant donner un avis à nos Lecteurs sur cette dernière anecdote, l'exactitude & la vérité nous feront toujours chères. Voici le fait : Mr. Wharton, excellent Litterateur, & un de nos meilleurs Ecrivains, cite ce passage de Tite Live, dans ses Notes sur l'Enéide, & M. B. n'a jamais pu le trouver ; mais il a toute confiance en l'autorité de ce Savant. Nous ne pouvons donc citer ce passage de Tite Live, ni même assurer qu'il soit possible de le trouver — Nous serions au désespoir de dérober aux Ecrivains la moindre portion de la Gloire qu'ils méritent ; mais nous ne pouvons nous empêcher de soupçonner ce morceau d'érudition d'être tiré des papiers du Docte Mathanafius, ou de Martinus Scriblerus ; & dans ce cas M. B. n'eut-il pas du leur en faire honneur ?

“ Je

-
- (z) Homer. Odyss. L. ii. v. 11.
 (a) Homer. Illiad. L. xxiii. v. 73.
 (b) Virgil. Æneid. L. viii. v. 461.
 (c) Tit. Liv.

“ Je quittai Paoli, dit M. B. avec regret
 “ & agitation, mais non fans espérance de
 “ le revoir. Me voilà délivré pour jamais
 “ de toute servile timidité, en présence des
 “ Grands de la terre. Où trouverois-je un
 “ plus grand homme que Paoli ?”

Une fâcheuse fièvre obligea M. B. de s'arrêter quelque tems à la Bastie. Mr. de Marboëuf, & tous les Officiers François lui témoignèrent les plus grands égards. Son Médecin & son Chirurgien refuserent son argent, en disant avec noblesse que leur Roi les récompensoit assez. Notre Auteur a eu à cet égard, bien plus de bonheur que quelques uns de nos Voyageurs modernes, il a trouvé par tout des hommes bons, aimables, officieux. Il aime à nous peindre l'homme en beau, tandis que d'autres se plaisent à le barbouiller avec des couleurs sombres. Si l'Auteur se retrace dans son ouvrage, la Relation de M. B. doit inspirer au Lecteur le désir de le connoître, tandis que certaines Relations qu'on nous a données de la France & de l'Italie, produiront un effet opposé.

Nous ne pouvons mieux finir cet Article qu'en donnant à nos Lecteurs la traduction d'une Lettre de Paoli à M. B. Ce grand Homme s'y peint lui-même avec avantage, & l'enthousiasme ne peut pas y avoir grossi les traits.

“ J'ai reçu la Lettre que vous m'avez fait
 “ l'honneur de m'écrire de la Bastie, & je
 VOL. II. M “ suis

“ suis charmé d'apprendre que vous êtes
“ parfaitement rétabli. Vous avez été
“ heureux de tomber entre les mains d'un
“ Médecin habile. S'il vous arrive encore
“ de prendre du dégoût pour les pays cul-
“ tivés & agréables, & de revenir dans cette
“ malheureuse contrée ; j'aurai soin que
“ vous soyez logé dans des appartemens plus
“ chauds & moins ouverts que ceux de la
“ maison de Colonne, à Sollacoro ; mais
“ vous devrez de votre côté ne voyager que
“ dans les beaux jours. J'attens avec im-
“ patience la Lettre que vous me promettez
“ de Gènes, où je soupçonne que la déli-
“ cateſſe des Dames vous aura fait faire la
“ quarantaine, pour vous purifier de l'in-
“ fection qu'auroit pu vous communiquer
“ l'air de cette Ile ; surtout ſi vous avez eu
“ la fantaiſie de montrer cet habit de ve-
“ lours de Corſe, & ce bonnet, dont les
“ Corſes attribuent l'origine aux caſques,
“ tandis que les Génois prétendent que des
“ voleurs l'imaginèrent pour ſe déguifer,
“ comme ſi ſous le Gouvernement Génois
“ les voleurs publics pouvoient craindre
“ d'être punis. Je ſuis ſur cependant que
“ vous aurez pris le bon parti avec ces per-
“ ſonnes aimables & délicates, en leur in-
“ ſinuant que les cœurs des belles Dames
“ ſont formés pour la compaſſion, & non
“ pour le dédain & la tyrannie, & que vous
“ ſerez ainſi rentré facilement dans leurs
“ bonnes

“ bonnes graces. Dès que je fus de retour
 “ à Corte, je reçus avis qu’Abbatucci avoit
 “ abordé secrettement sur la côte de Solen-
 “ zara. Tout nous porte à croire qu’il y
 “ étoit venu avec des desseins contraires au
 “ repos public ; cependant il s’est rendu lui-
 “ même prisonnier au chateau, & témoigne
 “ du repentir. En passant par Bogognano
 “ j’appriis qu’un Officier Génois réformé
 “ cherchoit des associés pour m’assassiner.
 “ N’y ayant pas réussi, & se voyant décou-
 “ vert, il se refugia dans les bois, il y a été
 “ tué par un parti que les Magistrats des
 “ Provinces Ultramontaines avoient envoyé
 “ pour le saisir. Ces embuches ne paroîs-
 “ sent pas de bons Préliminaires de notre
 “ accommodement avec la République. Vo-
 “ tre amitié me sera toujours présente, & je
 “ ferai charmé de continuer une correspon-
 “ dance avec vous. Croyez que je suis vo-
 “ tre très-affectonné ami, *Pascal Paoli*.
 “ Patrimonio le 28. Décembre 1765.”

Les sentimens de M. B. n’ont point été
 stériles. C’est à ses écrits & à ses soins que
 Paoli doit les secours que lui ont envoyé
 nombre de particuliers d’Ecosse & d’Angle-
 terre.—Des Comédiens de campagne
 même, ont joint à ces Soucriptions le pro-
 duit d’une de leurs représentations.

L’Ouvrage de M. B. est plus propre à
 exciter la curiosité, qu’à la satisfaire ; &
 malgré tout ce qu’on a écrit, il nous man-

que encore une Histoire de Corse, & des détails moins suspects & plus approfondis. Un Gentilhomme Anglois (Mr. Symonds) voyage depuis plusieurs années ; mais ce n'est pas comme Smelfungus, Mundungus, & tant d'autres, c'est dans un goût tout différent : il voyage pour s'instruire, il s'attache surtout aux objets les plus curieux, & les plus négligés. Ce Gentilhomme a passé aussi en Corse, & les Lettres qu'il a écrit à ses amis, nous font souhaiter extrêmement qu'il communique ses observations au Public.

Si M. B. a eu des Admirateurs, il a trouvé aussi des Critiques. M. K. entr'autres grand Ecrivain de Brochures, en a lancé une assez vive contre lui. (d) L'Auteur paroît avoir été vivement blessé des eloges que M. B. fait de Johnson, il cite quantité de morceaux des Ouvrages de cet Homme de Lettres, & prouve, ou croit prouver, que M. B. a fait un présent funeste aux Corfes, en leur envoyant de tels Ecrits. C'est là le principal objet de sa Brochure ; mais il s'en écarte quelquefois pour critiquer notre Voyageur, & pour le plaisanter sur son enthousiasme. Il finit par un Parallele, dont quelques traits pourront amuser un moment nos Lecteurs.

“ Com-

(d) *Epistle to M. B. &c.*

“ Comment pouviez vous avoir l'idée (dit
 “ M. K. à M. B.) de comparer deux êtres
 “ aussi différens que Pascal Paoli & Samuel
 “ Johnson. Vous auriez deployé avec bien
 “ plus de succès votre talent pour les pa-
 “ ralleles, en faisant choix d'un Homme
 “ aussi populaire, aussi patriotique, aussi
 “ entreprenant que l'est votre Héros. Vous
 “ devinerez bien de qui je veux parler.”

La ressemblance est effectivement si frap-
 pante, que je ne puis me refuser au plaisir
 d'en détailler les traits.

Parallele entre Pascal Paoli, Général des
 Corfes, & Jean Wilkes, Membre du Par-
 lement pour la Comté de Middlesex.

Observons d'abord que les deux personnes,
 que je compare, ne le cedent pour le Patrio-
 tisme & la popularité à aucun des grands
 hommes de Plutarque.

M. B. dit du Général ; qu'il a l'esprit
 fort orné, qu'il fait plusieurs langues, & qu'il
 parla françois avant dîner. On peut dire
 tout cela de Mr. Wilkes, & je me rappelle
 en particulier, qu'ayant un jour le plaisir
 de diner avec lui, *il parla françois avant
 dîner.*

Paoli examine avec attention les nou-
 veaux visages. Mr. W. a aussi cette habi-
 tude, même lorsqu'il n'y a aucun danger à
 craindre, même lorsque ce sont des Dames
 qui lui font visite.

M. B. a jugé à propos de nous apprendre

que P. avoit un habit verd & or, lorsqu'il lui parut si grand à Sollacoro. Je remarquerai donc aussi que M. W. avoit un habit verd & or, lorsqu'il parut si grand à Brentford, & qu'il y fut élu Membre du Parlement.

Paoli a beaucoup de condescendance & de politesse.—Vit-on jamais rien de plus poli que M. W. un jour d'Élection ?

Le crédit de Paoli sur l'esprit des Corfès est très-extraordinaire. Le pouvoir & la Popularité de M. W. sont bien plus étonnans encore.

Les Corfès sont changeant (dit M. de Thou) cependant leur attachement pour Paoli s'est soutenu dix ans. Personne ne doute; j'espère, que les Anglois ne foyent aussi changeans que les Corfès, cependant depuis plusieurs années leur attachement pour M. W. n'a fait qu'augmenter.

Paoli est extrêmement vif; n'est jamais tranquille; connoit l'Histoire d'Angleterre; a même vu un *Nord Breton*; (e) n'a pas les vertus conjugales.—Tout cela est vrai de M. W.

Plutarque, & ses imitateurs rapportent aussi les circonstances en quoi différent les grands hommes; nous suivrons leur méthode.

Paoli

(d) Feuille Politique de M. W.

Paoli a des songes qui l'instruisent de l'avenir. M. W. peut rever, mais il ne songe pas.

Paoli prédit que les braves Corfes seront libres, & heureux après sa mort. M. W. ne prédit rien, & ne fait ce que deviendront les Droits & les Priviléges des Anglois, même pendant sa vie.

Paoli est Prophète aussi bien que Patriote. M. W. peut être Patriote ; mais il n'est rien moins que Sorcier.

Il est difficile de décider entre ces deux grands hommes. Si le courage patriotique, & les grands talens de Paoli ont été utiles aux Corfes ; ceux de M. Wilkes l'ont été de même aux Anglois. L'un & l'autre ayant employé ces talens d'une maniere très-extraordinaire. Disons, en concluant, que M. Wilkes est certainement le Patriote le plus entreprenant ; mais que Paoli est le plus fortuné.



A R T I C L E VI.

Histoire & Etat présent de l'Électricité,
par JOSEPH PRIESTLEY, Docteur
en Droit, & de la S. R. à Londres,
chez Johnson, &c. 1767, 4to.
472. pp.

Causa latet, vis est notissima.

L'ÉLECTRICITÉ fait une partie si intéressante de l'Histoire naturelle ; elle est traitée dans cet Ouvrage d'une manière si complète, que nous avons cru ne pouvoir mieux faire que d'en donner un Extrait.

L'Auteur a dédié son Ouvrage au Comte de Morton, Président de la Société Royale. (f) Ce Seigneur en faisoit grand cas, & l'appeloit *le Code de l'Électricité*.

Mr. Priestly dit entr'autres choses dans sa Préface, qui est très bien écrite ; qu'il a indiqué chaque nouveau fait, & chaque circonstance importante dans leur ordre naturel ; mais qu'il a abrégé tous les longs détails, & évité avec soin les répétitions & les digres-

(f) Il est mort depuis.

digressions. Qu'il a, pour cet effet, parcouru attentivement tous les Auteurs originaux qu'il a pu se procurer, & que dans la crainte d'altérer le sens des Ecrivains, il n'a rien changé à leurs expressions, ou les a traduites le plus littéralement que possible. Qu'il s'est fait une regle constante de ne point s'arrêter aux erreurs, aux méprises, & aux querelles des Auteurs, à moins qu'il n'en résultat quelque utilité au Lecteur, & qu'il croit leur avoir rendu une exacte justice. Qu'il espère aussi n'avoir montré aucune partialité pour ses compatriotes, & même pour ses amis : Et que si les Auteurs Anglois sont plus souvent cités dans son Ouvrage que les étrangers, c'est qu'il a pu les consulter aisément, au lieu qu'il n'a pu même se procurer quelques uns des Ouvrages étrangers sur cette matiere.

Mr. P. avoue qu'il ne peut terminer sa Préface sans montrer une partie de l'enthousiasme qu'il a contracté par sa longue application à l'Electricité. Il forme en conséquence des vœux, pour qu'un plus grand nombre de ceux qui mènent une vie retirée & consacrée à l'étude, s'attachent à cette partie de la Philosophie expérimentale. Ils trouveroient dans cette application une agréable variété, de l'activité jointe à la spéculation, la tête ne seroit pas seule occupée, les bras & les mains le seroient aussi. Les Expériences électriques sont les plus nettes, & les plus agréables

agréables de toutes, les moins pénibles, susceptibles d'une étonnante variété, & elles fournissent les phénomènes les plus surprenans.

L'Électricité offre un champ aussi fertile que vaste, on peut y entrer sans avoir un grand fonds de connoissances préliminaires. Tout homme un peu au fait de la Philosophie expérimentale, peut se trouver d'abord de niveau avec les *Electriciens* les plus expérimentés. Et nos propres découvertes nous intéressent bien plus que celles des autres, quoique plus importantes encore.

Ce qui augmente encore l'importance de l'étude de l'Électricité, c'est qu'elle est devenue un objet étendu. Le Fluide électrique n'est point sur le Théâtre du Monde un agent local ou accidentel : Les dernières découvertes montrent que sa présence & ses effets sont par tout, & qu'il joue un des premières rôles dans les plus grandes & les plus intéressantes scènes de la Nature. Il n'est pas, ainsi que le Fluide magnétique, confiné dans une seule espèce de corps, puisque tout corps connu est ou un conducteur, ou un non-conducteur de l'Électricité.

Après cette digression en faveur de son étude favorite, M. P. entre dans quelques détails sur la Fabrique de son Ouvrage. A l'Histoire des découvertes, placées dans leur ordre chronologique, il a cru devoir ajouter, surtout en faveur des jeunes *Electriciens*,

un Traité méthodique sur l'Électricité, qui contient la substance de l'Histoire sous une autre forme, avec des observations & des instructions. Enfin il a rendu compte de quelques expériences nouvelles qu'il a eu le bonheur d'imaginer.

L'Auteur promet de faire imprimer les additions qu'il pourra faire dans la suite à son Ouvrage dans le même format, pour qu'on puisse les joindre au reste.

Tout son Ouvrage est divisé en VIII. Parties.

I. PART. *L'Histoire de l'Électricité.*

Période 1. Expériences & découverts qui ont précédé celles de Mr. Hawksbec.

Thales de Milet, qui vivoit environ 600 ans avant J. C. fut si fort frappé du pouvoir attractif, qu'a l'Ambre lorsqu'il est frotté, qu'il s'imagina qu'il étoit animé. Environ 300 ans après, Théophraste, dans un ouvrage que nous avons encore, s'étend beaucoup sur cette propriété de l'Ambre, appelée en Grec *ἤλεκτρον*, d'où est venu le mot *d'Électricité*. Pline en parle en passant, aussi bien que d'autres Naturalistes plus modernes, comme Gassendi, Kenelm Digby, & le Chevalier Thomas Brown, mais on ne fit aucun progrès dans cette branche jusqu'au Docteur Gilbert, qui donne dans son Livre sur l'Aiman (*de Magnete*) quantité d'Expériences électriques.

électriques. Bacon a donné une Liste des corps attractifs. Mr. Boyle augmenta cette Liste, environ l'an 1670, mais il ne paroît pas qu'il eut aucune idée un peu nette de la Repulsion électrique. Othon Guericke, de Magdebourg, Contemporain de Boyle, fit des Expériences électriques avec un globe de souffre, tourné sur son axe, dans un châssis de bois, & frotté avec la main, par où il parvint à quelque connoissance de l'Attraction & de la Repulsion électriques, ainsi que de la qualité électrique qu'acquieren les corps plongés dans les atmosphères électriques. Il distingua aussi l'espece de sifflement que fait le feu électrique en sortant du Globe. En 1708. le D. Wall, en passant & repassant lentement dans sa main bien seche une longue & large pièce d'Ambre, trouva qu'elle rendoit dans l'obscurité une lumière considérable, mais qu'en la frottant avec un morceau de drap, elle en rendoit encore davantage, qu'on entendoit même alors beaucoup de petillemens accompagnés d'un trait de lumiere, qu'en tenant le doigt, à une petite distance, il étoit sensiblement frappé d'un de ces traits, avec une espece de craquement très-fort. L'un & l'autre representans jusqu'à un certain point (ce sont ses expressions) l'éclair, & le tonnerre. Newton parle aussi de l'Electricité dans deux questions ajoutées à son Optique, il y donne à entendre que les corps électriques étant

frottés

frottés laissent échapper un fluide électrique, & que cette émission est produite par les vibrations des parties de ces corps.

Période II. Expériences & Découvertes de Mr. Hawksbec.

En 1709. M. Hawksbec observa le premier le grand pouvoir électrique du verre, avec une variété de Phénomènes relatifs à l'Attraction & à la Repulsion électriques. Il se servit de machines électriques avec des globes de verre tournés, presque semblables à ceux qu'on employe aujourd'hui. Il fit aussi usage de globes de cire d'Espagne, & de soufre.

Période III. Expériences & Découvertes de Mr. Etienne Gray, jusqu'en 1733.

Ce Physicien découvrit la communication du pouvoir électrique des corps naturellement électriques à ceux qui ne le sont pas, ou dans lesquels du moins on ne peut exciter ce pouvoir d'une manière sensible.

Période IV. Expériences & Découvertes de Mr. du Faye.

Ces Expériences prouvent, 1.) Ce que Othon Guericke avoit, en quelque manière, observé, que les corps naturellement électriques attirent tous ceux qui ne le sont pas, & les repoussent aussitôt qu'ils deviennent électriques. 2.) Qu'il y a deux sortes très-différentes d'Électricité. L'une Vitrée, & l'autre Résineuse, qui se repoussent & s'attirent l'une l'autre. Ce dernier principe explique
aisément

aisement un grand nombre de Phénomènes, & conduira vraisemblablement à beaucoup d'autres découvertes.

Période V. Continuation & conclusion des Expériences de Mr. Gray.

Il en tire la conséquence qu'un jour on découvra la méthode d'accumuler le fluide, & il propose une espèce de *Planétaire* électrique.

Période VI. Expériences du D. Desaguliers.

Période VII. Expériences des Physiciens Allemands, & du D. Whatson, avant la découverte de la Phiole de Leyde en 1746.

Période VIII. Histoire de l'Électricité depuis la découverte de la Phiole de Leyde en 1746, jusques aux découvertes du D. Franklin.

§. I. Histoire de la Phiole de Leyde, jusques aux découvertes du D. Franklin qui ont rapport à cette Phiole.

M. Cuneus de Leyde est le premier qui a accumulé le fluide électrique dans une phiole de verre ; il fit cette découverte par hasard, en répétant quelques Expériences de Messrs. Muschenbrock & Allaman. D'autres disent que c'est Mr. Muschenbrock lui-même qui en reçut le choc. Le D. Whatson trouva ensuite que l'Expérience réussissoit mieux avec une phiole mince dont l'eau étoit plus chaude que l'air environnant. Il trouva aussi que, toutes choses égales, le
choc

choc étoit en raison des points, ou plutôt de la surface, de contract entre les doigts, ou la main & le verre. Surquoi le D. Bewis employa un moyen de porter la Force d'une Phiole pleine fort au delà de ce à quoi on s'étoit d'abord attendu. Il habilla (c'est ainsi qu'il s'exprime) tout l'extérieur de la Phiole jusques près du col avec une légère feuille de plomb ou d'étain, il y joignit un petit fil d'archal d'une longueur arbitraire, qui communique au surtout de la Phiole. Par ce moyen une personne tenant le fil à quelques miles de distance, éprouve, lorsqu'on tire l'étincelle de la Phiole, un choc aussi violent que si sa main eut touché le surtout dont la Phiole est entourée. Le D. Bewis découvrit aussi que lorsque la Phiole est remplie d'une substance métallique, comme de la limaille de fer, de la dragée de plomb, ou du vif argent, elle donnoit un choc encore plus fort que si elle n'étoit pleine que d'eau. En 1746. M. Wilson déterminâ le choc sur quelque partie du corps que ce fut, sans affecter les autres, & en augmenta la violence en plaçant la Phiole dans l'eau.

§. 2. Methodes employées par les Physiciens Anglois & François, pour mesurer la distance à laquelle le choc électrique peut être porté, & le degré de vélocité avec lequel il passe.

Nous

Nous avons cru que ce petit tableau de la progression des Découvertes électriques pourroit intéresser tous nos Lecteurs. Mais nous voici parvenus à une si riche moisson d'expériences, que nous ne devons plus entrer dans aucun détail. En voilà assez pour ceux qui ne sont pas Philosophes ; & quant aux Gens du métier, les titres suffiront pour leur faire sentir tout le mérite de cet Ouvrage.

§. 3. Diverses Découvertes du D. Watson, & autres Philosophes, jusqu'à celles du D. Francklin.

§. 4. Expériences sur les animaux, & autres corps organisés pendant ce Période, avec des Expériences de M. l'Abbé Nollet, qui y ont rapport.

§. 5. Histoire des Tubes médicaux, & d'autres communications des vertus médicales par l'Électricité, avec différentes refutations.

Période IX. Expériences & Découvertes du D. Francklin.

§. 1. Découvertes du D. Franklin touchant la Phiole de Leyde, & autres Découvertes qui en dépendent.

§. 2. Découvertes du Dr. Franklin, sur les rapports qui se trouvent entre la foudre & l'Électricité.

§. 3. Diverses Découvertes du même, & de

de ses amis en Amérique pendant le même Période.

Période X. Histoire de l'Électricité, depuis que le Dr. Franklin, a fait ses expériences en Amérique jusqu'en 1766.

§. 1. Progrès dans l'Apparatus électrique, avec des expériences & des observations qui y ont rapport.

§. 2. Observations sur la manière de diriger le pouvoir des différentes substances, & en particulier les Expériences de Mr. Canton sur l'air, & celles du Sigr. Beccaria sur l'air & l'eau.

§. 3. Expériences & Découvertes de Mr. Canton relatives à la surface des corps électriques, & autres faites en conséquence, ou appartenant au même sujet; touetes tendantes à démontrer l'existence des deux Électricités.

§. 4. Expériences de Mr. De Laval, relatives aux deux Électricités, & sa dispute avec Mr. Canton à ce sujet.

§. 5. Expériences & Découvertes de Mr. Canton, relatives aux corps plongés dans des Atmosphères électriques, avec des Découvertes faites en conséquence par d'autres Phisiciens.

§. 6. Expériences de Mr. Symmer, relatives aux deux Électricités, avec celles qui ont été faites en conséquence par Mr. Jean François Cigna.

§. 7. Continuation de l'Histoire de la Phiole de Leyde

§. 8. Expériences & Observations sur la lumière électrique.

§. 9. L'Électricité du tour malin.

§. 10. Découvertes qui ont été faites depuis celles du Dr. Franklin, par rapport à l'identité du tonnerre & de l'Électricité.

§. 11. Observations sur l'état général de l'Électricité dans l'Atmosphère.

§. 12. Essais d'explications des Phénomènes les plus extraordinaires de l'Électricité, sur la terre & dans les cieux.

§. 13. Observations sur l'usage des conducteurs métalliques, pour garantir de la foudre les bâtimens, &c.

§. 14. De l'Électricité Médecinale.

§. 15. Diverses Expériences & découvertes faites durant le cours de ce Période.

II. PARTIE. *Une Suite de Propositions, comprenant toutes les propriétés générales de l'Électricité.*

III. PARTIE. *Théories de l'Électricité.*

§. 1. Des Théories philosophiques en général, & des Théories qui ont précédé celles du Dr. Franklin.

§. 2. Théorie de l'Électricité positive & négative.

§. 3.

§. 3. Théorie des deux Fluides Electriques.

IV. PARTIE. *Des desiderata dans la science de l'Electricité, & des conjectures qui pourroient contribuer à l'étendre.*

§. 1. Observations générales sur l'état présent de l'Electricité.

§. 2. Questions & conjectures destinées à accélérer de nouvelles Découvertes. 1.) Questions & conjectures, touchant le Fluide électrique. 2.) Les corps électriques & les conducteurs. 3.) L'Excitation. 4.) L'Electrification. 5.) Le Pouvoir de charger les corps électriques. 6.) L'Electricité du verre. 7.) Les Effets de l'Electricité sur les corps Animaux. 8.) L'Electricité de l'Atmosphère.

§. 3. Branches de connoissances particulièrement utiles à un Electricien.

V. PARTIE. *De la construction des Machines électriques, & des principales parties d'un Apparatus électrique.*

§. 1. Observations générales sur la construction d'un Apparatus électrique.

§. 2. Description de quelques machines particulieres, avec des Observations sur leurs principaux avantages & défauts.

VI. PARTIE. *Maximes de Pratique à l'usage des jeunes Electriciens.*

VII. PARTIE. *Description des plus curieuses Experiences,*

§. 1. Experiences curieuses faites sans la bouteille de Leyde.

§. 2. Experiences curieuses faites avec cette bouteille.

§. 3. Autres Experiences faites par une combinaison d'instrumens philosophiques.

VIII. PARTIE. *Nouvelles Experiences faites en 1766.*

§. 1. Experience sur l'excitation, & surtout des Tubes dont l'air est condensé, & des grands globes de verre.

§. 2. Experiences, qui prouvent l'existence d'un courant d'air provenant des extrêmités des corps électrisés, soit positivement, soit négativement.

§. 3. Experiences sur l'air méphitique, & le charbon de bois.

§. 4. Experiences sur le pouvoir conducteur de diverses substances.

§. 5. Experiences à l'égard de la diffusion de l'Electricité, sur les surfaces des tubes de verre, & une nouvelle methode de produire le choc électrique.

§. 6.

§. 6. Expériences faites pour vérifier différens détails de la Théorie de l'Électricité du Sign. Beccaria, & surtout à l'égard de ces légères substances que la matiere électrique entraine pour aider à son passage.

§. 7. Différentes Expériences sur la charge & la décharge des jarres de verre, & des *batteries*.

§. 8. Expériences sur des Animaux.

§. 9. Expériences relativement aux taches circulaires que font sur les métaux de grandes, explosions électriques.

§. 10. Expériences sur les effets de l'explosion déchargée au travers d'une chaîne d'airain & autres substances métalliques.

§. 11. Expériences relatives au passage de l'explosion électrique, par dessus la surface de quelques substances conductives sans les pénétrer.

§. 12. Expériences sur le tour malin.

§. 13. Expériences de différens genres.

1. Observations sur l'étincelle électrique, prise au travers de plusieurs pièces de métal.
2. Une Déception relativement à la direction de l'étincelle électrique.
3. Une Expérience tendante à déterminer, si les substances électriques, dans leur état naturel, contiennent plus de fluide électrique que les Conducteurs.

4. Détermination du ton musical de plusieurs décharges.
5. Expériences sur les effets de la teinte métallique que l'on donne à la surface du verre.
6. Une Expérience destinée à déterminer, si la fermentation contribue à la production de l'Électricité.
7. Autre Expérience, pour déterminer si l'évaporation contribue à la production de l'Électricité.
8. Autre, pour déterminer si l'Électricité accélère ou retarde la gèle.
9. Examen d'un tube de verre, chargé pendant long-tems, & scellé hermétiquement.
10. Détermination par le moyen de l'explosion électrique du poids nécessaire pour produire le contact de certains corps.
11. L'Effet de l'explosion transmise à travers diverses liqueurs.
12. Observations sur les couleurs de la lumière électrique.
13. Observations sur les petits cercles que rassemble l'Électricité du globe excité.
14. Expériences tendantes à déterminer le degré de différence du pouvoir conducteur de plusieurs métaux.
15. Expériences faites avec une coupe électrisée.

Le même Auteur nous a donné depuis un Ouvrage très-utile aux commençans. *Introduction*

Introduction familiere à l'Etude de l'Electricité,
par J. Priestley, Dr. en Droit. Nunc opus
est leviores lyra. Londres, 1768, 4to. 51. pp.
avec des Planches.

Cet Ouvrage est divisé en quatre Parties. Dans la premiere l'Auteur indique toutes les propriétés générales de l'Electricité, & cite plusieurs Expériences, surtout les plus agréables. Il donne dans la seconde des directions pour se servir des Machines électriques, & faire des Expériences avec succès. Il indique dans la troisième les meilleures Machines électriques; & enfin dans la quatrième il donne une explication des Termes Techniques.



A R T I C L E VII.

S P E C T A C L E S.

NOS Prédictiones se font heureusement accomplies, & nous aurons le plaisir d'entretenir nos Lecteurs de plusieurs Pièces de Théâtre qui ont eu du succès.

La Fausse Délicatesse. Comédie en cinq Actes, par Mr. Kelly, a eu beaucoup de Représentations, & il s'en est débité un nombre prodigieux d'Exemplaires. La Scène est à Richmond, chez Lady Betty Lambton.

Act. 1. *Milord Winworth s'entretient avec son ami Sidney. Cet aimable Seigneur a fait long-tems la cour à Lady Betty, qui est veuve & qui l'a refusé par une fausse délicatesse, désespérant de s'en faire aimer, il veut épouser Miss Marchmont, jeune Dame sans fortune, dont elle est la Protectrice. Sidney, à qui il communique son projet, engagé avec Miss Rivers, Parente de Lady Betty, est en secret amoureux de Miss M. Cette jeune Dame le joint avec M^{de}. Harley, Femme vive légère qui éguaye le sérieux des autres femmes de la Pièce. Après quelques Scènes qui avancent peu la marche arrivent Mr. Cecil homme d'un certain âge*
ami

ami de la famille, Protecteur de Miss Marchmont ; & *Sir Harry*, jeune homme son Parent. Cecil est un honnête homme, plein d'esprit & de sentiment ; mais singulier. Paris d'où ils reviennent tous les deux, ne l'a point changé ; il ne met que cinq minutes à sa toilette, & il contraste bien avec son jeune parent, qui a beaucoup mieux profité du séjour de la Capitale. On demande à Cecil, s'il a vu des Anglois à Paris ?—“ Oui, & “ ce qui étoit pire encore j'en ai rencontré “ dans toutes les Villes où j'ai passé ; mais “ vous savez que les Anglois sont une “ Nation très-commerçante, & il en est de “ leurs fous comme de leurs marchandises, “ il s'en fait une grande exportation.” *Sir Harry* prie le *Colonel Rivers* de lui accorder sa fille. Le Colonel répond qu'il est homme d'honneur, & qu'il a donné sa parole à *Sidney*.-- “ Mais vous n'avez pas encore signé.-- Vous “ croyez donc que je puis me dispenser de “ s tenir ma parole, parce que je ne suis pas “ lié légalement. *Sir Harry*, les Loix ne “ furent point faites pour les hommes d'hon- “ neur, la rectitude de leurs sentimens leur “ tient lieu de parchemin.”

Act. 2.

Lady Betty avoue à *Mde. Harley* qu'elle aime *Lord Winworth* ; elle s'en est surtout aperçue, lorsqu'il a cessé de lui faire la cour ; mais elle a été malheureuse avec son premier époux. Une femme vraiment délicate ne devrait point aimer deux fois, *Mde. Harley* lui offre d'informer *Lord W.* de ses sentimens,

timens, mais comme de son chef. Elle ne peut l'accepter, cela blesse sa délicatesse.—
 “Graces au Ciel, dit Mde. H. mes senti-
 mens ne sont pas assez raffinés pour me
 rendre malheureuse.” Sir Harry annonce
 à Cecil le refus de Rivers.—“Ne vous ai-
 je pas toujours assuré, (dit Cecil,) que le
 Colonel étoit trop sensé pour donner sa fil-
 le à un fat?” Sir Harry dit qu'il est aimé,
 & qu'il enleva Miss Rivers. Cecil resté
 seul, nous apprend qu'il est amoureux de
 Miss Marchmont, mais il sent tout le ri-
 dicule de la chose, & il a fait son voyage
 pour guérir, sans y avoir réussi. Lord Win-
 worth a voulu avoir une conversation avec
 Lady Betty pour lui découvrir son dessein,
 d'épouser Miss Marchmont. Lady B. espère
 qu'il veut encore lui renouveler ses homa-
 ges. Cette situation produit une scène pi-
 quante & tres-bien filée, où l'erreur dure long
 tems, & où au moment où le Lord nomme
 Miss Marchmont, Lady B. se croyoit au
 comble de ses vœux. Elle fait part à
 Mde. H. de son malheur.—“Je suis punie
 avec justice, la femme qui manque de
 candeur, lorsqu'un homme de mérite l'a
 distinguée, manque d'une vertu essenti-
 elle.”—Mais elle est trop délicate pour
 s'opposer au bonheur de Miss Marchmont,
 Protectrice généreuse, si elle la reçue chez
 elle, si elle lui a assuré de quoi vivre, elle
 s'en croit, bien dédomagée par les agrémens
 de

de sa compagnie, & les douceurs de son amitié. Non, elle n'exigera jamais d'elle de repousser le plus aimable des hommes, & quoiqu'il lui en coûte, elle va lui faire les propositions de M. W.

Sir Harry a un entretien dans le jardin A&t. III. avec Miss Rivers pour l'engager à se laisser enlever. Après bien de la résistance, elle cède. Les réflexions du Colonel, qui les écoute sont d'un fort bon comique. Cecil, pour sonder Miss M. lui propose d'épouser un homme de son âge, elle rejette cette idée, l'embaras de Cecil, les beaux sentimens que déploye Miss M. rendent cette Scène fort intéressante. Outre le peu de convenance des âges, Miss M. avoue à son ami que son cœur n'est pas libre, qu'il est à Sidney, mais que souffrant en silence, elle évitera de troubler le repos d'une famille à qui elle a les plus grandes obligations. Cecil est attendri jusques aux larmes, & sort en lui disant—
 “ Vous serez heureuse après tout ; mais
 “ voici Lady Betty, je ne puis m'expliquer
 “ Ecoutez cependant, n'allez pas supposer
 “ que je sois fâché du refus que vous avez
 “ fait de mon ami—Ne vous imaginez
 “ rien de pareil. Il a trop de fierté pour con-
 “ traindre une femme, trop d'humanité
 “ pour contribuer à son malheur.——C'est
 “ d'ailleurs un ridicule personnage, ainsi
 “ peu importe, vous dis-je.” Lady Betty
 fait à Miss M. les propositions de M. W. Le
 Lecteur

Lecteur sentira combien cette situation est théâtrale. L'émotion de Lady B. la force d'indignation qu'elle témoigne de ce que Miss M. refuse la main du plus aimable des hommes ; font penser à cette jeune Dame que sa Protectrice s'intéresse extrêmement à ce mariage ; restée seule, elle se détermine, par reconnaissance pour Lady B. à épouser M. W. (Ceci n'est pas fausse délicatesse, c'est manque de délicatesse.)

Act. IV. Lady Betty comunique à Mde H. sa confidente le refus de Miss M. qui lui redonne des espérances. Mais au même instant entre Miss M. qui déclare à sa Protectrice qu'elle est déterminée à accepter la main du Lord. Lady B. s'apperçoit qu'elle se fait violence, par égard pour elle. “ Son propre bonheur, dit-elle, m'oblige à la dé-
 “ tromper, je vais le faire.” Elle en est prévenue par M. W. qui vient savoir le succès de sa démarche. La maligne Harley se retire “ & les abandonne aux conséquences
 “ de leur ridicule délicatesse.” Lady B. refuse d'annoncer à Milord le consentement de Miss M. qui toujours persuadée qu'elle le désire vivement, & qu'elle n'en agit ainsi que par discrétion, annonce elle-même à Milord qu'elle accepte sa main. Tous deux font leurs remerciemens à Lady B. de l'intérêt qu'elle leur a témoigné—“ Vous n'êtes
 “ occupée, dit Milord, qu'à contribuer au
 “ bonheur des autres, & le bonheur est tou-
 “ jours

“ jours votre recompense.—Vous ne sauriez
“ vous imaginer, je vous assure, Milord, com-
“ ment je suis recompensée dans cette occa-
“ sions ci.”

: Miss Rivers se rend à minuit au jardin, pour y rencontrer Sir Henri ; & partir avec lui ; mais son pere se presente à elle. Comme cette Scène a beaucoup contribué au grand succès de la pièce, que, par plus d'une raison, elle a été très-applaudie des Loges, nous allons la donner en entier à nos Lecteurs.

MISS RIVERS.

Mon Pere !

RIVERS.

Oui, Léonore——Votre pauvre, abandonné, malheureux Pere.

MISS RIVERS.

Oh ! Monsieur !

RIVERS.

Je ne craignois gueres d'avoir sujet un jour de regretter votre naissance, & j'imaginois encore moins que vous dussiez violer tous vos devoirs, quand vous seriez en âge de les connoître.—De quoi, ma Fille, votre malheureux pere s'est-il donc rendu coupable, pour que vous ne puissiez vivre plus long-tems avec lui ?——En quoi s'est-il montré indigne de votre estime, ou de vô-
tre

tre affection ?——Du moment de votre naissance, jusqu'à cette heure infortunée, il a travaillé pour votre bonheur.——Comment ses soins sont-ils récompensés ? Vous vous arrachés de ces bras qui vous ont cheri avec tant de tendresse, lorsque la reconnaissance, la générosité, la nature devoient vous y retenir pour toujours.—

Mifs RIVERS.

Mon Pere !

RIVERS.

Rappelle-toi, Fille égarée, rappelle-toi, ma conduite passée, n'ai-je pas retreci le cercle de mes plaisirs, pour augmenter les tiens, & n'ai-je pas lu dans tes yeux pour prévenir tes délirs ? Ai-je jamais, ainsi que tant d'autres peres, montré de la prédilection pour quelqu'homme qui vous déplaisoit ?—ou marqué la moindre envie d'affervir vos vœux à mes caprices ? Au contraire, ne paroissiez vous pas approuver l'engagement que j'ai pris avec Sidney ?

Mifs RIVERS.

Je rougis de moi-même.

RIVERS.

Comment donc, Léonore, ai-je mérité un semblable retour.—Vous avez du jugement ; quoique

quoique vous manquiez d'affection filiale & quelque indifférente que ma tranquillité puisse être à votre cœur, mes raisonnemens doivent vous convaincre.—Je vous aimois, Léonore, avec la plus vive tendresse qu'un pere ait jamais éprouvé, & je me flattois que les preuves, que je vous en donnois chaque jour, intéressoient ma fille à mon bonheur.—Mais, hélas ! les complimens frivoles d'un fat renversent en un moment le travail de ma vie. La fille, que je regardois comme le support de ma vieillesse, me trahit quand je suis le plus tranquille, & récompense de sa main l'assassin qui me perce le cœur.—

Miss RIVERS.

Ecoutez-moi, mon pere, écoutez-moi !---

RIVERS,

Je ne suis point venu, Léonore, pour arrêter votre fuite, pour mettre le plus léger obstacle à vos desirs.—Vous êtes maîtresse de votre personne, & je dédaigne de retenir par force, ma fille même, quand l'inclination ne la retient pas.—Puisque ni le devoir, ni la prudence, ni la tendresse, ni vos propres intérêts ne peuvent vous retenir—Allez, à cet homme, qui vous a appris à fouler aux pieds les sentimens de la Nature, qui a gagné votre cœur, en montrant du mépris pour votre pere.--Allez à lui hardiment ma fille, &
riez

riez des tourmens qui déchirent ce sein malheureux.—Soyez uniformement coupable, & n'ajoutez pas la bassesse d'une méprisable fuite, au manque impardonnable d'affection filiale. (*Sortant.*)

Mifs RIVERS.

Que je suis malheureuse !

RIVERS, (*Revenant.*)

Encore un mot, Léonore,——& je vous dis Adieu pour toujours.——Quoique vous foyez ici pour dépouiller toute affection filiale, je ne quitterai point cette place sans m'aquitter jusqu'au bout des devoirs d'un pere, sans pourvoir à vôtre bien être, tandis que vous me mettez au désespoir.——Dans ces heures où je goûtois tous les délices de l'amour paternel, je vous promis souvent une dot de 20000 livres. Sans doute, je fis cette promesse quand je vous croyois incapable d'ingratitude, ou de dissimulation,——quand je me flattois que vous ne donneriez pas votre main, sans quelque apparence de bonheur.——Mais enfin, c'est une promesse, & je vais l'aquitter.—Ce portefeuille contient des billets pour la valeur de la somme——prenez-le,——mais ne me revoyez jamais.—Bannissez pour toujours mon nom de votre mémoire.—Et lorsque j'aurai quitté cette terre, que votre conduite me rend insupportable, vantez à
votre

votre époux l'excès d'une passion qui abrégéa les jours de votre pere infortuné."

Je souhaite que mes Lecteurs aient autant de plaisir en lisant cette scène, que j'en ai goûté en la traduisant. On conçoit bien que *Miss Rivers* refuse de suivre *Sir Harry*, qui arrive avec *Cecil*. *Sir Harry* veut l'enlever par force, *Cecil* s'y oppose, & *Miss Rivers* se retire." Je suis venu ici, dit *Cecil* au jeune homme, pour assister un homme
 " d'honneur, & non pour être complice
 " d'un coquin.—Que vos amis du monde,
 " vos amis du bon ton, s'entr'aident dans
 " leurs vices ! je ne suis ami que des vertus,
 " & quand j'estime un homme, je fais tous
 " mes efforts pour le rendre honnête malgré
 " lui."

Mr. *Sidney* dit au Colonel *Rivers*, qu'a- Act. V.
 yant appris que *Miss Rivers* avoit donné son cœur à un autre, il ne vouloit point contribuer à son malheur, & le remercioit de l'honneur qu'il lui destinoit.—" Il y a, dit-
 " il, d'ailleurs quelque chose de très-révol-
 " tant à s'unir à une femme dont le cœur est
 " engagé, & l'on ne fait quel est le plus
 " méprisable, ou celui qui s'abaisse a rece-
 " voir la main sans le cœur, ou celui qui
 " épouse une Prostituée." *Sidney* ne dit dans toute cette Scène, que des choses délicates & civiles. *Rivers* ne lui répond que des sottises, & des brutalités. Pendant ce

tems là Mde. Harley & Cecil se sont faits des confidences réciproques, ils sont au fait de tout, & veulent rendre tout le monde heureux. “ Il est bien désagréable, dit “ Cecil, d’avoir affaire à ces gens, dont les “ sentimens sont si raffinés, on est obligé “ même de leur faire violence, pour les ren- “ dre heureux.” Cecil va parler au Colonel Rivers, & Mde. Harley a ménagé une scène entre Lady Betty & Mil. Winworth. Elle a fait demander à la Dame un entretien au nom du Lord, & dit au Lord que la Dame vouloit lui communiquer un secret, qui empêcheroit son mariage avec Miss Marchmont. Après un peu de confusion, suite de cette malice, Lady B. qui ne doute pas que sa confidente ne l’ait trahie, avoue à Milord les tendres sentimens qu’elle a pour lui. Cette découverte l’afflige, il est trop délicat pour rompre ses engagements avec M. M. Enfin tous les Acteurs surviennent, & comme le Lecteur l’a déjà deviné, Lady B. épouse M. W. Miss Marchmont, Sidney ; Miss Rivers, Sir Henry ; la Pièce finit ainsi par trois beaux mariages, & le spectateur s’en retourne content, & très satisfait d’avoir vu sur le Théâtre toutes ces belles délicatesses, qu’il ne pouvoit voir que là.

La charmante Actrice, que nous avons fait connoître à nos Lecteurs, sous le nom de Mde. Dancer ; mais qui a depuis épousé
 Barry,

Barry, a fait le plus grand plaisir dans le rôle de Mde. Harley. Elle y a mis cet enjouement, cette vivacité, ces graces, qui la rendent si intéressante dans le comique ; l'expression de ses yeux, les charmes de son sourire, embellissent tous les différens personnages qu'elle nous représente. Et la Pièce a été fort bien jouée en général.

Le Good natured Man.

Comédie en cinq Actes, par Mr. Goldsmith.

Le *Good natured Man*, est une expression très-souvent répétée par les Anglois. Elle fait une partie essentielle de l'éloge de leur homme de mérite. On ne peut les avoir connus, sans sentir tout ce qu'emporte cette expression ; & cependant nous sommes très-embarassés à la rendre aux François. *Le bon homme, l'homme même de bon naturel*, sont devenus chez eux des termes de mépris ; leur *homme de mérite* peut tenir à l'art ; & leur *homme d'esprit* n'est assurément pas le *Good natured Man*.

Il est une disposition que la belle & simple Nature versa dans nos cœurs, un penchant à la bienveillance & à l'amour, un désir d'aimer & d'être aimé. C'est ce doux penchant qui porte l'homme à partager les plaisirs & les peines de son semblable, à l'assister dans ses travaux, à le secourir dans ses mal-

heurs, à craindre de l'affliger par des refus, & enfin à sacrifier quelquefois son propre bonheur au sien. Les Hommes qu'on appelle Grands, ont rarement cette qualité précieuse, cependant on peut en citer aux François trois dans des genres différens. Henri IV. Fenelon, Molière, étoient trois *Good natured Man*.

Cette disposition peut être très-aisément mêlée de foiblesse. Ce qui fut vertu, devient alors vice, c'est ce qui arrivera surtout aux jeunes gens d'un caractère heureux, auxquels la réflexion & l'expérience n'ont pu donner encore les qualités, qui mettront de justes bornes à cette disposition. Tel est le *Good natured Man* de Mr. Goldsmith. Ce que nous dirons de sa Pièce, mettra son idée dans un plus grand jour, & fera juger aussi de l'exécution.

L'Homme d'un heureux Naturel a été représenté sur le Théâtre de Covent Garden, en même tems que la *Fausse Délicatesse* à celui de Drury-Lane, & il a eu à peu près autant de représentations. Le genre de ces deux Pièces est fort différent. Mr. Goldsmith a étudié Molière avec succès. Nous nous plaignions dans notre premier volume du manque de Pièces de caractère, il semble vouloir remplir ce vuide. *L'homme d'un heureux naturel* est le principal personnage auquel tout paroît vouloir se rapporter. Mr. *Honeywood* est mal servi & pillé par ses domestiques,

stiques, trompé par ses amis, & sa fortune est tout-à-fait dérangée. Il ne veut pas faire pendre un valet qui l'a volé. “ Il suffit
 “ d'avoir perdu ce qu'il a pris, n'ajoutons
 “ pas à cette perte celle d'une créature de
 “ notre espece.” On lui propose de donner à un créancier une somme qu'il a destinée au soulagement d'une pauvre famille.—“ Se-
 “ rois-je cruel parce qu'il est importun, les
 “ abandonnerois-je à l'infortune pour satis-
 “ faire son avarice?” Une riche héritière fort aimable, Miss Richland, lui témoigne de l'attachement, il ne veut être que son ami,
 “ c'est la femme la plus aimable qui jamais
 “ ait inspiré des délirs ; mais loin de moi
 “ l'idée de la rendre malheureuse, en
 “ l'unissant à un homme aussi peu digne
 “ d'elle. Non, je la servirai contre mes
 “ vœux, & j'assurerais son bonheur aux dé-
 “ pens du mien.” Sa complaisance est aussi outrée que sa bonté, il n'a rien à lui, sa bourse, son esprit, son cœur sont proprement aux autres ; il est de l'avis de tout le monde, il rit avec ceux qui rient, il pleure avec ceux qui pleurent, & il ne fait rien refuser à personne, cependant il ne manque ni de sens, ni d'esprit, ni de connaissances. L'expérience & la fermeté en feroient un homme accompli. Le Chevalier Honeywood, son Oncle, homme en place & fort riche, est revenu secrètement en Angleterre, fait ses démarches, & le persécute pour le

corriger. Il se met à la place de quelques uns de ses créanciers, & le fait arrêter; mais Miss Richland, amante généreuse, le dégage sans se faire connoître, cependant il sollicite généreusement sa main pour un ami, à qui il croit avoir de grandes obligations. Enfin, par les suites de sa foible bonté, il se voit méprisé & blâmé de tout le monde. Il ouvre les yeux, se corrige, & épouse l'aimable Miss Richland—“ Je voyois avec indignation, lui dit son Oncle, les erreurs d'un homme, qui recherchoit plus l'approbation des autres que la sienne propre, & dont le caractère facile se portoit au bien, mais n'avoit pas le courage de condamner le mal. Je voyois avec regrêt des erreurs brillantes porter le nom des vertus. Votre charité, qui n'étoit qu'injustice; votre bienveillance, qui n'étoit que foiblesse; & votre amitié, qui n'étoit que crédulité. Je voyois avec regrêt de grands talens, des connoissances étendues, uniquement employés à donner du lustre à l'erreur, & les charmes naturels de votre ame redoubloient la pitié que je ressentois de la voir ainsi prostituée.” Mr. Honeywood finit la Pièce en disant—“ Oui, Mr. je ne reconnois que trop maintenant mes erreurs. Ma vanité qui vouloit plaire à tous, qui craignoit d'offenser un seul. Ma bassesse qui me faisoit approuver la folie, de peur d'être désapprouvée des fous.

“ Désor-

“ Désormais je réserverai ma pitié à l’infor-
 “ tune réelle, mon amitié au vrai mérite, &
 “ mon amour à celle qui vient de me faire
 “ sentir le bonheur.”

Je n’entrerais dans aucun détail sur une seconde intrigue. Elle tient à la Principale, elle a du comique ; mais elle est dénuée de vraisemblance, & je souhaiterois que l’Auteur eut pu s’en passer. Mais je veux essayer de faire connoître à mes Lecteurs deux personnages qui ont beaucoup fourni au comique qui abonde dans cette Pièce.

Mr. Croaker, Tuteur de Miss Richland, est un singulier personnage. Il se lamente toujours sans que son cœur soit profondément affecté ; il voit toujours quelque nouvel accident, quelque nouveau malheur à craindre ; mais écoutons-le parler lui-même, Il entre chez Mr. Honeywood,

MR. CROAKER.

“ Bon jour ! Mr. Honeywood ; qu’est-ce donc ? Vous avez bien mauvaise mine aujourd’hui. Mon cher ami, j’espère que ce tems ne fait pas impression sur vous. Certainement s’il continue. — Je ne dis rien. — Mais, plaise à Dieu que nous soyons tous mieux dans trois mois d’ici.

Mr. HONEYWOOD.

Je me joins, de tout mon cœur, à vos souhaits; mais non, je vous l'avoue, à vos appréhensions.

Mr. CROAKER.

Cela se peut; & dans le fond, qu'importe le tems qu'il fait dans un pays, ou tout va en ruine? Les taxes haussent & le commerce baisse; l'argent vole hors du Royaume, & les Jesuites y entrent par essains. Savez-vous, qu'à l'heure que je vous parle, il n'y a pas moins de cent vingt-sept Jesuites entre Charing-Cross, & Temple-Bar.

Mr. HONEYWOOD.

J'espère que les Jesuites ne nous pervertiront ni l'un ni l'autre.

Mr. CROAKER.

Il se peut que non. Mais dans le vrai, qu'importe qui ils pervertissent dans un pays qui n'a presque point de Religion à perdre? Je ne crains que pour nos femmes, & nos filles.

Mr. HONEYWOOD.

Je ne crains rien pour les Dames, je vous assure.

Mr.

Mr. CROAKER.

Cela se peut. Eh qu'importe, au fond, qu'elles soyent perverties ou non ? Les femmes de mon tems étoient bonnes à quelque chose. Je me rappelle d'avoir vu une Dame qui, de la tête aux pieds, avoit fait tout son ajustement ; mais à présent, il n'y a plus que leurs visages qui soyent de leur façon.

Mr. HONEYWOOD.

Les Dames de votre maison se distinguent.

Mr. CROAKER.

La meilleure de toutes ne sera pas canonisée après sa mort.

.

Mr. CROAKER.

Vous ne savez pas, mon cher ami, le peu d'autorité que j'ai chez moi. Les gens me voyent, avec un visage riant sortir ainsi le matin pour éguayer mes amis, & ils disent : Voilà un homme qui est heureux ! Mais j'ai des soucis qui fendroient un cœur de roche. Ma femme a si fort empiété sur tous mes privilèges, que je ne suis plus qu'un simple locataire dans ma propre Maison.

Mr. HONEYWOOD.

Mais un peu de courage pourroit, peut-être, vous regagner votre autorité.

Mr.

Mr. CROAKER.

Non, quand j'aurois le courage d'un lion. Je me reveille quelquefois, qu'en arrive-t-il ? Tracasseries sur tracasseries. Un homme est las de vaincre avant que sa femme soit lassée d'être vaincue.

Mr. HONEYWOOD.

Il est triste qu'en augmentant nos jouissances, nous ne fassions qu'augmenter nos inquiétudes.

Mr. CROAKER.

Ah ! Mon cher ami, le pauvre Richard Dolcful me disoit ces propres paroles, peu de jours avant qu'il se dépêchat. Réellement, Mr. Honeywood, je ne puis vous voir, sans me rappeler ce pauvre Richard. C'étoit là un homme de mérite qui a été négligé, & un si bon ami, pendant 30. ans d'amitié, il ne me demanda pas un sol à emprunter.

Mr. HONEYWOOD.

Qu'est-ce qui l'a porté à ce suicide ;

Mr. CROAKER.

Je ne fais, quelques gens étoient assez malins pour s'en prendre à moi, parceque nous nous voyions de tems en tems, & que nous
n'avions

n'avions rien de caché l'un pour l'autre. Sans doute, j'aimois à l'entendre parler, il aimoit aussi à m'entendre parler.—Pauvre Richard ! *(tout attendri.)*

Mr. HONEYWOOD.

Je suis touché de son sort.

Mr. CROAKER.

Hélas, il étoit las de cette misérable vie, où nous ne faisons que manger, & avoir faim, nous habiller, & nous déshabiller ; tandis que la raison, qui devoit être notre garde, s'endort aussi profondément que nous.

.

Mr. HONEYWOOD.

Nous pleurons à notre entrée dans le monde, & chaque jour justifie ces pleurs.

Mr. CROAKER.

Ah, mon cher ami, c'est une satisfaction complète d'être misérable avec vous, &c.

Le Caractère de Lofty est aussi très-neuf sur le Théâtre Anglois ; c'est un important, qui prétend avoir le plus grand crédit, & être en liaison avec tous les gens en place. Voici son entrée.

LOFTY.

LOFTY.

(Se retournant vers son Valet de Chambre.)

Si l'Ambassadeur de Venise, & cet importun de Marquis passent chez moi, qu'on leur dise que je n'y suis pas. Parbleu, je ne prétens pas être leur cheval de bât. Madame, je dérobe un instant.—Et si l'Exprès pour son Excellence est prêt, qu'on le dépeche, c'est une affaire d'importance.—Madame, je vous demande mille pardons.

Mde. CROAKER.

Monfieur, cet honneur.—

LOFTY.

Eh ! Dubardieu, si la personne, que vous savez, vient chercher sa commission, dites-lui qu'elle est prête. Quant au Lord Cumbercourt, qu'il attende. Vous m'entendez.-----Madame, je vous demande mille pardons.

Mde. CROAKER.

Monfieur, cet honneur.-----

LOFTY.

Eh ! Dubardieu ! Si cet homme de Cornouaille vient, faites son affaire, faites son affaire,

affaire, dis-je. Madame, je vous demande mille pardons. Et si l'Ambassadeur de Russie passe ; mais, je ne crois pas qu'il passe aujourd'hui. Enfin Madame, j'ai un moment pour vous exprimer combien je suis heureux de pouvoir vous rendre mes hommages, &c.

Mr. Honeywood sort des mains des Serjents. Il ignore que c'est Miss Richland qui a payé pour lui, & il voudroit bien savoir à qui il a cette obligation.

LOFTY.

Pardieu, ce n'est pas de moi que vous le faurez.

HONEYWOOD.

Comment, Monsieur ?

LOFTY.

Je suppose, Mr. Honeywood, que vous croyez mon rentier très-considérable, & que j'ai de grosses sommes à jeter en l'air. Vous pensez ainsi, je le fais, & on parle ainsi de moi dans le monde.

HONEYWOOD.

Il est vrai qu'on parle de votre générosité. Mais à quoi tend ce discours ?

LOFTY.

LOFTY.

A rien, rien du tout. Il y a des gens qui, lorsqu'ils me font la grace de parler de moi, prétendent que je n'ai jamais protégé un homme de mérite.

HONEYWOOD.

Je fais des preuves du contraire, & je les tiens même de vous.

LOFTY.

Oui, Honeywood, & il y en a des preuves que vous n'apprendrez jamais de moi.

HONEYWOOD.

Ah, Mr. permettez-moi de vous faire une seule question.

LOFTY.

Monsieur, ne me faites point de questions; ne me faites point de questions. Monsieur, vous dis-je, sur mon honneur je n'y repondrai pas.

HONEYWOOD.

Non, je n'ai plus de questions à faire. Mon ami, mon bienfaiteur, c'est donc à vous que je dois la Liberté, l'honneur. Oh ! le plus digne des hommes, je l'ai d'abord soup-

soupçonné; mais je craignois de hasarder des remerciemens, qui, s'ils n'étoient pas mérités, pouvoient paroître des reproches.

LOFTY.

Je proteste que je n'entens riens à tout ceci, Mr. Honeywood. Vous me traitez bien cavalierement. Je vous assure, Mr.—Quoi un homme ne peut-il être sensible sans toute cette parade?

HONEYWOOD.

Non, ne cherchez point à cacher une action qui vous fait honneur. D'ailleurs vos regards, votre air, tout vous trahit.

LOFTY.

Monsieur Honeywood, je vous ai accordé mon amitié, ne nous brouillons pas ensemble. Que ceci soit oublié, je vous le demande en grace. Vous savez combien je hais l'ostentation, vous le savez. Honeywood, je veux être ami & non Protecteur, que ceci, je vous en supplie, ne mette aucune distance entre nous. Allons, Allons, vous & moi, nous devons être plus familiers ensemble,---en vérité nous le devons.

HONEYWOOD.

Oh! Ciel, ne pourrai-je payer de retour une telle amitié! O le meilleur des hommes, comment pourrois-je m'acquiter envers-toi.

LOFTY.

LOFTY.

Une bagatelle, pure bagatelle. Mais, je vois que votre cœur souffre, eh bien, oui, mon ami, vous ferez reconnoissant. Il seroit trop cruel de vous refuser ce plaisir.

Il lui fait confidence de son amour pour Miss Richland, & le prie de lui parler en sa faveur ; le crédule Honeywood se résout généreusement à faire une démarche, dont son cœur est déchiré.

Une situation bien théâtrale aussi, c'est celle où Lofty parle du Chevalier Honeywood devant lui-même, comme d'un homme qu'il connoit parfaitement, & à qui il a procuré la place qu'il occupe. Miss Richland l'oblige à écrire au Chevalier, pour une affaire qui l'intéresse, & Lofty la remet effrontément au Chevalier lui-même, qui se charge de la faire parvenir. Dans une autre Scène le Chevalier dit à Lofty, qu'ayant porté sa Lettre chez le Chevalier H. on lui avoit fait répondre qu'on ne connoissoit point l'Ecrivain, & que furement on s'étoit moqué de lui.

LOFTY.

J'y étois dans ce moment même, & c'est moi qui ai envoyé cette réponse à ma propre lettre. Ah ! ah ! ----- En un mot, nos liaisons ne doivent point paroître, les différens partis s'observent. Le Chevalier est de celui du Lord Buzzard, & je me suis arrangé
avec

avec Le Chevalier Goose. Voilà l'énigme.

Il se courrouce extrêmement de ce qu'on a témoigné quelques soupçons, & il crie d'un ton important. Qui suis-je ? donc, qui suis-je.

LE CHEVALIER.

Puisque vous nous pressez si fort pour une réponse, je vais vous dire qui vous êtes. Un homme qui connoit aussi bien les affaires que les Gens en place ; les personnes de distinction que la modestie, les Ministres que la vérité ; & en un mot tout cela comme le Chevalier H. Je suis le Chevalier Honeywood.

Mr. Woodward, très bon Aeteur comique, a fort bien joué le rôle de *Lofty*. Et Mr. Shuter, qui n'est souvent que grimacier & bouffon, a saisi très heureusement l'air & le ton comico-sérieux que doit avoir *Croaker*.

On a beaucoup écrit sur la *Fausse Délicatesse* & sur le *Good natured Man*. Les amis des deux Auteurs ont combattu vigoureusement ; mais ils ont toujours répété la même faute, celle de comparer deux Pièces, qui ne devoient point l'être. La première est de ce comique sérieux, qui parle plus au cœur qu'à l'esprit, qui intéresse plus qu'il ne rejouit. L'autre est de ce comique, que (comme le dit plaisamment Mr. Goldsmith)

les François ont chassé de leur Théâtre avec Moliere, & les Spectateurs. Le Public paroît avoir prononcé en faveur de la *Fausse Délicatesse* ; mais nous osons appeler d'une sentence que la mode a peut-être bien plus dicté que le goût.

On a beaucoup insisté sur l'utilité de ce genre moral, & sur celui de la *Fausse Délicatesse* en particulier ; mais pourra-t-on s'imaginer qu'il y ait dans les Capitales, & même dans les bonnes Villes de Province, beaucoup de gens à beaux sentimens outrés & trop délicats. Quand Moliere étoit utile au Peuple François, quand il exposoit sur leur Théâtre les *Tartuffes*, les *Marquis*, les *Femmes savantes*, les *Précieuses ridicules*, c'est qu'il y avoit alors à Paris beaucoup trop de tous ces gens là. Mais où trouverons-nous ici les gens trop délicats ? Sera-ce chez les Grands ? Que les étrangers en jugent par les anecdotes qui peuvent leur parvenir ! Sera-ce chez les Petits ? Eh ! n'ont-ils pas toujours imité les Grands ?

Il faudra donc se borner aux utilités de détail ; mais encore, par exemple, la Scène du Colonel Rivers avec sa fille, est très-belle, & jamais il ne fut moins nécessaire de s'élever contre les enlevemens & les mariages d'inclination. L'Amour s'est enfui chez les Sauvages ; il a laissé le flambeau de l'Hymen entre les mains du Dieu de l'or. On ne s'unit plus, on se marchande, on se vend, on s'achète.

Un

Un des grands devoirs de l'Ecrivain Dramatique, c'est celui de soutenir ses caractères. Miss Marchmont, qui paroît être l'Heroine de la Pièce, se contredit, & manque de toute délicatesse, lorsqu'elle se détermine à donner sa main sans donner son cœur. Ce n'est certainement pas le Colonel Rivers, c'est quelqu'autre sous son nom qui parle à Sidney comme un fol & un brutal ; après avoir eu avec sa fille la belle Scène que nous avons traduite. Malgré ces défauts, la Pièce méritoit d'avoir du succès. On y voit des situations bien ménagées, & il y regne de l'intérêt.

On a trouvé que cet intérêt manquoit à la Comédie de M Goldsmith ; il nous paroît effectivement qu'il en auroit dû mettre davantage dans le principal Rolle, & qu'en général, les Scènes pouvoient être mieux liées. Mais il s'étoit proposé surtout, de présenter des caractères saillans & comiques, il y a réussi, du moins *Croaker* & *Lofty* ont-ils bien fait rire ceux qui rient encore—Le plus grand reproche qu'on puisse faire à la mode, c'est de nous priver de plaisirs dont elle ne nous dédomage point.

Mr. Bickerstaff a pris une partie du *Non-juror*, Comédie de Cibber, une partie du *Tartuffe*, y a joint un personnage épisodique de son invention, & a fait de tout cela une Comédie, qu'il a nommé *L'Hypocrite*. Cibber

ber n'a ni gagné, ni perdu. Moliere, & c'est toujours assez son sort, a été étrangement défigurée, le tout enfin ne pouvoit intéresser celui qui fait connoître le *Tartuffe*. *Mawworm*, le personnage épisodique, a soutenu quelque tems la Pièce. C'est un Méthodiste du plus bas étage, qui dit des choses fort risibles. Ce rolle a été rempli par Mr. Weston, excellent Acteur dans le bas comique.

Mr. Murphy, dont nous avons parlé dans notre premier volume, nous a donné une *Zénobie* en cinq Actes. Cette Tragédie a eu beaucoup de succès sur le Théâtre de Drury-Lane.

L'Auteur rend justice dans son Prologue aux Pièces de Crébillon & de Metastase. Il convient qu'il les a imitées ; mais sans les suivre servilement.

Peut-être ne s'est il que trop écarté de ses Guides. J'aurois voulu pouvoir oublier la Tragédie de Crébillon, quand je voyois celle de M. M. mais cela est difficile. On ne retrouve presque plus rien dans la Pièce Angloise de ce grand caractère de Rhadamiste, si bien peint dans ces Vers.

“ Furieux, incertain,
 “ Criminel sans penchant, vertueux sans
 dessein,
 “ Jouet infortuné de ma douleur entrême,
 “ Dans l'état, où je suis, me connois-je
 moi-même ? Moi

“ Mon cœur de soins divers fans cesse
combattu,
“ Enemi du forfait, fans aimer la vertu,
“ D'un amour malheureux déplorable vic-
time,
“ S'abandonne aux remords, fans renoncer
au crime.”

Ce n'est point Rhadamiste, c'est Pharasmanes, son Pere, qui a massacré Mithridate. C'est à la priere de Zénobie que son époux l'a entraînée avec lui dans l'Araxe, le caractère devient par là moins odieux, mais aussi il devient bien foible.

M. M. paroît avoir sacrifié tous les rôles à celui de Zénobie. Elle est un modèle, de constance & d'amour conjugal, cependant elle n'est jamais aussi grande qu'au moment où elle dit à Rhadamiste dans la Tragédie françoise.

Connois donc tout ce cœur que tu peux
suspçonner,
Je vais, par un seul trait, te le faire con-
noître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.
Ton frere me fut cher, je ne le puis nier,
Je ne cherche pas même à m'en justifier ;
Mais malgré son amour, ce Prince, qui
l'ignore,
Sans tes lâches suspçons, l'ignoreroit en-
core.

Ce n'est pas en traçant des caractères sans foiblesse qu'on nous intéresse, c'est en peignant des foiblesse que la vertu repoullé avec grandeur.

Pharasmanes & le frere de Rhadamiste, n'ont pas gagné non plus sur le Théâtre Anglois. On n'est pas plus satisfait de l'examen des détails. La belle Scène, par exemple, où Rhadamiste parle à Pharasmanes au nom des Romains, est étrangement défigurée. Au lieu du reproche qui échape à Rhadamiste. “ Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine.” Voici comme le fait parler M. M. “ Un meurtrier, un scélerat, qui assassine dans les ténèbres, prouvera-t-il son droit d'hériter par les coups qu'il a portés ? ” Le Roi traite l'Ambassadeur de vil calomniateur, de vil insolent ; mais Rhadamiste continue à lui retracer tous ses crimes, on l'écoute ; le Roi & l'Ambassadeur se séparent en se disant encore quelques injures.

Le dénouement est entièrement différent de celui de Crebillon, & il a quelque chose de grand & d'imposant. Zénobie consent, pour sauver la vie à son époux, à suivre Pharasmanes à l'Autel ; mais elle empoisonne la coupe nuptiale. Le Roi tombe le premier. “ Oui, Tiran, oui, lui dit-elle, tu es frappé à mort, & c'est moi qui ai porté le coup, — c'est moi qui ai tout fait . . . Telle est ma vengeance — la vengeance de Zénobie. — C'est Zénobie qui

“ qui te frappe,—Zénobie qui punit tes
 “ crimes Oui, monstre artifi-
 “ cieux, reconnois Zénobie ; apprens que
 “ l’Ambassadeur est Rhadamiste. Vole,
 “ Zopiron, proclame Roi mon époux . . .
 “ Ombre de mon pere, vois maintenant ta
 “ fille ! Vois la combattre pour une cause
 “ juste !—Vois son triomphe dans le camp
 “ du Tyran, & vois ton meurtrier étendu
 “ sur la poussière.”

Mde. Barri rend cette dernière Scène avec force & dignité, elle a extrêmement brillé dans tout le Rolle intéressant de Zénobie, & M. M. lui a les plus grandes obligations. Aussi les a-t-il reconnu galamment en lui dédiant sa Pièce.

Malgré le succès de Zénobie, nous croyons que M. M. ne connoît pas les véritables talens ; ses petites pièces nous paroissent pleines d’un fort bon comique, & fort supérieures dans leur genre à ses Tragédies.

On a donné une autre Tragédie nouvelle, sur le Théâtre de Drury-Lane. Mr. Dow, Auteur de l’Histoire de l’Hindostan a voulu nous montrer les Tartares sur le Théâtre. Ils n’y ont pas brillé ; on les a trouvé peu intéressans, ils ont parlé un langage dur, forcé, peu naturel, & leurs noms, ainsi que ceux de toutes leurs Tribus, ont affecté désagréablement les oreilles. Voilà tout ce que nous pouvons dire de *Zingis, Tragédie en cinq Actes.*

Mr. Hoole, déjà connu avantageusement par des traductions en vers blancs du Tasse & de Metastase, a présenté *Cyrus* sur le Théâtre de Covent Garden. Cette Pièce est une imitation d'un bel Opéra de Metastase, dont l'amour maternel fait le fond principal. M. Hoole a su imiter les beautés de son modèle, & y en a ajouté quelques originales. Mais il a voulu faire cinq Actes, ce qui a rendu les trois premiers un peu foibles & trainans. Les deux derniers ont produit le plus grand effet. L'Auteur a ajouté de beaux traits aux caractères de *Cyrus* & de *Mithranes*, vieillard qui l'a élevé, il a exercé dans son dénouement la justice théâtrale. *Astages* & *Harpago* s'entretuent, mais le sort d'*Aspasie* est incertain, & ce défaut en fait un personnage trop épisodique. Pour quoi n'avoir pas rendu ce bel endroit de *Cyrus*.

. La vita e il Trono,
 Arpago diemmi, e se ad offrirti entrambi,
 Il genio mi consiglia,
 Quel che il Padre mi diè, rendo alla Figlia.
 Oh, che dolce esser grato, ove s'accordi,
 Il debito, e l'amore:
 La Ragione, il desio, la mente, e il core!

Mr. Hoole a copié aussi les imperfections de Metastase, il les a même quelquefois rendu plus frappantes. On passe, sans doute, plus aisément

aisément des défauts de vraisemblance à un Opéra qu'à une Tragédie, & il y en a beaucoup dans la conduite de cette Pièce. Les combats, les agitations de l'amour maternel de *Mandane*, ont fait disparoître tous ces défauts. Ceux même qui connoissent la *Méropé* de Voltaire, ont admiré ces Scènes. Et celle où *Mandane* se relève en s'écriant : " Arrête *Cambyse*, tu tues ton fils," présente le tableau le plus frappant. Nous pouvons dire que M^{de}. Yates s'est surpassée elle-même dans le Rolle de *Mandane*, & c'est bien là le comble de l'éloge.

Nous avons eu deux Opéras comiques de Mr. Bickerstaff. *Lionel & Clarisse*, où il y a du sentiment & une situation qui a fait grand plaisir. Un jeune homme fait confiance à un ami plus âgé, qu'il est aimé d'une Dame du voisinage. Son ami lui conseille de l'enlever, prête sa chaise de poste, écrit lui-même au Père inconnu.—C'est sa fille que le jeune homme enlève. Que de Gens aident à prendre ce qu'ils trouveroient affreux qu'on leur prit.

La seconde Pièce du même Auteur, *Le Cadenat*, a été encore mieux reçue, & est très jolie à tous égards. Mais il y a surtout un négre, *Mungo*, dont le Rolle est neuf, naturel, & comique, il est rempli par Mr. Dibdin, qui a fait la musique, & on ne se lasse point de la voir & de l'entendre.

Le

Le Tèrence Anglois, dont je parlai dans mon premier Volume, n'a été depuis que Mr. Colman. Malheureusement pour lui, & pour mes Lecteurs, il s'est engagé dans les querelles avec les autres Directeurs du Théâtre de Covent-Garden. Ils se sont lancés quantité de Brochures. Le Public, qu'ils ont pris pour Juge, a ri de leurs débats, & les a tout condamnés aux dépens.

A la grande satisfaction des gens de goût, Garrick a paru souvent sur le Théâtre dans différens Rolles, entr'autres dans celui de Richard III. Rolle aussi fatigant que difficile, par lequel il s'annonça autrefois, & qu'il avoit quitté depuis quelques années.

Mais le Théâtre vient d'être privé d'un de ses plus grands ornemens. Mde. Pritchard s'est retirée, & sa mort a suivi de près sa retraite. Cette excellente Actrice se distinguoit également dans la Tragédie, & la Comédie, dans l'une par la force, dans l'autre par la finesse. Nous l'avons souvent vue à côté de Garrick, & dans cette situation même, elle partageoit notre attention.

Mr. Foote continue à nous faire rire pendant l'Été. Il nous a donné pour cela *Le Diable Boiteux*. L'Idée est empruntée de le Sage. Il en a su tirer grand parti, force applaudissemens, & beaucoup d'argent. On ne peut espérer de transplanter avec succès, dans une terre étrangere, des plantes qui ne paroissent formées que pour le climat d'Angleterre,

gleterre. Le genre de Mr. Foote nous rappelle la vieille Comédie d'Athènes, qui expo-
 soit sur la Scène les ridicules, & même les
 personnes. Dans tous les siècles une pareille
 hardiesse a excité des murmures. C'est ainsi
 que M. F. Libraire très-connu à Dublin,
 écrivit à un de ses amis. Je viens de gagner
 mon procès, contre ce mauvais plaisant de
 Foote. Mon Avocat a fait des merveilles.
 Il a très bien prouvé qu'il y a des caractères
 qu'on doit respecter, & il a surtout cité
 l'exemple d'un certain Aristophane, qui osa
 se moquer d'un nommé Socrate; & là-dessus,
 il a fait une comparaison entre moi & le dit
 Socrate, laquelle se trouvoit, je vous assure,
 tres-fort à mon avantage.



A R T I C L E VIII.

B E A U X A R T S, &c.

LES Expositions publiques ont fourni cette année de nouveaux plaisirs aux Amateurs, & la foule des Spectateurs a montré que le goût augmente à proportion des talens des Artistes. Nous parlerons d'abord de l'exposition de Spring-Garden.

Mr. WEST y a placé un grand Tableau, représentant Agripine abordant à Brindes avec les cendres de Germanicus. Ce Tableau s'est attiré les applaudissemens de la multitude par son éclat, & l'approbation des Gens du métier par sa composition. Je ne doute pas effectivement qu'il ne soit savant & plein de beautés mécaniques. Mais dans les genres élevés, la vraie science est d'intéresser, ce n'est pas assez que le Peintre d'Histoire fasse admirer son pinceau, & plaise aux yeux, il doit parler à l'esprit & affecter le cœur. Je n'ai vu chez tous les personnages de ce Tableau qu'une douleur profonde, mais monotone, point de variété dans les caractères de cette douleur, point de traits fortement marqués. L'Agripine du Peintte
est

est accablée de douleur ; mais ce n'est pas l'Agripine de Tacite. On y voit une veuve qui pleure son époux, & non la femme de Germanicus, dont le cœur est rempli de désespoir, & qui demande vengeance au Peuple Romain. Il peut enfin y avoir beaucoup d'Art dans ce morceau, mais il n'y a pas de Genie. Le même Peintre a donné, Jacob, bénissant les deux fils de Joseph. Venus & Europe, & deux Portraits.

David jouant de la Harpe devant Saul, par Mr. HAYMAN. La distribution des couleurs de ce Tableau n'est pas agréable ; mais il y a d'ailleurs des beautés, surtout dans la tête de Saul.

Mr. PENNY a quitté les sentiers battus, les Juifs & la Mithologie, pour nous donner une situation plus moderne, & un morceau de sentiment. Cette idée nous fait un si grand plaisir, que nous aurions été au désespoir de ne pouvoir dire du bien de l'exécution, heureusement pour nous elle répond à l'idée. La veuve d'un Officier, réduite à la misère, s'étoit déterminée à vendre l'honneur de sa fille ; mais le Chevalier Bayard, touché des pleurs & de l'innocence de cette jeune Beauté, fit venir la mere, & après une sévère reprimande, lui rendit sa fille avec une dotte honnête. Mr. PENNY a fait de cette situation un Tableau très-agréable, l'ordonnance en est simple, & nette, les couleurs douces, & bien ménagées. La figure de la
Vieille,

vieille, qui est à genoux devant le Chevalier, est très-bien à tous égards, son excuse & sa repentance se peignent sur sa physionomie. La jeune fille est très-intéressante. Peut-être manque-t-il un peu de noblesse au principal caractère. L'ensemble fait un effet noble, simple & doux. Puisse cet aimable Peintre continuer à consacrer son pinceau au sentiment & à la vertu.

Mr. S. GILPIN a voulu peindre Gulliver s'adressant à deux Houyhnhnms. Quelle idée! La peinture ne sauroit rendre ces êtres de raison. En voyant deux chevaux, qui s'imaginera que ce sont des créatures qui pensent, parlent, & sont fort au-dessus des hommes. On peindroit bien plus aisément un Yahoo. Quant à l'exécution, il y a du bon surtout dans la figure de Gulliver, & une lumière qui fait grand effet.

Nous placerons ici un portrait trop supérieur pour ne devoir pas être distingué. On n'en sera pas surpris quand on saura qu'il est de REYNOLDS. Ce Tableau représente une petite fille, qui a les pieds nus dans l'eau, elle porte devant elle un Barbet, presque aussi grand qu'elle, dont la physionomie fait un joli contraste, il est pesant, elle se renverse un peu, elle va d'ailleurs lui jouer un tour, on le lit sur sa petite physionomie, elle va le jeter de toutes ses forces dans l'eau. Tout est charmant dans ce petit Chef-d'œuvre.

Nous

Nous avons eu de PATON deux excellens Payfages. Le premier étoit gracieux. D'un côté la Lune donnoit fur la Mer, les vagues argentines paroiffoient fe mouvoir; de l'autre un feu allumé fur les bords reflechiffoit dans l'eau. Ces deux différentes Lumierers formoient un agréable contraste. Le second Tableau étoit terrible, il repréentoit l'incendie des vaisseaux du port de Constantinople, en 1767. Un vent des plus violens augmente l'horreur & le danger; on entend pétiller les flammes, & le Spectateur admire en frémiffant. Ces deux morceaux font d'un mérite supérieur.

Les Ouvrages de STUBBS s'attirent toujours une approbation bien méritée. Nous avons revu de lui avec un plaisir nouveau, des Jumens & des Poulains. Ce Peintre excelle surtout à rendre les attitudes forcées & gauches de ces jeunes animaux.

Son second Tableau étoit un Payfage, avec un troupeau & un Berger. Le Payfage étoit médiocrement traité, c'est toujours la partie foible de STUBBS. Les bœufs & les vaches n'ont pas paru avoir autant de vie que ses chevaux, ils font encore plus lourds & plus massifs que dans la nature. Ce qui m'a fait le plus de plaisir dans ce moreau, c'est un jeune Berger qui tient une flute d'une main, & embrasse de l'autre un Anon, son rire inspire le bien-être & la joye.

joye. Les deux heureuses créatures paroissent vivre dans une amitié étroite.

Le même Peintre nous a donné des Chasseurs, & des chiens.

Nommons Mr. SHAW d'abord après STUBBS: Un Cheval, ayant vu de loin un animal qui lui paroissoit semblable à lui, y a couru par un esprit de sociabilité; mais comme il en approchoit, cet animal, qui est un Ane, avance son col par dessus une palissade, & se met à braire d'étrange sorte, le Cheval effrayé de ces sons discordans, s'arrête tout à coup, se contracte en arriere, ses crins se hérissent, &c. Il y a beaucoup de vérité, & d'expression dans cette espece de *Pièce de conversation*. Mr. SHAW a peint aussi un Cheval arabe, qui est très-bien.

Mr. MORIER nous a donné un Fermier, & un vieux cheval; Le cheval est bon, & le Fermier encore meilleur.

Parmi une grande quantité de bons Portraits, nous avons distingué les ouvrages de COTES, entr'autres une tête de Femme en pastel, d'un excellent dessein, & où il y a une chûte d'épaule admirable, & une tête d'homme dans une *Pièce de conversation*, qui est de la plus grande beauté.

Le Portrait d'une Dame en pastel, par Mr. COPLEX, l'emportoit sur tous les autres par la fraîcheur & par la force d'expression sans dureté; mais il étoit inférieur pour le dessein à celui de COTES. Le buste a quelque

que chose de gêné, & d'étroit. Au reste le Peintre a peut-être suivi exactement son original. Il nous a donné aussi un Portrait en huile & en grand, qui est d'une manière vraie & aisée. Mr. COPLEY n'est jamais sorti de l'Amérique.

Mr. GAINSBOROUGH s'est distingué par deux grands Portraits d'Officiers.

Deux Portraits de Mr. HONE ont fixé l'attention. 1. La Signora Zamperini, Actrice de l'Opéra dans le rôle de Cecchina. Son sourire est très-bien rendu, mais l'attitude qui eut pu avoir de la grace dans le corps entier, fait au contraire un mauvais effet dans le buste. Quant au coloris du visage c'est de la peinture peinte, ce qui ne peut jamais être agréable. 2. *Whitfield*, le premier Prédicateur methodiste, prêchant au Tabernacle, & fort ressemblant.

Portrait dun Peintre, par Mr. KRAMER. La disposition de ce Tableau est agréable, le Peintre est assis devant une table chargée de desseins, près d'une fenêtre dont le jour fait ressortir la tête avec grand effet.

Mr. PINE a eu une jolie idée. Une Dame à sa toilette efface une épaule, & nous cache ses traits, qui se présentent dans son miroir; tout cela est fort bien exécuté; mais la soubrette est une paysane qui a l'air effrayé. Nous avons eu aussi de Mr. ROTH un joli petit morceau d'un enfant qui se regarde au miroir.

Q

Un

Un groupe de trois jeunes Filles, par M. G. JAMES est bien disposé, & il y a de la vivacité & de l'expression dans les têtes, mais le fonds est monotone, sombre, & les figures ressortent durement.

Mr. BARRON a fait une pièce de conversation, supérieure à ce que nous avons vu dans ce genre. (g) La famille est dans un Jardin. Le pere est appuyé contre un pedestal, sur lequel est assis un petit enfant, il feint de vouloir lui prendre un bouquet, que l'enfant retire en riant. Une jeune Dame charmante soutient le petit, & regarde un de ses freres, qui un genou en terre, fait coucher un chien, tandis qu'un autre tient à la main un instrument (h) du Jeu de cricquet, toutes les attitudes sont élégantes, & ce Tableau est bien fini, & fort agréable.

Il n'y avoit point dans le Salon de Pall-Mall de Tableaux Historiques, qui méritent qu'on en fasse mention. Nous avons bien aperçue une bonne grosse Nourrice, à moitié nue, à moitié chargée de vêtemens, épais & pesans. Le Catalogue nous avertit que
c'est

(g) Les figures sont de 4 à 5 pouces.

(h) Bat. Petite Massue, dont on se sert au jeu de Cricquet.

c'est une Cléopâtre, mais nous n'en voulons rien croire.

Il n'y avoit pas beaucoup de Portraits remarquables dans cette Exposition. Nous y avons distingué un Tableau de quatre enfans en pastel, par M^{le} READ. Il y en a un très-petit, dont les trois autres sont fort occupés, & l'ensemble est vif & naturel. Une Dame debout dans son cabinet, appuyée contre un écran, un enfant joue avec un petit chien, on voit sur un tabouret un chateau de cartes commencé, tout cela est fort bien exécuté, mais il y a des défauts de proportion.

Hâtons-nous de passer aux Ouvrages de M. COLLET. 1. Sur une petite place entre deux Temples consacrés à Venus, deux de ses Prêtresses ont pris querelle, & en sont venues aux coups. L'une a été renversée, un manant la relève, elle présente ses poings à son ennemie, qui s'avance contre'elle en furie, un bon Fermier la retient, on lui escamotte sa bourse pendant qu'il fait cet acte d'humanité. Les deux Princesses ont l'air & les manieres de Femmes des Hales. Leurs beaux habits sont en grand désordre. Un petit ramoneur a ramassé un manchon blanc, & fait la belle Dame, tandis que son camarade passe la main sur le dit manchon. On voit au coin de la rue une affiche de Théâtre :

Q 2

Les

Les Reines rivales. (a) Deux cocqs se battent sur le devant. 2. Un jeune & bel Ecclesiastique est assis sur un Sopha, entouré de cinq Femmes qui n'ont d'yeux que pour lui. Une vieille le serre de près d'un côté, une jeune & jolie en fait autant de l'autre, pour lui, son attention voluptueuse paroît partagée entre la jeune Dame & une tasse de chocolat qu'il a à la main. Les trois autres femmes sont également occupées de lui, à cela près que l'une a un finge qui fait un peu diversion. A l'autre bout du Sopha est un pauvre diable d'Officier qui a une jambe de bois, il n'a ni compagnes ni chocolat, il se mord les doigts, & jette un coup d'œil d'envie & de rage sur la compagnie, qui ne fait nulle attention à lui. Son chien fidèle est à ses côtés. On lit dans un Livre ouvert sur le Sopha d'un côté : " L'Eglise triomphante;" de l'autre : " Que les Armes cedent à la Robe."

Un rival de Mr. COLLET, M. DAWES nous a donné un très-joli Tableau dans le même genre. C'est une foire, où on va louer des Domestiques. Une vieille Dame mise proprement, & avec recherche, mais en violet, examine de fort près avec sa lorgnette un
jeune

(a) Tragédie de Lee, que l'on joue encore.

jeune campagnard, plein de fraîcheur & quarré d'épaules. (C'est le Payfan parvenu.) On lit une affiche au dessus de ce couple, par laquelle on demande un garçon fort est robuste, qui puisse faire toutes sortes d'ouvrages. A l'autre côté de la Salle, un veillard examine aussi de près une jeune & jolie fille, ses jenoux plient sous lui, on voit sortir de sa poche une liste des filles de Covent-Garden. Il y a d'autres Personages bien caractérisés, dans le fonds du Tableau, & à l'égard du fini & de la délicatesse du pinceau, M. DAWES l'emporté sur M. COLLET.

Mr. COLLET nous a donné aussi un petit Tableau de Lyons, & un grand Paysage qui est très-beau, peut-être seulement un peu trop travaillé.

Il y avoit quantité d'excellens Paysages dans cette Sale de BOND, de PARKER, & surtout de SMITH. Un de ceux de ce dernier avoit une des meilleures perspectives pour l'étendue & pour la vérité, qu'il soit possible de voir.

Mr. ELMER rend d'une maniere supérieure le Gibier & les fruits. Nous avions douze Tableaux de lui dans ces deux genres, & l'on ne favoit lequel admirer le plus. Mais on ne se lassoit pas surtout de revoir ses Phaisans, & un Lièvre pris au filet. Ses deux panniers de fraises sont charmans. Ses prunes conservent la fleur délicate de la na-

ture ; & ces coucombres attendent le couteau. Son talent n'est pas borné à ces genres, il nous a encore donné un très-bon Portrait d'un Mendiant, & un Tableau fatirique, par lequel nous terminerons cet article.

On voyoit au milieu d'une Table une bouteille à moitié pleine de Vin, avec un écriteau, sur lequel on lisoit. “ *Toxicon* “ *Britannorum* ; Poison des Anglois.” Quantité de parchemins & papiers, une écritoire, des bourses d'or & d'argent couvroient le reste de la Table.

Nous donnerons les titres de quelques uns de ces papiers. 1.) Copie de la Liste de ceux, qui ont donné leurs voix dans l'élection pour un Membre de Parlement à * * * en 1761. Ceux qu'on a fait voter, sans qu'ils en eussent le droit, sont distingués par cette marque. 2.) Méthodes employées avec succès pour corrompre les Electeurs. 3.) Mystères sur la maniere d'acheter les Bourgs. 4.) Une feuille des Papiers-Publics, où on pouvoit lire ces mots : “ l'Intérêt personnel & la corruption gangrèment les parties nobles de notre constitution, &c.” 5.) Un Livre de comptes. D'un côté sont les promesses. Promis deux Guinées pour chaque enfant entre les deux Elections, dans le Bourg de * * *. Pour avoir sept suffrages, à * * *, une place de Supercargo, sur un vaisseau de la Comp. des Indes. A *Janus Hopeless* 3000 £. pour sa ré-

résignation, en cas de réussite. De l'autre côté sont les Déboursemens. A *S. Tytherod*, pour un discours contre ceux qui achètent les suffrages, 50. £. A *Vulcan Pastgrace*, pour son vieux cheval 735. £. Pour tirer *Buck Turiel* de prison, 30. £. A *Dame Zantippe Henrovst*, pour six chapons 18£. 18. s. A Messrs. *Salt & Smuggler*, pour leurs suffrages 220. £. Engagé *Vociferous Slaughter*, & *Samson Bonall*, pour exciter & conduire la populace contre Sir John English, le jour de l'Élection, 21. £.

Au-dessus de la Table étoit suspendu un écu, portant trois masques en fautoir, un serpent rampant, & pour devise, "*Mundus est delusio.*" Nous pensons que cet Article n'a pas besoin de Commentaire.

Nous finirons par quelques mots sur un petit genre nouveau, qui fait grand plaisir ici aux Amateurs du Théâtre. Mr. *Fesch*, de Bâle, a le talent singulier de saisir très-bien les traits & les attitudes des Acteurs sur le Théâtre. Il les peint en eau, sur du velin, ses figures sont d'environ deux pouces. Il n'avoit jusqu'à présent exercé ses talens qu'à Paris ; mais il a passé cette année à Londres. Nous avons de lui entr'autres tous les rôles qu'à joué Garrick pendant l'hiver, rien de plus intéressant que cette petite collection, elle fait grand honneur à l'Acteur & au Peintre, c'est toujours un nouveau visage, & toujours cependant un fonds de ressemblance.

blance. Mr. *Fesch* se propose de partager dans la suite, l'année entre Paris & Londres ; Ce qui entretiendra entre les deux Théâtres une sorte de correspondance qui pourra leur être fort utile.

MUSIQUE.

Les nouvelles Pièces qu'on a donné cette année à l'Opéra, n'ont pas eu de succès. Mais on ne se lasse point d'entendre celles de *Piccini*, & surtout *La buona Figliola*. Entre les Ouvrages de Musique qui se débitent, il faut distinguer une suite de Symphonies de *Pugnani*, six Trio pour le Clavecin & le Violon, du même habile Musicien ; & six quatuor pour différens Instrumens par Mr. *Cirry*. Depuis environ six ans que ce Musicien est à Londres, il a donné de la Musique pour le Violon, pour la Flute & pour le Violoncello, Instrument dont il tire un parti des plus brillant.

La Musique des Opéras comiques qu'on a joué à Covent-Garden, étoit de différens habiles Compositeurs, *Bach*, *Arne*, *Piccini*, & autres. *Artaxerxes*, Opéra de *Metastase*, traduit & mis en Musique par le Dr. *Arne*, & qu'on n'avoit point joué depuis le départ de *Tenducci*, a été repris sur les deux Théâtres Anglois, & reçu avec applaudissement. Les Anglois n'ont pas beaucoup brillé jusqu'à présent par leurs chansons ;
mais

mais nous en avons eu cette année de fort jolies aux jardins de Vaux-hall, composées par Mr. Bach, l'agréable voix de Mde. Weichsel leur a donné de nouvelles graces.



A R T I C L E IX.

*Lettre de Mr. de S** à l'Auteur des Mémoires Littéraires de la G. B.*

JE vous rends mille graces de l'envoi de votre Ouvrage, il est bien intéressant par lui-même ; mais vous sentez combien il devoit l'être pour moi. Votre plan m'a paru nouveau. J'y ai reconnu mon ami, il y peint son cœur, je croyois l'entendre. . . . L'Article des Spectacles, l'éloge du Roi de Bath, m'ont plu infiniment, de même que l'Extrait bien fait & raisonné de l'Ouvrage de Mr. Ferguson. Mais quant à l'Article de M. L. il me semble, qu'en le mettant à la place honorable qu'il merite, vous pouviez vous dispenser de la comparaison que vous faites entre lui & H. Il me paroît aussi que dans votre Notice Littéraire vos jugemens sont un peu trenchans & épigrammatiques.

Peut-

Peut-être auroit-il mieux valu ne rien dire des mauvais Ouvrages, & indiquer seulement ceux qui méritent d'être connus.....

Réponse de l'Auteur.

.....Nous l'avons déjà dit, Monsieur, ni mes amis, ni moi, nous ne prodiguerons jamais à la naissance, aux titres, la récompense des talens. D'ailleurs il est encore tant de places honorables après celle de l'Homme de génie, après celle de Mr. Hume. S'il existe des préjugés, qui ne permettent pas à ses Lecteurs, & surtout à ses compatriotes, de lui rendre toute la justice qui lui est due, la postérité saura bien le venger. Elle le placera à la tête des Philosophes & au premier rang des Historiens. Elle ne fera point dans la triste & trop fréquente nécessité de séparer l'homme de l'Ecrivain; elle aimera l'un en admirant l'autre. Elle saura que ce grand homme étoit aussi simple, aussi modeste qu'il étoit grand, & que loin de chercher à dominer sur les esprits, il sembloit s'ignorer lui-même.

Je me rendrois plus facilement, Mr. à vos objections contre ma Notice Littéraire, aussi vous verrez que j'ai beaucoup étendu mes jugemens. Je vous prie cependant d'observer, qu'outre la monotonie, qui s'enfuivroit nécessairement du choix exclusif des bons Ouvrages, pour bien peindre un objet, il ne
suffit

suffit pas d'en montrer les beaux côtés.—
 D'ailleurs il faut instruire les Etrangers, qui
 sont souvent éblouis par des Tîtres captieux
 (les Anglois étant les premiers des Charla-
 tans dans ce genre. Par exemple si j'étois
 Anglois, voici quel seroit le Tître de mon
 Ouvrage : *Mémoires sur les Sciences, la Lit-
 terature, le Théâtre tant tragique que comique,
 les Beaux Arts, les Arts mécaniques, les
 Mœurs, Usages & Coutumes, &c. &c. &c.
 de la Nation Angloise. Ouvrage qui tiendra
 lieu aux Etrangers d'une Enciclopédie, & qui
 renferme d'une maniere très-neuve & très-cu-
 rieuse tout ce qu'il y a d'utile, d'intéressant &
 d'agréable dans l'Empire Britannique, &c. &c.
 &c.* Il faut aussi éclairer les Traducteurs
 qui s'attachent presque toujours, soit par ig-
 norance, soit par inclination, aux Ouvrages
 les plus médiocres, &c.



A R T I C L E X.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE.

Histoire d'Angleterre depuis la Révolution jusqu'à l'accession de la maison de Brunswick, par Jean Wilkes. 4to. chez Almon.

CETTE Brochure n'est qu'une Introduction à une Histoire qui vraisemblablement ne sera jamais écrite. Nôtre Auteur a bien d'autres affaires, & ne jouit pas trop de cette tranquillité d'esprit, qui permet à un Historien d'amasser des matériaux, de les comparer, juger, & d'y joindre des réflexions justes & impartiales. La lecture de l'Introduction est très-propre à nous consoler de la perte de l'Histoire. Nous y avons vu que la Nation Angloise jouissoit d'une pleine Liberté sous le regne d'Elizabeth. Tout Lecteur un peu instruit de l'Histoire d'Angleterre, connoit le Despotisme de cette Reine; mais ce n'est pas pour les Lecteurs instruits que M. Wilkes a travaillé.

Histoire

Histoire de l'Hindostan, &c. par Alexandre Dow. 4to. chez Becket & de Hondt. 2 vol.

M. Dow a été Interprète en langue Persane pour la Compagnie des Indes. Il a mieux aimé rapporter en Angleterre des manuscrits que des richesses. Son exemple sera peu suivi. L'Ouvrage curieux qu'il vient de donner au Public, peut se diviser en trois Parties. Dans la première il nous rend compte de la Religion des Bramins ; cet objet avoit aussi intéressé la curiosité de Mr. Holwell ; mais quoique nos deux Auteurs ayent étudié cette Religion dans les lieux mêmes où elle est professée, ils sont très-rarement d'accord, il semble que ni l'un ni l'autre n'ont pu percer l'obscurité mystérieuse dans laquelle elle s'enveloppe. Il résulte cependant de leurs témoignages réunis, que les Bramins, comme Philosophes, ont des idées très-sublimes de la Divinité, auxquelles ils ont ajouté en qualité de Prêtres une multitude de fables & de superstitions. Leur Morale est celle de toutes les Religions.

La seconde Partie n'est que la Traduction d'un Historien Persan, natif de Dehli, Capitale de l'Hindostan. Elle remonte jusqu'à la fin du X siècle, tems auquel les Musulmans commencerent la conquête de ce grand Empire, elle finit à la mort de l'Empereur Akbar, descendant de Tamerlan. Tout ce

Période

Période ne présente qu'une suite assez monotone de noms barbares & de révolutions sanglantes. Ce n'est pas dans l'Orient qu'on peut trouver des Hommes, des Arts & des Loix. Les Arabes seuls peuvent faire exception.

M. Dow s'étoit proposé de continuer l'Histoire de l'Hindoſtan, depuis la mort d'Akmar. Il étoit étroitement lié avec l'Empereur du Mogol, qui vit aujourd'hui ſous la protection des Anglois, & ce Prince lui promettoit des ſecours qu'un Européan ne pourroit jamais ſe procurer. Des contretens & la jaloſie de la Compagnie ont traversé ſes deſſeins. Il a été obligé de ſe contenter d'un récit des révolutions, que l'Empire a eſſuyé depuis l'invaſion de Nadir Shaw ; il y a ajouté un Tableau très-bien fait de ſon état actuel.

Les Provinces de l'Empire de l'Hindoſtan ſont aujourd'hui preſque également partagées entre les Muſulmans & les Naturels du Pays ; les premiers ſont composés de cent Tribus pauvres & guerrières qui ont établi un grand nombre d'Etats indépendans. Une de ces Tribus mérite par ſa ſingularité une attention particulière. Un Philoſophe du Tibet enseigna le pur Déiſme, & les idées d'une République. Ses Diſciples ſe multiplierent, & ſa Secte eſt aujourd'hui une Nation puiffante. Ils reçoivent dans leur ſociété les Sectateurs de toutes ſortes de Religions,

gions, & ils n'exigent d'eux qu'un serment de s'opposer toujours à la puissance Monarchique.

Le Patriotisme de M. Dow l'engage à proposer à ses Compatriotes une entreprise, selon lui également juste & facile, c'est de mettre fin aux troubles de l'Hindostan, en le soumettant à la Domination Angloise.

Critical Dissertations, &c. Dissertations critiques sur l'Origine, les Antiquités, la Langue, le Gouvernement, les Mœurs, & la Religion des anciens Caledoniens, leur postérité, les Pictes, & les Ecoissois de la Grande Bretagne & de l'Irlande, par Jean Macpherson, Docteur en Théologie, 4to. chez Becket.

*De conducendo loquitur jam Rhetore Thule.
Juvenal. Sat.*

Thule n'a pas besoin aujourd'hui de chercher des Rheteurs étrangers, les Isles Hébrides, à l'extrémité de l'Ecosse, viennent de nous fournir, non pas un Rhéteur, mais un savant, judicieux & élégant. M. Macpherson, Ministre dans l'Isle de Sky, s'est occupé dans sa solitude à rechercher les antiquités de son Pays ; il trouvoit dans sa situation même des avantages particuliers ; les mœurs de ce Peuple agreste ont peu changé, & leur langue est toujours la même. C'est un dialecte de cet ancien Celtique autrefois répandu

tépendu dans une grande partie de l'Europe ; mais aujourd'hui renfermée dans les montagnes d'Ecosse, de l'Irlande, du Pays de Galles, de la Bretagne, & de la Biscaille.

M. M. rejette avec une intrépidité philosophique, toutes les fables de sa Nation, Ouvrages de la vanité & de la crédulité. Les Historiens Romains, des vestiges qui subsistent encore, & des étimologies heureuses, lui découvrent le peu qu'on puisse connoître sur les différentes Peuplades, qui ont occupé l'Ecosse & l'Irlande sous les noms de Bretons, de Caledoniens, des Pictes, de *Scoti*, &c. Les habitans des Isles Britanniques le suivront avec plaisir dans ses recherches, auxquelles des étrangers ne peuvent pas prendre le même intérêt.

Qu'il me soit cependant permis de remarquer que l'envie de combattre les systèmes reçus, semble avoir jetté notre savant Auteur dans l'extrémité opposée. Je conviens avec lui que l'Irlande doit avoir reçu ses premiers habitans de la Grande Bretagne, comme la Grande Bretagne les a reçu des Gaules. Mais il paroît vraisemblable qu'une Tribu Irlandoise, sous le nom de *Scoti*, repassa ensuite la Mer pour y fonder la Nation & la Monarchie Ecossoise. 1. Tous les Historiens Romains du IV. siècle, placent les *Scoti* en Irlande, & supposent qu'ils traversoient la mer pour faire des incursions sur la Province Romaine. 2. Plusieurs
sieurs

sieurs de ces Barbares chargés de leur butin, se seront naturellement arrêtés sur les côtes d'Écosse, & cette colonie se fera tous les jours fortifiée par de nouvelles troupes de leurs compatriotes. 3.) Les Histoires, ou si l'on veut, les Traditions Irlandoises rapportent cet établissement de la maniere la plus vraisemblable ; et pour tous les évènements qui ont suivi le V. siècle, ces Traditions ne sont point à mépriser. 4.) Le vénérable Bede, le plus ancien de nos Historiens, attribue aux Écossois de son tems (du VIII. siècle) une origine Irlandoise. 5.) On voudroit interroger les Écossois eux mêmes ; mais ils sont obligés de répondre que la Politique d'Edouard I. a fait périr presque tous les anciens monumens de leur Histoire. La Tradition seule a conservé la mémoire de leur origine Irlandoise, en la mêlant, comme il arrive toujours, à beaucoup de Fables.

State Papers, &c. Collection des Papiers du Comte de Clarendon, sur les affaires d'Etat, &c. fol. vol. I. chez T. Payne.

On doit s'attendre à trouver dans cette Collection, ainsi que dans toutes les autres, des morceaux curieux & amusans, d'autres importans & instructifs, enfin une troisième classe qui n'est ni importante ni curieuse. Cette dernière n'est que trop nombreuse dans le Recueil que nous anonçons. Les Éditeurs

VOL. II. R doivent

devoient consulter l'honneur de Milord Clarendon, & l'utilité du Public. Dans le cours des Négociations, il se fait beaucoup d'Écrits peu différens les uns des autres, & qui deviennent inutiles lorsque l'affaire est terminée ; il en est aussi d'autres qui n'ont que le mérite du moment présent, qui ne jettent aucun jour sur l'Histoire, qui ne peignent personne. Le Chancelier auroit fait ces Réflexions, les Éditeurs ne les ont point faites. Ils auroient dû mettre aussi plus d'ordre dans leur Collection, & faciliter au Lecteur les moyens de trouver les différens morceaux, de les comparer, &c. Ils auroient dû enfin parcourir les Recueils de ce Période, pour éviter de réimprimer des Pièces déjà connues. Malgré tous ces défauts, cette Collection est précieuse. Elle contient quantité d'Écrits qui servent de commentaires & d'autorités à l'Histoire du Comte de Clarendon, & qui développent les caractères de Jaques & de Charles I.

Un morceau très-curieux, par exemple, c'est la Traduction d'un Traité conclu entre Gustave Adolphe, Roi de Suede, & le Duc de Buckingham, en 1728. Le Duc songeoit alors à enlever aux Espagnols, la Jamaïque, St. Domingue & autres places. Le Roi s'engageoit à lui fournir six vaisseaux de guerre, & quatre mille hommes à le reconnoître Prince Souverain & absolu de toutes ses conquêtes, & à ne point faire de paix sans lui ; mais sous la condition que le
Duc

Duc lui remettroit un dixieme de ses revenus.

A Short, &c. *Abrégé de l'Histoire de l'Isle des Barbades, depuis qu'elle a été découverte jusqu'à la fin de 1767.* 8vo. chez Dodfley.

Cet Abrégé, qui est très-bien fait, est divisé en trois parties. La premiere est historique, la seconde traite du Gouvernement, & la dernière du climat, du terroir, & du commerce.

Observations, &c. *Observations sur la Religion, les Loix, le Gouvernement & les Mœurs des Turcs.* 2 vol. 8vo. chez Nourse.

Nous lisons les Lettres de M. Montagu avec grand plaisir, mais avec défiance. Nous avons ici les observations d'un Ecrivain moins suspect, d'un homme qui par le séjour qu'il a fait à Constantinople, & par le poste qu'il y occupoit, étoit fort à portée de prendre de justes informations. Si la vérité y a gagné, les Turcs y ont beaucoup perdu.

The Narrative, &c. *Rélation du Commodore Jean Byron, détaillant ce qu'il a souffert avec ses compagnons sur les côtes des Patagons depuis 1740 jusqu'en 1746.* &c. *Ecritte par lui-même.* 8vo. chez Davies.

C'est le même Commodore qui a vu dernièrement, près du Détroit de Magellan, ces

grands hommes qui ont si fort excité la curiosité du Public. La narration qu'il nous a donné de son naufrage & de tout ce qu'il a effuyé jusqu'à son retour dans sa Patrie, est fort intéressante, & lui fait honneur à tous égards.

Account, &c. Relation des grands hommes, vus près du Détroit de Magellan, en 1764. par l'équipage du vaisseau de guerre le Dauphin, &c. par Mr. Charles Clarke, Officier sur le Dauphin.

“ Nous avons avancé 10 à 12 lieues
 “ dans le Détroit, (c'est Mr. Clarke qui parle)
 “ lorsque nous vîmes sur le continent du
 “ nord plusieurs hommes, les uns à cheval,
 “ les autres à pied, en les examinant avec
 “ nos lunettes, ils nous parurent d'une taille
 “ extraordinaire, ils nous faisoient signe
 “ d'aller à eux. Le Commodore Byron se
 “ mit dans une chaloupe avec des hommes
 “ armés, le Lieutenant Cummings & moi
 “ nous nous mîmes dans une autre. En
 “ avançant, nous en voyons accourir de
 “ tous côtés avec un grand empressement.
 “ Ils se rassembloient près du rivage. Comme
 “ nous avions peine à trouver un endroit
 “ propre à aborder, les natifs supposant
 “ que nous hésitions par crainte, déploie-
 “ rent les peaux qu'ils avoient par dessus
 “ leurs épaules pour montrer qu'ils ne ca-
 “ choient

“ choient point d’armes, & plusieurs se
 “ couchèrent tout au bord de l’eau. Le
 “ Commodore leur fit signe de s’éloigner du
 “ rivage, afin de pouvoir aborder ; aussitôt
 “ ils reculèrent une vintaine de pas. Nous
 “ nous rangeames en bataille par précau-
 “ tion, & le Commodore se détachant seul
 “ de la troupe, marcha à eux. Ils en paru-
 “ rent très-satisfaits, se rangerent autour
 “ de lui, & se mirent à faire un bruit assez
 “ désagréable ; mais qui à en juger par leur
 “ air riant, étoit une espèce de musique.
 “ Le Commodore leur fit signe de s’asseoir,
 “ ce qu’ils firent en cercle autour de lui,
 “ alors il mit des colliers & des rubans au
 “ col des femmes, ce qui parut leur faire
 “ grand plaisir. Nous étions tous frappés
 “ d’étonnement de voir des hommes de cette
 “ taille. Il y en avoit de neuf pieds, ou
 “ davantage. Les femmes ont de sept à
 “ huit pieds. Ils étoient environ 500. tant
 “ hommes que femmes & enfans. Les
 “ femmes ont une ceinture qui serre contre
 “ leurs corps les peaux dont elles sont cou-
 “ vertes, celles des hommes ne sont at-
 “ tachées qu’auprès du col. Ils ont le
 “ teint cuivré, & de longs cheveux noirs.
 “ Ils parurent affligés lorsque le Commodore
 “ voulut se retirer, & ils lui exprimerent par
 “ leurs gestes combien ils souhaitoient qu’il
 “ s’avançat dans le pays, pour manger avec
 “ eux. Ils montroient une grande fumée à

“ environ un mille de distance. Le Com-
 “ modore les invita à bord, mais ils le
 “ refusèrent.”

Que ces Patagons sont intéressans ! Ils
 sont courageux, bons, polis même. Ils pa-
 roissent heureux ; souhaitons leur, en rou-
 gissant, de ne pas nous revoir.

PHILOSOPHIE, MORALE, D R O I T, &c.

An Essay, &c. *Essai sur la vie future des
 Brutes, par R. Dean, Curé de Middleton.*
 2 vol. in 12mo. chez Kearsley.

Il y a beaucoup de bon sens & d'humani-
 té dans ces deux petits volumes ; mais nous
 n'y avons pas vu des choses neuves & har-
 dies. On a publié que le Clergé se prépa-
 roit à faire des poursuites contre cet Ou-
 vrage. Les Amis de l'Auteur n'auroient-
 ils point fait courir ce bruit, pour lui don-
 ner de l'importance ? On ne brule gueres
 que des Ouvrages agréables ; celui-ci n'a
 rien à craindre. Il a une tournure scholasti-
 que, qui n'est plus de mode. Le seul en-
 droit plaisant peut-être, est celui où Mr.
 Dean assure qu'il n'est point prouvé que les
 bêtes n'ayent pas de religion, qu'on a im-
 primé qu'un certain animal se joignoit aux
 moines

moines qui chantoient au chœur, & que tout le monde fait bien que quantité d'animaux se font un devoir d'assister au service public, aussi exactement que quel Piétiste qu'il y aye.

Commentaries, &c. Commentaires sur les Loix d'Angleterre, par G. Blackstone, Solliciteur Général de la Reine. 4to. chez Bathurst, 18. Sch.

C'est ici le troisième Volume de l'excellent Ouvrage de Mr. Blackstone. Après avoir parlé de ce que les Loix d'Angleterre établissent & autorisent, il traite dans ce volume de ce que ces mêmes Loix défendent & redressent. Cet habile Jurisconsulte distingue entre les torts particuliers, & les torts publics. Les uns regardent les Individus, les autres les Communautés. Les premiers font le sujet de ce volume. Il ne le cede point aux précédens. La Partie historique est agréable & bien suivie. La partie scientifique est également adaptée à la Théorie & à la Pratique. Jamais on ne traita les matières avec autant d'ordre & de netteté, il sort par tout des traits de lumière qui n'avoient point brillé auparavant, & tout homme un peu instruit peut se faire des idées distinctes d'un sujet qui jusqu'à présent n'avoit été présenté que d'une manière bien confuse. Nous sommes surpris que les étran-

gers, & surtout les François ne s'empres-
sent pas de traduire cet Ouvrage.

*Calistus, &c. Caliste, ou l'Homme à la
Mode, & Sempronius, ou le Gentilhomme
de Campagne, en III. Dialogues, par Mr.
Mulso. 8vo. chez White.*

L'Auteur a cherché à nous peindre la
vertu aimable & heureuse, le vice difforme
& malheureux. Mais on ne trouve point
dans son Ouvrage ce pathétique simple &
naturel qui s'infinue dans les cœurs ; son
style est celui d'un Déclamateur, ses Apos-
trophes—Mais, faisons grace à l'Auteur en
faveur de ses bonnes intentions, son Ou-
vrage vaut trois-ou quatre sermons, il est
vrai que ce n'est pas de ceux qui réveil-
lent.

Nous faisons grace aux Lecteurs de plu-
sieurs Ouvrages qui n'ont de philosophique
que le titre, comme aussi d'Ecrits Philoso-
phiques, Théologiques, &c. du Dr. Priest-
ley, qui ne ressemblent en rien à son Histoire
de l'Electricité.

B E L L E S L E T T R E S.

*Remarks and Dissertat. &c. Remarques &
Dissertations sur Virgile, par feu Mr.
Holdsworth, publiées avec des Additions par
M. Spence, 4to. chez Dodfley.*

Virgile sera lu dans tous les tems, & dans
tous les lieux ; mais il nous intéresse encore
plus

plus à Naples qu'à Londres, l'imagination excitée par la vue des objets qu'il a chanté, nous transporte dans son siècle, aussi bien que dans son pays. Ce n'est plus une lecture froide & tranquile, on croit le voir & l'entendre, on devient son contemporain & son ami. Mille détails, auparavant obscurs ou peu intéressans, se montrent à nous avec une lumière & une beauté nouvelles. Tout homme de goût a éprouvé cette sensation ; mais jamais personne ne les a mieux goûtées que M. Holdsworth. Ce savant Voyageur a passé la plus grande partie de sa vie à parcourir l'Italie, son Virgile à la main. Le pays même lui a servi de commentaire. Les usages des bergers Toscans lui retraçoient les ——— & les ———. les Georgiques s'éclaircissent en étudiant l'agriculture Italienne, car le climat n'a point changé. Les montagnes, les lacs, les fleuves, les villes même montent encore à l'œil attentif que c'est la nature, & non le hasard qui a guidé Virgile dans le choix de ses nombreuses Épithètes. A tous ces avantages M. H. ajoutoit un goût vif & délicat, qui ne fut point affoibli par la variété de son érudition. Réunissant ainsi des qualités, qui ne sont que trop souvent séparées, ce Commentateur est celui que Virgile eut choisi.

Les éclaircissimens heureux, les conjectures ingénieuses, nous embarrassent par
leur

leur grand nombre ; il faut cependant se décider.

Il seroit difficile d'oublier le tableau effrayant d'Alecton, envoyé par Junon, pour soulever les peuples contre Enée & ses Troyens. Cette furie se précipita dans les enfers. Un gouffre immense, le *Vallis Amsancti*, la reçut dans son sein. L'ingenieux M. Addison croit avoir découvert ce funeste endroit dans cette cataracte, où la rivière *Velinus* se précipite du haut d'un rocher. Malheureusement pour lui, ce lieu n'a rien de funeste, & il n'y a point de gouffre. Le *Vallis Amsancti* est très connu ; les Géographes le placent dans le pays des *Hirpini* à plus de cent mille du *Velinus*. Peu de Voyageurs l'ont vu ; M. H. qui l'avoit examiné avec soin, en trace une description qui ajoute encore de la force au tableau de Virgile. Son Commentateur nous peint un Lac encore détesté par les payfans du voisinage, & dont les eaux profondes & infectes sont ensevelies au fond d'une sombre forêt.

G E O R G. II. V. 170----172.

. *Et te, maxime Cesar,*
Qui nunc extremis Asiæ jam Victor in oris
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.

Les

Les peuples de l'Inde étoient, fans doute, assez efféminés ; mais auffi quel petit mérite pour Augufte que celui d'avoir gardé la frontiere Romaine contre des ennemis fi peu à craindre. Un éloge auffi mal-adroit a fait foupçonner à quelques Critiques, que Virgile ne favoit pas fa langue, d'autres plus modeftes ont conclu que nous ne la favions pas. L'explication de M. H. nous paroît plus judicieufe que la derniere. 1.) Par *l'Arces Romanae* il faut entendre, non point quelques Forts bâtis fur la frontiere, mais Rome elle-même, & furtout le Capitole, à la fois la Citadelle & le Temple du Peuple Romain. M. H. juftifie ce fens par une foule d'exemples, tirés des Auteurs les plus claffiques. 2.) Rien de plus vague que les mots de *Scythe*, & *d'Indien*, le premier fert à désigner tous les peuples du Nord ; les Nations du Midi & de l'Orient font comprises fous le nom d'Indiens. Virgile lui-même les compte parmi cette foule de barbares, qui fuivirent les drapeaux de Marc-Antoine. Dans le tems qu'Augufte disputa l'Empire avec lui ; il évitoit le nom d'une guerre civile, ce n'étoit point Marc-Antoine & fes Romains qu'il alloit combattre. C'étoit une Reine Epyptienne, fuivie de cent Nations barbares, qui prétendoient chaffer du Capitole les Dieux & le Sénat, pour y placer fes monftres & fes efclaves. Dans ces Vers, qu'on a fi mal compris, Virgile remercie

mércie donc son Prince d'avoir épargné cette disgrâce au nom Romain. La mollesse même de ses ennemis, en ajoutant à la honte des Romains, devoit augmenter la reconnoissance.

Les bornes d'une Notice ne nous permettent point de parler des Dissertations intéressantes que M. H. a ajouté à son Commentaire. Le même goût y regne, & Virgile en est toujours le principal objet. M. Spence, déjà connu par ses productions littéraires, s'est chargé de la publication de cet Ouvrage de son ami. La mort l'a depuis enlevé lui-même à la République des Lettres.

MATHEMATIQUES, PHISIQUE, MEDICINE, &c.

Hortus Kewensis, &c. Catalogue des Plantes du Jardin de Kew, &c. par Mr. Hill, Dr. en Médecine. 8vo. 458. pp. chez Baldwin.

La méthode de l'Auteur est non seulement neuve, mais encore ingénieuse. Mr. Hill est déjà connu assez avantageusement pour que son nom seul recommande ses Ouvrages aux Botanistes.

An Essay, &c. Essay sur les Maladies auxquelles les Européens sont exposés dans les climats

mats chauds, avec les moyens d'en prévenir les funestes conséquences, par M. J. Lind, Médecin, &c. 8vo. Excellent Ouvrage.

Essays, &c. Essais sur la Médecine, &c. par Thomas Percival. Dr. M. M. de L. S. R. 8vo. chez Johnson.

Ces Essais sont au nombre de cinq. Les deux premiers renferment les raisonnemens pour & contre l'utilité de la Théorie en Médecine. Le troisième contient 41. Expériences & Observations utiles sur l'usage des astringens & amers, & en particulier sur le Quinquina. Le quatrième traite de l'usage des Vésicatoires. Le cinquième est une recherche Physiologique sur la ressemblance entre le chyle & le lait. Mr. Percival joint aux connoissances d'un Médecin éclairé, les qualités d'un bon Ecrivain. Et il montre dans ses Essais un esprit philosophique, qui ne se contente point de probabilités, & qui cherche à joindre le raisonnement à l'expérience.

A Treatise, &c. Traité sur la maniere dont on doit ménager les Abeilles, &c. avec fig. par Thomas Wildman, 4to. chez Cadell.

Mr. Wildman s'est attiré l'admiration publique par l'empire absolu qu'il a sur les Abeilles. Il les fait avancer, reculer, placer

placer à son gré, il s'en fait une barbe, &c. Il nous apprend en partie son secret ; c'est en s'assurant de la Reine qu'il acquiert cet empire sur les sujets. Les Abeilles (même celles qui sont nées en Angleterre) ont un tel respect & un tel amour pour leur Reine, qu'il est maître d'elles lorsqu'il la possède, & qu'elles la suivent partout. Mais pour effectuer ces merveilles, pour s'emparer de la Reine, pour rendre ses sujets aussi souples, il faut beaucoup d'expérience, & de grands ménagemens. “ Bretons, dit-il, tels sont
 “ mes instrumens de forcellerie ; mais je ne
 “ puis vous montrer toutes les heures d'at-
 “ tention que j'ai consacrées à ce sujet, mes
 “ inquiétudes & mes soins pour ces utiles
 “ insectes ; ni vous communiquer l'expé-
 “ rience de nombre d'années.”

Ce Traité renferme quantité de choses curieuses & utiles, entr'autres sur les moyens de se procurer les fruits des travaux des Abeilles, sans les détruire inhumainement. Et voilà encore un Ouvrage qu'on ne traduira point, tandis qu'on traduit tous les jours de mauvais Romans.

A Philosophical, &c. *Revue générale de la Création Animale. Ou le carnage qui regne entre les divers Animaux, est considéré sous un nouveau point de vue &c. 8vo. chez Johnson.*

Cet Ouvrage est d'un stile élégant, & jette un lustre agréable sur les Ouvrages de
 la

la Création. L'Auteur a rassemblé tous les argumens qui peuvent justifier les hostilités que les Animaux exercent les uns contre les autres.

The complete Farmer, &c. Le Fermier complet ; ou Dictionnaire général œconomique, &c. Seconde Edition, corrigée & augmentée par une Société de Membres de la S. des Arts. 4to. chez Crowder 1 £. 5 S.

A peine la premiere Edition de cet Ouvrage, qui se publioit par feuilles, a-t-elle été épuisée, qu'on a fait cette seconde, qui lui est supérieure. Ce Dictionnaire est fait avec choix, & contribuera à perfectionner l'Agriculture, sur laquelle nous avons de bons Traités particuliers, mais rien de rassemblé en corps.

Memoires sur l'Agriculture, & les autres Arts Oeconomiques, par Robert Dossie. 8vo. vol. I. chez Nourse. 5s.

C'est le premier Volume d'un Ouvrage périodique qui doit intéresser les Anglois, & exciter l'attention des Etrangers. Depuis que le *Musæum Rusticum & Commerciale* avoit cessé, nous n'avions plus de Journal sur ces matieres ; les Ouvrages détachés étoient peu connus, & malgré les intentions patriotiques

patriotiques des Membres de la Société des Arts, leurs travaux n'étoient pas assez publics pour être entièrement utiles. Ce nouveau Journal rendra compte des pièces qu'ils jugeront mériter l'impression, il fera un point de réunion pour toutes les Sociétés œconomiques de la G. B. il fera aussi connoître aux Anglois les progrès des autres Nations dans cette étude, & nous espérons enfin qu'il contribuera au bonheur du genre humain, en étendant des connoissances qui sont de la première utilité pour lui.

La lecture de ce premier Volume n'affoiblit point nos espérances. Le premier Article contient une Liste de tous les Prémiums, &c. donnés par la Société pour l'encouragement des Arts, des Manufactures & du Commerce, depuis son institution jusqu'à l'an 1767. Le second, un compte des recettes & dépenses de la dite Société jusqu'à la fin de 1766. Le troisième, un Abrégé d'Histoire des Transactions de cette Société, des inventions qu'elle a adaptées, & des succès qu'ont eu ses travaux. Sept autres Articles renferment des Observations sur différens sujets importans.

T H E O L O G I E.

The Melancholy, &c. *La triste Doctrine de la Prédestination réfutée, & l'agréable Vérité*

Vérité de la Redemption universelle établie, par Edw. Harwood Dr. en Droit. 12mo.

Les Théologiens raisonnables liront sans doute cet Ouvrage avec plaisir, c'est dommage que le stile ne réponde pas aux idées.

A serious, &c. Lettre sérieuse & importante au Clergé de l'Eglise d'Angleterre, par S. Roe, Curé de Stratford, dans Bedfordshire. 4to. chez Doddsley.

Autre Lettre importante & curieuse, par le même. 4to. chez Doddsley.

L'Auteur propose dans ces deux Ouvrages qu'on examine de nouveau la Liturgie Anglicane, & qu'on y fasse divers changemens. Il pense que plusieurs endroits de cette Liturgie sont contraires aux Principes de la Religion Chrétienne, & se recrie, en particulier, sur les imprécations du Mercredi des Cendres. Les talens de l'Auteur ne répondent pas à ses bonnes intentions; & quant à sa modestie, on en peut juger par les titres de ses Lettres.

A New Introduction, &c. Nouvelle Introduction à l'Etude, & à la connoissance du Nouveau Testament, par E. Harwood. 8vo. chez Becket.

Cet Ouvrage renferme une grande variété d'argumens en faveur du Christianisme. Ils

S

ne

ne font pas nouveaux pour la plupart ; mais l'Auteur leur donne un nouvel éclat, & une force nouvelle par la maniere dont il les présente. Il entre aussi dans des détails sur les différens Ecrivains du N. T. sur leur stile, & leur maniere. Nos Lecteurs pourront juger du mérite de sa critique, par quelques unes de ses remarques sur St. Jean.

“ Une aisée simplicité distingue les Ecrits
 “ de cet Apôtre. Il ne rechercha point la
 “ pompe des mots, le travail de la compo-
 “ sition, l'arrondissement des Périodes. Ainsi
 “ que l'adoration de Dieu, l'Évangile de
 “ Jesus s'y présente en esprit & en vérité,
 “ dégagé de tout art, de tout embellissement
 “ étranger. L'étui n'est ni poli, ni élégant,
 “ mais la perle qu'il renferme est d'une va-
 “ leur inestimable. Le langage est simple
 “ & négligé ; mais il enseigne les Doctrines
 “ les plus sublimes, il développe les plus
 “ grandes idées, il découvre les points de
 “ vue les plus éclatans. L'Évangile de
 “ St. Jean est semblable à la renommée dans
 “ Virgile. Il daigne marcher sur la terre ;
 “ mais sa tête est au-dessus des Cieux.
 “ Chaque page de ses divins Ecrits respire
 “ la bienveillance & l'amour. . . Sa simpli-
 “ cité nous charme, c'est le vêtement de la
 “ Nature, de la vérité & de la vertu. Elle
 “ engage & captive l'ame, bien plus forte-
 “ ment

“ ment que tous les ornemens éclatans que
 “ l'étude & l'art peuvent produire.”

Cet Ouvrage est l'Introduction au Livre
 suivant.

A Liberal Translation, &c. *Traduction
 libre du Nouveau Testament, où on essaye de
 rendre les Ecrits sacres avec la même Liberté,
 la même hardiesse & la même élégance, avec
 lesquelles on traduit les Auteurs Grecs, &c.
 par E. Harwood. 8vo. 2 vol. chez Becket.*

C'est le premier Essai des Anglois dans ce
 genre. L'Auteur a taché d'exécuter en An-
 glois, ce que fit Castalion en Latin. Il a
 cru qu'il seroit fort utile de présenter le N.
 T. purifié des erreurs & des barbarismes
 qu'on rencontre dans les anciennes Traduc-
 tions, & surtout dans un tems où le Déisme,
 l'Infidélité & le Scepticisme prévalent, où le
 Papisme même a ses défenseurs & ses Avo-
 cats, où l'Enthousiasme enchaîne le crédule
 & l'ignorant, & fait autour de nous les pro-
 grès les plus étonnans & les plus rapides.

Que nos Lecteurs jugent de la Traduc-
 tion. “ Un Monsieur, (*Gentleman*) d'une
 “ illustre famille, & qui jouissoit d'une
 “ grande fortune, avoit deux fils. (*f*) Un
 “ jour le plus jeune s'approcha de son pere,
 S 2 “ &

(*f*) Luc. xv. xi.

“ & le supplia dans les termes les plus enr-
 “ pressés & les plus flatteurs, de partager
 “ ses biens entre lui & son frère aîné. Le
 “ pere indulgent, subjugué par ses caresses,
 “ partagea sur le champ sa fortune entr’eux
 “ deux. Peu de jours après, le jeune frere
 “ fit de l’argent de tout ce qu’il avoit,--quit-
 “ ta le pays qui l’avoit vu naître, & se
 “ transporta dans les pays étrangers.—Là,
 “ passant ses jours dans la débauche, dans
 “ tous les amusemens ruineux, & toutes les
 “ dissipations à la mode, en très peu de tems
 “ il dissipa sa fortune, &c.” Tous les
 Juifs sont des Messieurs (*Gentlemen*) dans
 cette Traduction. Un *Gentleman* planta un
 figuier. Un *Gentleman* envoya son valet aux
 champs, pour donner à manger aux cochons,
 &c. Quand Jésus ressuscite la fille de Jai-
 rus, il lui dit : “ Jeune Dame, levez-vous.”
 Jesus pleura. N’est-il pas plus énergique
 que “ Jesus répandit un torrent de larmes ?”

Mr. Harwood a des talens sans doute ;
 mais nous le renvoyons à l’endroit de ses pro-
 pres écrits, que nous venons de citer,
 Nous sommes convaincus avec lui, *que la*
simplicité captive l’ame bien plus fortement que
les ornemens étrangers, Ouvrages de l’Etude &
de l’Art. Qu’il se hâte donc de retrancher de
 sa Traduction ces Epithètes inutiles ou trop
 pompeuses, ces fleurs de Rhétorique, ces
 ornemens Poétiques qui la déparent.

The .

démarche. Voici quelques échantillons de son stile à cette occasion.

Après, avoir dit que les Saints se réjouissoient des progrès du Méthodisme, il s'écrie. " Hélas ! que cette joye générale a été
 " bientôt affoiblie par la triste scène qu'on a
 " représenté dernièrement dans ce lieu
 " même, d'où, comme d'une fontaine, plu-
 " sieurs de leurs prédicateurs prient fré-
 " quemment, qu'il découle toujours de purs
 " torrens pour arroser la Cité du Dieu vi-
 " vant.....Les fidèles vont bientôt disparoi-
 " tre, ils sont déjà en grand discrédit. Oui,
 " encore un peu de tems, & vraisemblable-
 " ment ils s'évanouiront tout à fait. Mais
 " quoiqu' je ne sois ni Prophète, ni le fils
 " d'un Prophète, je suis bien trompé, si
 " dans l'heureux tems de la venue du Re-
 " dempteur, il ne paroît pas quelque phoe-
 " nix spirituel, il ne s'élève pas quelque in-
 " strument béni de l'Évangile, qui fera
 " fuir au son de la trompette le Diable & sa
 " triple armée, la convoitise de la chair, la
 " convoitise des yeux, & l'orgueil de la
 " vie."

Il s'est écrit plusieurs Brochures à l'oc-
 sion de cette affaire. Depuis aussi que le
 Confessionnal a paru, il y a eu une guerre
 Théologique entre l'Auteur de cet Ouvrage,
 ses amis, & les Critiques. Ces derniers
 ont, comme de raison, mis assez souvent
 des

des injures à la place d'argumens, & la querelle ne paroît pas prête à finir.

M E L A N G E S.

Amabella. Poëme. in 4to. chez Robson.

Une jeune beauté avoit épousé en secret son amant, le jour même qu'il partoît pour joindre son Regiment, elle apprend qu'il a été tué ; les souffrances, & la mort de cette tendre épouse font le sujet de ce petit Poëme. Il y regne beaucoup de pathétique, les vers en sont harmonieux, & nous invitons l'Auteur, Mr. *Ferningham*, à se livrer à un genre pour lequel il montre du talent.

Poems, &c. Poëmes sur différens sujets, par feu Mr. Browne, publiés par son Fils. 8vo. chez Nourse.

Le Poëme latin de Mr. Browne sur l'immortalité de l'ame étoit déjà fort connu. On y a joint d'autres Ouvrages qui ont leur mérite ; en général l'Auteur avoit plus d'élégance & de clarté, que de chaleur & de force, & réussissoit mieux dans les imitations que dans les morceaux de sa composition.

Another Traveller, &c. Un autre Voyageur, ou Remarques faites à la hâte, & Observations

tions faites dans un voyage en Flandres, en 1766. par Coriat le Jeune. 2 vol. in 12mo. chez Johnson.

Les Voyages de Sentiment deviennent à la mode. Tant mieux ! on étoit si las des détails sur les chemins, les postes, &c. des pesantes descriptions d'Eglises, de Tableaux, &c. Le vif, le plaisant, le tendre Yorick quitta le premier ce sentier battu, déjà plusieurs l'ont suivi, mais à pas bien inégaux. Coriat le jeune est celui qui le suit de plus près. Sans doute il n'est pas aussi vif & original, encore moins aussi délicat, aussi fort dans le pathétique ; mais il écrit agréablement, ses jugemens sont solides, & il montre par tout une Philantropie qui intéresse.

The Battie, &c. La Bataille des Perruques, &c. par Mr. Thornton. in 4to. chez Baldwin.

Il y a eu de fameuses querelles, entre les Membres, & les Licenciés du Collège de Médecine ; on en est même venu jusqu'à livrer un assaut au Collège. Tout cela a amusé le Public, fourni quelques scènes au Diable Boiteux de Foote, & fait gagner de l'argent aux Avocats. Mr. Thornton appelle cette guerre la Bataille des Perruques ;
on

on a lu son petit Poëme avec plaisir. Mr. Thornton est mort cette année, il étoit surtout connu par son agréable Traduction de plusieurs Traductions de Plaute.

Monody, &c. *Vers consacrés par son époux à la memoire d'une jeune Dame, morte en couche.* 4to. chez Nicol.

Le naturel & le pathétique des idées, la douceur & l'harmonie des Vers, distinguent avantageusement cette petite Pièce.

Methodism, &c. *Le Méthodisme triomphant, ou Bataille décisive entre le vieux serpent & le Saint moderne.* 4to. chez Wilkie.

Le Méthodisme offre la plus belle carrière aux talens d'un homme né plaisant. Malheureusement pour nous, notre Poëte ne l'est pas, c'est avec un air grave & un ton dur qu'il cherche à jeter du ridicule sur nos Saints modernes. Pendant le cours de V. Chants, à peine nous fait-il rire une fois.

Voici un Ouvrage où il y a bien plus d'imagination. "The Birth, &c. *La Naissance du Jésuite, Poëme en III. Chants, par G. Marriott.* in 4to. chez Flexney.

Ce Poëme est plein de fictions très poétiques, les vers en sont en général fort beaux.

On

On s'attend bien qu'il ne faut pas chercher ici de la Philosophie & de la modération. A la naissance du Jésuite, par exemple, " Douze Papes sonnent, au fond de l'enfer, une cloche funèbre pour l'enterrement de la vérité; tandis que les Moines chantent des Antiennes à l'honneur des Démon."

Theatrical, &c. *Les Amusemens du Théâtre, d'accord avec les regles de la Société, de la Morale & de la Religion, dans une Lettre à l'Auteur du Livre intitulé : Le Théâtre le grand chemin de l'Enfer. 8vo. chez Dodfley.*

L'Auteur refute très-bien l'ennemi du Théâtre, & entre dans d'agréables détails sur le Théâtre Anglois; peut-être eut-il mieux fait de jeter du ridicule sur un Ouvrage qui ne valoit pas la peine d'être refuté aussi sérieusement. " Faisons un accord, quand " nous verrons entrer dans une Ville de " mauvais Comédiens de campagne, ou " des fanatiques ambulans, donnons une " allarme générale, prenons des pierres & " des bâtons, & chassons du Théâtre & de " la Chaire les Pantomimes déclamateurs." Une petite Brochure sur ce ton auroit suffi.

Travels, &c. *Voyages en Allemagne, &c. par forme de Lettres, &c. par Thomas Nugent, Dr. en Droit, M. de la S. des Antiq. 8vo. 2 vol. chez Dilly.*

Quelqu'un sur le titre pourroit acheter ce Livre, croyant se procurer une description de

de toute l'Allemagne. Il faut donc avertir que le Docteur n'en a vu qu'une petite partie. C'est grand dommage, car il est bien exact, qu'on en juge par quelques traits. Le Dr. dine au Palais de Mecklenbourg-Strelitz. “ En sortant de carosse, je tombai ;
 “ mais Dieu soit loué, je ne me fis pas
 “ grand mal.—Le Duc & la Princesse en-
 “ trèrent, ils se tenoient sous le bras, ils
 “ étoient suivis par des Dames, & ces
 “ Dames étoient suivis par des Cavalliers,
 “ ils entrèrent dans un beau Salon... Le
 “ Duc s'assit à table, la Princesse se mit à
 “ sa droite, & une des Dames de la Cour à
 “ sa gauche... Il y avoit une soupe, trois
 “ services, & un dessert... Il y avoit diffé-
 “ rentes sortes de vins... Il y avoit aussi des
 “ valets qui servoient à boire... J'observai
 “ qu'un Page tenoit une soucoupe sous le
 “ verre du Duc pendant qu'il beuvoit, &c.
 “ &c. &c.

An Essay upon Prints, &c. *Essai sur les Estampes, contenant des remarques sur les principes de la Peinture, sur les différentes sortes de Gravure, & les caractères distinctifs des plus habiles Graveurs, &c. in 12mo, chez Robson.*

Ce Livre paroît être l'Ouvrage d'un homme plein de connoissances & de goût. Les
 Con-

Connoisseurs le liront avec plaisir, & les ignorans avec utilité.

A Six Weeks Tour, &c. *Un Tour de six Semaines dans les Provinces méridionales d'Angleterre & du Pays de Galles, &c. par l'Auteur des Lettres du Fermier.* 8vo. chez Nicol.

C'est là un Homme qui fait voyager, & qui écrit en conséquence. Il existe peu d'Ouvrages qui réunissent aussi supérieurement que celui-ci l'utile à l'agréable. A d'excellens détails sur l'Agriculture & sur les Manufactures, l'Auteur a joint des descriptions des belles Maisons de campagne qui se trouvent dans ces Provinces, & il l'a fait avec tout le goût possible.

Sermons, &c. *Sermons aux Anes.* 8vo. chez Johnson.

Cet Ouvrage a du mérite dans son genre. On voit à la tête un Ane, succombant sous le poids de deux paniers énormes, sur l'un est écrit Politique, & sur l'autre Religion. L'Auteur prêche aux Anes, pour les débarrasser de ces pesans fardeaux. Les deux premiers Sermons sont sur ce Texte :
“ *Issachar est un fort Ane, couché entre deux*
“ *fardeaux. Qu'est ce que ces fardeaux ?*
“ peut-être, dit-il, l'oppression civile & religieuse.

“ ligieuse. Il entre ensuite dans des détails.
 “ Les deux autres Sermons ont pour Texte.
 “ *Et l’Ane dit à Balaam : Ne suis-je pas ton*
 “ *Ane, sur lequel tu as monté depuis, que je*
 “ *suis à toi ?*” Quoique Balaam & son âne
 foyent morts depuis long-tems, — leur posté-
 rité est encore très-nombreuse. Mais qui
 croiroit qu’on en trouve dans la G. B. dans
 ce Pays si fameux pour son Indépendance &
 sa Liberté. Cependant il n’est que trop vrai
 qu’il y a beaucoup de faux Prophètes, &
 beaucoup d’Anes parmi cette Nation libre.

Letters, &c. *Lettres de Jonathan Swift,*
Doyen de St. Patrick, depuis 1710. jusqu’en
1744. Recueillies & revues par Mr. Deane
Swift. vol. IV. V. VI. 8vo. chez John-
fon.

On ne finit point avec les Œuvres Pos-
 tumes de Swift. Pour le bien de sa réputa-
 tion, soit comme homme, soit comme Au-
 teur, il seroit cependant bien tems qu’on fi-
 nît. On pousse l’indiscrétion jusqu’à nous
 donner ici un Journal qu’il écrivoit à Stella.
 Il se peint au naturel dans cet Ouvrage se-
 cret, il ne se peint pas en beau. Au reste
 ce Journal contient bien des petites particu-
 larités curieuses, sur les affaires & les hom-
 mes de ce tems-là. Malgré cela, quoique
 je n’aime pas le caractère de Swift, quoi-
 que je n’admire même pas extrêmement ses
 Ecrits,

Ecrits, je ne puis voir sans une sorte de douleur qu'on ne cesse de le persécuter sous prétexte d'amitié.

Les Tîtres seuls des mauvais Romans, qui ont paru cette année, rempliroient un nombre de pages. Si on n'en jugeoit que par ce trait, on croiroit que la Nation Angloise est la Nation la plus faite pour l'amour délicat qu'il y ait au monde ; mais on se tromperoit. Parmi les Romans que j'ai parcourus, je n'ai rien vu d'aussi bon que le *Fool of Quality*. Avec de très grands défauts, il a du moins de grandes beautés.

F I N.

